

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

no - 20

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100,000 personnes.
Annonces s'il vous plaît en prendre note.

PRIX - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 20

LA CHARMEUSE

PAR

JEAN RAYNAL

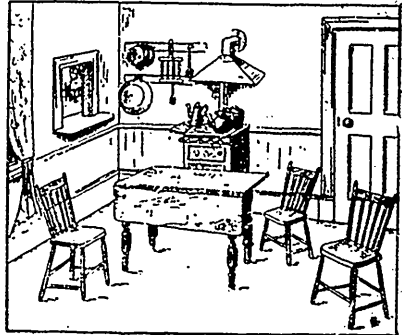
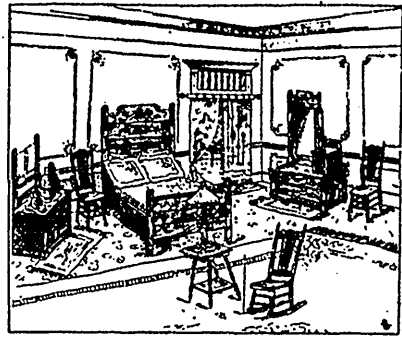
AOUT 1895.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.



CET AMEUBLEMENT COMPLET DE MAISON

En Chêne Solide pour \$74.50

COMPRENANT

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne Solide	-	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, en Chêne Solide	-	7 do
1 Superbe Ameublement de Salle à Manger, en Chêne Solide	-	8 do
1 Superbe Ameublement de Cuisine, en Chêne Solide	-	4 do
En tout	-	<u>26 morceaux</u>

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville à des prix sans précédents, chez

N. G. VALIQUETTE,

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575 Rue Ste-Catherine, Montréal,

(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Téléphone Bell 6710

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises bourrées et réparations de toutes sortes.

Un catalogue grand format de ces ameublements sera envoyé à toute personne qui nous en fera demande par la maille ou autrement.

Ref
B-1395

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

No. 20.

Abonnement - - - \$1.25 Par Année

La Charmeuse

— PAR —

JEAN RAYNAL

AOUT 1895

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel, - - - Montréal, Can.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure ~~marque~~ de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

1er Numéro paru :	“ Follement aimée ou le Torpilleur 29,” par P. Maël.
2e	“ Les Mystères de Montréal,” par Auguste Fortier.
3e	“ Le Martyr de l'Amour,” par Pierre Zaccone.
4e	“ La Roche qui pleure,” par Chs. Valois.
5e	“ Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme,” par M. Du Campfranc.
6e	“ Rêves Dorés,” par M. Maryan.
7e	“ Le Drame de l'hôtel Woronzoff,” par Marie Maréchal.
8e	“ Les Fiançailles de Lorette,” par Ph. Saint-Hilaire.
9e	“ Le Sacrifice d'un fils,” par Ernest Daudet.
10e	“ Le Coureur de Dot,” par Du Campfranc.
11e	“ Souffrance et Bonheur,” par Pierre Maël.
12e	“ Le Roman d'une jeune fille pauvre,” par Eliza Gay.
13e	“ Le Roman d'un crime,” par Etienne Marcel.
14e	“ Trahison Vaincue par l'Amour,” par Jules Mary.
15e	“ La Vengeance du Fiancé,” par Jules Mary.
16e	“ L'Enlèvement Mystérieux,” par Xavier de Montépin.
17e	“ Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf,” par Pierre Maël.

18me NUMERO PARU

Un Misérable Faussaire

Par PAUL SAUNIÈRE

Tel est le titre du roman publié par “ La Bonne Littérature Française ” dans son numéro 18 du mois de juin 1895.

Ce numéro présente aux lecteurs un des derniers et plus beaux ouvrages de Paul Saunière, l'auteur justement fameux du “ Secret de la Roche Noire ”. Cet ouvrage est intéressant au dernier point, et contient des leçons salutaires que tout le monde devrait savoir pour se mettre en garde contre ces imposteurs dont les journaux racontent les méfaits tous les jours. Le récit est bien fait, les épisodes se relient entre eux d'une façon complète et le lecteur se sent transporté aux scènes même de l'histoire par le talent de l'écrivain.

LE MARTYRE D'UNE MÈRE

Par GEORGES PRADEL.

Tel est le titre du numéro 19 de “ La Bonne Littérature Française. ” Cet ouvrage est de la plume de Georges Pradel, renommé pour son style romantique qui est beaucoup admiré, en France. Dans le Martyre d'une Mère, l'auteur, présente au lecteur un récit émouvant montrant à quel point un impie peut pousser la méchanceté.

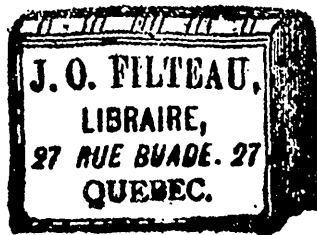
Les souffrances inouïes de la pauvre mère, le succès apparent de son mauvais génie, se déroulent devant les yeux du lecteur jusqu'au moment où la justice Divine renverse le méchant et rend à la pauvre femme et son fils, le bonheur qu'ils méritent.

(Sur réception de 10 centins en argent ou en timbre-poste, un de ces volumes au choix sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.)

Leprohon & Leprohon

Libraires-Éditeurs,

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Canada.



LA CHARMEUSE

— PAR —

JEAN RAYNAL

I.

Midi.

Les cloches sonnaient dans toutes les fabriques et leur tintement prolongé éparpillait dans l'air du quartier populeux le signal de la sortie des ateliers.

Des allées étroites, des portes cochères larges ouvertes, des impasses en cul-de-sac, sortaient, dans une grouillante animation de fourmilière en rumeur, des bandes d'ouvriers dont les groupes d'hommes en blouse et en bras de chemise des femmes en cheveux, de grandes filles à sarraux de lustrine, se mêlaient au va-et-vient des passants de la rue; encombraient les trottoirs, envahissaient la chaussée et se divisaient à peine pour laisser passer le grand trot de l'omnibus, dont le cocher jurait, haut perché sur son siège, tandis que des ruisseaux jaillissaient jusqu'à lui de gouailleuses épithètes d'apprentis en bonnets de papier.

Des appels se croisaient, des chansons montaient en fusées jusqu'à la hauteur des mansardes. Aux portes des marchands de vin des stationnaires guettaient, le cou tendu, quelque camarade en retard.

Au coin de la rue du Temple et de la rue de la Verrerie, on se pressait devant l'échoppe de la marchande de friture, d'où s'échappait un nuage de vapeurs odorantes qui se répandait aux alentours comme pour allécher de plus loin les pratiqués.

Un individu d'une trentaine d'années, vêtu d'un paletot noir quelque peu usé, le cou serré par une cravate trop large irrégulièrement nouée sur un col de chemise douteux, coiffé d'un chapeau dont les bords et la forme trahissaient un usage prolongé, malgré l'usure, par de fréquents coups de fer, s'était aposté, quelques minutes avant l'heure du midi, dans une encoignure de boutique, surveillant, de l'autre côté de la rue, la porte d'une grande maison dont la façade était toute bigarrée d'enseignes d'industries diverses.

Il se rapprocha de quelques pas, lorsqu'au moment de la sortie, un flot de femmes, de jeunes filles et d'enfants se répandit à droite et à gauche dans la rue, et bientôt il suivit de loin cinq ou six ouvrières, qui marchaient ensemble au milieu de la dispersion générale.

Elles l'avaient bien aperçu en passant devant lui. Elles riaient et causaient entre elles,

l'une ou l'autre retournait la tête tous les trois pas, et il était visible que ce suiveur faisait l'objet de leurs propos.

Pour lui, sans se soucier ni de ces rires ni de ces chuchotements, il continuait à marcher à quelque distance derrière elles sans les perdre de vue.

Charlotte, l'as-tu vu ? A-t-il de l'aplomb, de nous suivre comme ça tous les jours ?

Celle qui parlait ainsi était une brune, assez jolie, de cette beauté faite de jeunesse et de fraîcheur, de grands yeux et de lèvres rouges, dont les vingt ans, éclos sur les trottoirs des faubourgs, ont l'éclat et le parfum poivré d'un oillet sauvage le long d'un mur de ruelle. Beauté du diable, que le diable tente souvent.

Elle s'adressait à une grande fille, d'un type différent, toute blonde, toute blanche, toute rosée, dont la tête charmante et virginale semblait se nimbler, sous sa chevelure vaporeuse, d'une auréole de luxe futur.

— A-t-il de l'aplomb ! répéta-t-elle.

L'accent avec lequel ces mots sifflaient entre ses dents blanches, le pli que prenait sa bouche en les prononçant donnaient à ce mot répété une expression comique dont ses compagnes riaient aux éclats. Et l'ouvrière, pour lancer au suiveur par dessus l'épaule, un regard provocant, tournait la tête en agitant comme une crête le nœud rouge effronté, piqué dans ses cheveux noirs.

— Mais vois-le donc, Charlotte. C'est-il pour toi qu'il fait ce manège-là ?

Charlotte, la grande blonde, ne voulait pas se retourner.

— Pour moi ! c'est plutôt toi qu'il suivrait avec tes airs de regarder les hommes dans le blanc des yeux.

— Oh ! moi, j'ai mon amoureux.

— Avec ça que je n'ai pas le mien !

— Ah ! oui, Jacques Chabot ? Alors c'est à ce laideron de Louise que ce bonhomme-là en veut.

Toutes se remirent à rire, même une grosse fille courtaude, pattue, à nez de kalmouk, la tête enfoncée dans les épaules, qui faisait les frais de cette méchante plaisanterie.

— La preuve qu'il vient pour Charlotte, dit une autre, c'est qu'hier, elle n'était pas avec nous et l'individu, après nous avoir regardé passer, a filé sans nous suivre.

Ce furent des : ha ! — ha ! — tu vois bien, — C'est toi, Charlotte, — c'est pour toi !

Bien qu'elle s'en défendit, elle le savait bien, la belle fille, que c'était pour elle que ce monsieur (il portait un chapeau haut de forme) se trouvait tous les jours à la même place, à midi précis, guettant la sortie de l'atelier. Pouvait-elle en douter d'ailleurs, puisqu'il continuait à la suivre après qu'elle était séparée des autres ouvrières ? Elle était flattée, au fond, d'avoir, entre toutes les autres, attiré l'attention de cet inconnu. Sans jamais se retourner pour le regarder, comme faisaient ses compagnes, elle avait fort bien remarqué que c'était un grand garçon, d'une trentaine d'années, figure assez agréable, encadrée de favoris noirs. Il portait souvent sous le bras une grande serviette de maroquin. Ce devait être un avocat... ou un clerc de notaire... ou un employé de maison de banque... ou... Elle se perdit en suppositions. Depuis cinq jours que la poursuite était commencée, son esprit travaillait du matin au soir. Que lui voulait-il ?

Charlotte avait un amoureux : un prétendu même, ce Jacques Chabot qu'une de ses compagnes nommait tout à l'heure. Mais il n'était qu'un ouvrier, comme elle n'était elle-même qu'une ouvrière. Un brave ouvrier, par exemple, rangé, laborieux, et un bon métier : les machines-outils. Il travaillait dur, faisait des heures supplémentaires quand l'ouvrage pressait, et gagnait de bonnes journées. Il avait rencontré Charlotte Gihert et du premier coup, il s'était épris de cette superbe blonde. Il avait cherché à la revoir, on avait noué connaissance et presque aussitôt il avait parlé mariage.

Elle n'avait dit ni oui ni non : un " nous verrons " qui n'engage pas et qui permet d'espérer. On le voit la jeune ouvrière était aimée bien plus qu'elle n'aimait elle-même. Jacques venait la prendre tous les soir, à la sortie de l'atelier. Il la reconduisait jusqu'à sa porte et tout le long du chemin lui contait ses projets d'avenir, ses espérances de fortune. Jacques était un chercheur et un piocheur. Il fréquentait les cours d'adultes, il faisait des plans, tout seul, sous la fenêtre en tabatière de sa mansarde, car il avait en tête une idée de machine et il croyait, " dur comme fer ", qu'avec son invention, il gagnerait un jour beaucoup d'argent.

— Vous comprenez, mademoiselle Charlotte, ce sera une révolution dans la fabrication des aiguilles. Et je serai riche... Nous serons riches !

Cette conviction avait fini pour gagner presque la jeune fille et lorsqu'elle pensait à Jacques elle se répétait mentalement " nous serons riches ", mais il y avait pourtant dans cette pensée comme un obscur point d'interrogation.

— Épousez-le donc, lui disaient ses voisines lorsqu'elle parlait de Jacques. C'est un si brave garçon ! Vous serez heureuse avec lui.

Elle ruminait des conseils et des encouragements. " C'est pourtant vrai se disait-elle, je serais heureuse avec lui. . . Il a l'air si sûr de faire fortune."

Par une sorte de convention tacite entre les jeunes gens, la décision sur la question du mariage était reportée au moment où Jacques aurait tout à fait trouvé la fameuse machine à laquelle il travaillait. Il y avait des mois que cela durait lorsque l'inconnu avait fait son apparition. Ce n'était pas un ouvrier, lui, il n'avait pas des mains grossières et calleuses, souvent il portait des gants noirs.

La troupe d'ouvrières qu'il avait suivie dans la rue de la Verrerie venait de se disperser. La jolie brune, revenant sur ses pas, était passée près de lui et lui avait jeté une œillade et un éclat de rire. Louise, le laideron, s'était éloignée en glissant de son côté un regard en dessous suivi d'un soupir de regret. Il continuait à suivre Charlotte qui maintenant marchait seule devant lui. Elle le sentait derrière elle, elle le sentait se rapprocher, elle avait l'intuition qu'il allait l'aborder. L'idée de Jacques lui vint à l'esprit. Qu'allait-elle répondre à cet homme, s'il lui adressait la parole ? Oh ! elle lui répondrait vertement.

— Mademoiselle où peut-on vous voir et causer avec vous ?

— Vous vous méprenez, monsieur, je ne suis pas une fille avec qui l'on cause.

— C'est vous, mademoiselle, qui vous méprenez. Je vous sais très honnête personne et ce que j'ai à vous dire n'a rien d'offensant. J'ai une grave communication à vous faire. Il s'agit de votre fortune.

— De ma fortune je ne comprends pas.

— Il faut que vous veniez me voir, dit-il en lui tendant une carte, et je vous apprendrai comment vous pouvez, le plus honnêtement du monde, devenir riche à millions.

MILLIONS ! quel mot magique ! l'ouvrière eut un éblouissement. Cependant elle hésitait encore.

— Venez à mon cabinet, ce soir, je vous expliquerai tout, et vous verrez que c'est fort simple. N'avez-vous jamais entendu parler de gens auxquels surviennent des héritages sur lesquels ils ne comptaient pas ?

— Un héritage ?

— Ce soir, à huit heures.

Et il s'éloigna laissant entre les mains de la jeune fille une carte sur laquelle elle lut :
M. GODELAINE, cabinet d'affaires, 70 rue de la Verrerie.

II

Charlotte Gibert était orpheline.

Dès l'enfance, elle avait été habituée à la vie de misère, de soucis et de privations d'un ménage d'ouvriers, où l'homme gagne insuffisamment pour nourrir au jour le jour femme et enfants, où la femme est obligée d'ajouter au soin du ménage quelque occupation lucrative pour augmenter les ressources. Chez les parents de Charlotte, cette pauvreté se compliquait d'un défaut d'ordre et d'économie, d'une insouciance de l'avenir, d'un gaspillage des sous gagués, qui leur faisaient dépenser en bonne chère et en parties fines du dimanche l'argent de toute une semaine. Dès qu'une pièce de cent sous entrait dans leur bourse, ils ne pensaient qu'aux jouissances qu'ils en pouvaient immédiatement tirer, et le souvenir des privations de la veille, de celles qui menaçaient pour le lendemain, des dettes criardes, des termes de loyer en retard, s'évanouissait dans l'odorante fumée d'une volaille achetée toute chaude chez le rôtisseur d'en face.

Les jours de paye étaient jours de flânerie. Tous les autres jours de la quinzaine on vivait de croûtes et on criait misère.

Dans ces conditions, l'existence devenait de plus en plus difficile. Les saisies avaient dégarni de meubles l'unique pièce où toute la famille cuisinait, dormait et mangeait. Fréquemment il fallait déménager. Les propriétaires se lassaient vite de ces locataires

qui ne les payaient qu'en belles promesses. L'homme traînait dans une voiture à bras les épaves du mobilier, dont un brocanteur n'aurait pas voulu pour rien ; la femme suivait, portant son petit garçon, tirant sa fille par la main, et ils émigraient ailleurs, passant toujours d'une mansarde étroite et sans air à quelque plus malsain et plus étroite encore, d'une rue sombre à une ruelle obscure, descendant un par un les échelons de la misère. Ils descendirent ainsi jusqu'au fond du gouffre ; mais la petite Charlotte fut sauvée à temps par une arrière-cousine de sa mère, une vieille fille, vivant seule, d'un petit commerce de parfumerie, qui s'éprit de la tête blonde et des grands yeux de l'enfant et demanda aux parents de la prendre avec elle.

Le père devint ivrogne et fut tué, une nuit, dans une rixe de cabaret. Le petit frère, pauvre victime, mourut d'une fluxion de poitrine.

— Comme il toussa, vol' petit, disaient les voisines à la mère.

— Bah ! répondait-elle, ce n'est rien, un rhume.

Quand à elle, on ne peut raconter les derniers temps de sa vie, l'hôpital fut sa dernière étape.

— Comme c'est beau, chez vous ! comme c'est propre ! s'était écriée la petite le jour où la vieille cousine l'avait introduite dans sa boutique de parfumerie.

C'était pourtant une bien modeste boutique, mais aux yeux de l'enfant c'était un palais en comparaison du taudis qu'elle venait de quitter. Elle avait à peine sept ans ; le passé de son enfance était encore effaçable. Il ne lui en resta bientôt plus qu'un très vague souvenir qui alla toujours s'amointrissant au fur et à mesure qu'elle grandit.

Dans les ténèbres de cet oubli deux circonstances seulement restèrent toujours en lumière ; la mort de son père et celle de sa mère survenues à quelques mois seulement d'intervalle.

Elle n'avait pleuré qu'en apprenant la mort de son petit frère.

La vieille cousine adorait sa petite Charlotte : elle en avait fait son enfant d'adoption. C'était une très honnête personne, d'un grand bon sens et de plus ce que l'on appelle dans le peuple " un cœur d'or. " La malheureuse était bossue et cette difformité l'avait condamnée au célibat malgré les belles qualités morales qui auraient fait d'elle la meilleure des épouses et des mères.

Dès huit ans, elle envoya Charlotte à une petite école du quartier. La petite portait le matin, son panier d'osier sous le bras ; les pages de ses livres étaient toujours pleines de ces vignettes coloriées qui servent d'étiquettes à la plupart des produits de la parfumerie.

Les distributions qu'elle faisait de ces images lui avaient attiré l'amitié de toutes ses petites camarades. Très intelligente, elle apprenait vite et bien et elle apportait au travail d'autant plus d'application que sa jeune vanité, déjà très développée, trouvait un aliment dans les petits succès d'école qui valaient la croix ou le ruban de sagesse croisé sur le corsage.

Quand elle eut douze ou quatorze ans, la cousine la garda près d'elle.

Le grand plaisir de Charlotte était de ranger dans les vitrines tout l'achalandage de la boutique, les cosmétiques, les pots de pommade, les flacons d'odeur, les peignes de fausse écaille et tous les menus objets de parure, brochés et boucles d'oreilles, boucles de ceinture et cravates de soie, dont la vente complète le commerce de la parfumerie.

À vendre à toutes les fillettes du quartier les ingrédients de la coquetterie féminine, l'instinct des élégances s'était éveillé en elle. Remarquablement jolie, elle se rendait compte de sa beauté, la soignait et la parait avec une constante préoccupation de la symétrie de sa coiffure blonde, de la netteté de ses mains blanches et lisses et du poli de ses ongles en amande, qui l'absorbait en soins minutieux de toilette. Elle avait dix-huit ans lorsqu'une pleurésie enleva en quelques jours la pauvre bossue. Elle laissait pour tout héritage à son enfant d'adoption son fonds de parfumerie. Charlotte était trop jeune pour l'exploiter elle-même. Il y avait quelques dettes. Un huissier de la rue du Temple se chargea de liquider les affaires et il les *liquida* si bien que ce fut comme la fonte d'un morceau de sucre dans l'eau. Seule au monde, n'ayant devant elle que quelques centaines de francs force fut bien à Charlotte Gibert de chercher où gagner sa vie. Grâce au patronage d'une ancienne cliente de la parfumerie, cette brunette semillante que nous avons déjà vue avec elle à la sortie de l'atelier, Charlotte entra comme ouvrière chez un plumassier de la rue de la Verrerie.

Jeune et jolie, elle se fût trouvée bien exposée et aurait peut-être suivi

les exemples de légèreté que lui donnaient ses compagnes si elle n'avait été protégée d'abord par les principes d'honnêteté que lui avait donnés la cousine bossue et ensuite par l'amour du brave Jacques Chabot. C'avait été pour elle un grand bonheur de rencontrer ce loyal garçon, qui ne lui fit la cour qu'en vue du mariage. Il y avait en elle une envie et un besoin de luxe, une instinctive aspiration vers une vie de bien-être, une ambition latente, qui eussent rendu facile la capture de ce gracieux oiseau. Mais cette ambition même l'attachait à Jacques Chabot et elle se flattait de trouver dans l'avenir la réalisation de ses rêves en écoutant ce garçon grave, doux et fort, lui répéter sans cesse, plein de foi dans son étoile :

—Ayez confiance, je serai riche un jour :

Elle avait confiance, mais elle soupirait parfois en songeant que ce jour promis serait peut-être bien long à attendre.

Elle soupirait en voyant ses mains devenir peu à peu au travail moins lisses et moins blanches, et les poussières de l'atelier, les duvets de plumes rognées, qui s'attachaient comme une neige aux torsades blondes de ses cheveux lui faisaient l'effet d'une cendre répandue sur elle.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'elle avait entendu tout à coup un inconnu lui murmurer à l'oreille une promesse de colossale fortune ; le mot " millions " lui tintait à l'esprit comme un lointain bruit de cloches.

III

Lorsque M. Godelaine l'eut quittée, elle resta quelques instants debout sur le trottoir, retournant entre ses doigts la carte qu'il lui avait glissée dans la main.

Rentrée à l'atelier, elle fut poursuivie toute l'après-midi par les pensées et les suppositions les plus diverses, et son anxieuse attente lui fit paraître doublement longues les heures de travail.

Ses préoccupations n'échappèrent pas à la maligne observation de ses camarades, mais elle répondit à peine à leurs plaisanteries. Des idées d'héritage lui dansaient dans la tête. Il avait prononcé ce mot d'héritage après avoir prononcé celui de millions.

Charlotte faisait appel à ses plus lointains souvenirs, mais vainement, elle ne se rappelait avoir entendu parler d'aucune parenté, elle se croyait bien seule au monde. Elle avait à peine touché à la côtelette achetée pour son déjeuner ; le soir venu, elle oublia de dîner. Elle rentra chez elle rapidement, presque heureuse que Jacques n'eût pu venir ce jour-là l'attendre à la sortie de l'atelier.

Le rendez-vous avec M. Godelaine était pour huit heures. A sept heures et demie, après avoir fait un bout de toilette, elle redescendit ses cinq étages et se dirigea d'un pas rapide vers la demeure de l'homme d'affaires. Elle avait tout au plus pour dix minutes de chemin et elle arriva bien en avance sur l'heure fixée. Elle hésita à entrer, mais son impatience la poussait en avant.

—M. Godelaine ? demanda-t-elle entr'ouvrant la porte de la loge où les concierges, encore attablés, terminaient leur repas.

—Au quatrième la porte à gauche. Le nom est sur la porte.

L'escalier était sombre, étroit et tortueux. Charlotte monta rapidement, avec la légèreté de ses vingt ans, et arriva à peine essoufflée au quatrième étage.

Comme l'avait annoncé le concierge, le nom était sur la porte : une carte clouée, pareille à celle que Charlotte avait au fond de sa poche. La clef était à la serrure, mais la jeune fille n'osa entrer sans s'annoncer et, après avoir inutilement cherché du regard quelque cordon ou bouton de sonnette, elle se décida à frapper. Deux secondes après, M. Godelaine, enveloppé d'une grande robe de chambre à ramages, le chef couvert d'une calotte grecque, vint lui-même ouvrir la porte.

—A la bonne heure, vous êtes exacte, mademoiselle. Je vous attendais.

Dès que Charlotte fut entrée, il referma la porte, après avoir eu soin de retirer la clef de la serrure extérieure.

—Il est inutile que l'on vienne nous déranger, dit-il à demi-voix en accrochant cette clef à un clou de l'antichambre.

Et il ajouta aussitôt, sur un ton de très grande courtoisie par lequel il semblait vouloir dissiper les craintes que la jeune fille aurait pu ressentir à se voir ainsi enfermée seule chez un homme de son âge.

— Mon cabinet est par ici, mademoiselle, veuillez me suivre.

Il la précéda dans un étroit et sombre couloir, l'éclairant du bougeoir qu'il tenait à la main, et Charlotte le suivit, trop préoccupée de ses idées d'héritage pour avoir aucune arrière-pensée sur les intentions de M. Godelaine.

Le cabinet de l'homme d'affaires était une grande pièce carrée, à peine meublée d'un bureau de forme empire, de quelques chaises et deux fauteuils du même style à coussins de cygne, et recouverts de cuir. Une lampe posée sur le bureau répandait autour d'elle un cercle restreint de lumière et laissait dans une demi-obscurité le reste de la pièce, dont on distinguait vaguement les quatre murs garnis de casiers remplis par des alignements réguliers de cartons. Que de secrets devaient renfermer ces innombrables cartons ! Que de mystères devaient dormir sous leurs couvercles fermés !

M. Godelaine, homme d'affaires, s'occupait de tant d'affaires différentes ! Tous les métiers que peut comprendre cette profession, M. Godelaine les pratiquait : et sur ses cartes, à la suite de ce titre vague : homme d'affaires, il aurait pu inscrire sous une immense accolade d'innombrables sous-titres.

Banquier, pour les petits commerçants qui venaient chez lui escompter leurs traites. Prêteur, pour ceux auxquels il prêtait, non son argent, mais celui des autres. La recherche des successions, la chasse aux héritiers ; informations et renseignements ; mariages, séparations, associations, liquidations, arbitrages, expertises, consultations, conseils, etc., etc., et une masse encore d'autres et cœtera, avouables ou inavouables. De tous ces fils, réunis et enchevêtrés, M. Godelaine avait tissé une belle toile à prendre les pièces de cent sous. Le centre de cette toile était le cabinet où Charlotte Gibert venait d'entrer.

— Asseyez-vous, mademoiselle, lui dit l'homme d'affaires, en lui désignant un siège d'un geste courtois et en prenant place lui-même sur son large fauteuil de bureau.

La jeune fille obéit à cette invitation et attendit M. Godelaine, qui, se renversant sur le dossier de son fauteuil et croisant sur lui sa robe de chambre, fût prêt à lui donner les explications qu'il lui avait promises. Après avoir longuement regardé le plafond, comme si ce qu'il avait à dire s'y trouvait écrit en caractères visibles pour lui seul, il prit enfin la parole.

— Vous vous appelez Louise-Anais Charlotte Gibert. Vous êtes née le 7 juin 1859, à Paris dans le 3^e arrondissement. Votre père, ancien ouvrier sellier, est mort. Votre mère, ancienne ouvrière en passementerie, est morte également. Je pourrais vous donner les dates, je les supprime pour abrégier. Vous avez été élevée par une cousine de votre mère, une estimable demoiselle qui tenait ici près un magasin de parfumerie ; elle est morte aussi, il y a deux ans. Vous ne vous connaissez aucun parent et vous n'en avez eu effet aucun au monde, ni proche ni éloigné.

Cette dernière phrase jeta une vague inquiétude dans l'esprit de la jeune ouvrière. Pas de parents, donc pas d'héritage. S'il ne l'avait fait venir que pour lui raconter, à elle même, sa propre histoire, ce n'était vraiment pas la peine de se déranger.

Mais comme s'il eût deviné cette pensée, M. Godelaine reprit :

— Ce que je viens de vous dire n'est que pour vous prouver que je vous connais parfaitement, mieux peut-être que vous ne vous connaissez vous même. Je sais tant de choses !

Ces quatre derniers mots, le ton d'importance dont ils furent prononcés, ranimèrent la curiosité et l'intérêt de Charlotte Gibert. M. Godelaine lui apparut tout à coup comme un homme pour qui rien n'est caché et qui peut à son gré accomplir des miracles. Après avoir produit ce petit effet, il changea d'attitude, recroisa sa robe de chambre et se tournant vers la jeune fille :

— Oui je sais beaucoup de choses. Je sais, entre autres, comme je vous l'ai annoncé, le moyen de faire tomber dans vos mains une belle fortune que j'évalue en gros à une douzaine de millions. L'opération est très facile et sa réussite dépend absolument de votre volonté.

— Et qu'aurais-je à faire, monsieur, pour voir se réaliser un événement aussi extraordinaire ?

— Pour que vous le compreniez, il est nécessaire que je vous raconte une histoire un peu longue. Prêtez moi toute votre attention.

La recommandation était bien inutile. Charlotte, penchée en avant, les yeux fixés sur ceux de l'homme d'affaires et les oreilles grandes ouvertes, se disposait ne pas perdre un seul mot de l'histoire qu'elle allait entendre.

IV

M. Godelaine, commodément installé dans son grand fauteuil, s'était recueilli pendant quelques instants, les yeux à demi clos, avant de commencer ainsi sa narration :

—Il existe, parmi mes clients, un vieillard dont la situation a quelque analogie avec la vôtre, en ce sens qu'il est absolument seul au monde. Seulement, vous êtes pauvre tandis que lui est immensément riche. C'est un ancien banquier. Resté veuf, il y a longtemps déjà, avec un jeune enfant, il avait mis dans son fils tout l'espoir de sa vie. C'était pour lui qu'il travaillait, c'était pour lui qu'il élevait tous les jours l'édifice de sa fortune ; il l'aimait passionnément. Il l'aimait même avec faiblesse, car il consentit, sur ses instances, à le retirer, à dix-sept ans, du collège avant qu'il n'eût complètement terminé ses études. Le jeune homme avait hâte de jouir de la vie, et il se lança à corps perdu dans les plaisirs. Son père, absorbé par les affaires, fermait les yeux sur cette vie déréglée, ou plutôt il l'ignorait en partie.

Le fils de notre banquier avait à peine atteint sa majorité lorsqu'il fit l'inévitable rencontre de la femme qui doit influencer la vie d'un homme. Mais au lieu d'être la femme qui sauve, ce fut la femme qui perdit qu'il trouva sur son chemin : une actrice, sut lui inspirer une de ces passions qui font faire aux fous de son espèce, des bêtises grosses comme des montagnes. Elle conduisit si habilement son jeu, qu'elle l'amena à la supplier lui-même de consentir à l'épouser.

Lorsque le fils annonça à son père sa résolution de se marier et qu'il eut nommé l'actrice, il y eut entre eux une scène terrible et ils se quittèrent brouillés. Il partit pour la Suisse avec l'actrice et il l'épousa.

Quand cette nouvelle parvint au banquier, la colère lui fit écrire à son fils une lettre où il lui reprochait sa désobéissance et son ingratitude, où il lui déclarait que tout lien de famille était rompu entre eux et qu'il ne consentirait jamais à le revoir. Celui-ci répondit en intentant un procès à son père pour entrer en possession de l'héritage de sa mère. Après ce dernier coup la séparation fut complète.

Il y a vingt ans que cela s'est passé. Je n'ai pas à vous parler de la vie attristée et malheureuse qui fut celle de mon client depuis cette époque. Il avait maudit son fils, il l'avait déshérité, mais il eut beau défendre que jamais son nom fut prononcé devant lui, il ne put parvenir à chasser complètement de son cœur le souvenir de son enfant. Dix huit ans s'étaient écoulés lorsqu'il reçut pour la première fois une lettre de l'absent. Il apprit par cette lettre que son fils menait une existence misérable ; la femme indigne qu'il avait épousée l'avait abandonné ; pour lui, il était usé par les chagrins, sa santé gravement compromise ; mais avant de mourir, disait-il, il voulait obtenir le pardon de son père et revenir auprès de lui. Vous connaissez l'histoire de l'enfant prodigue ; lorsqu'il revient vers la maison paternelle, la porte s'ouvre à deux battants pour lui.

Le banquier reçut son fils à bras et à cœur ouverts. Mais leur réunion fut de courte durée. Le fils, atteint d'une affection du cœur, mourut quelques mois après. Il avait confié à son père qu'une fille lui était née de sa malheureuse union et que sa femme en l'abandonnant, avait emmené cette enfant avec elle : depuis il avait ignoré son sort.

Lorsque le vieillard se trouva de nouveau livré à la solitude après la mort de son fils, il fut poursuivi par la pensée de cette petite fille, de cette inconnue de son sang, qui aurait pu remplir le vide de sa maison si triste et si déserte, et l'idée lui vint de la retrouver, de la sauver de sa mère, de la prendre avec lui. Il ne possédait que de bien faibles indices pour se guider dans cette recherche ; il le tenta pourtant, mais tous ces efforts demeurèrent sans résultats. Après bien des démarches infructueuses, c'est à moi qu'en dernier lieu il confia le soin de suivre cette piste effacée : il ne pouvait mieux s'adresser ; grâce à ma grande habitude de ces sortes d'affaires et, je peux le dire, à ma rare sagacité, j'étais en mesure de lui prêter un précieux concours. Je ne m'arrêterai pas au détail des moyens que j'employai pour retrouver la trace de l'ancienne actrice et de sa fille.

Après des démarches sans nombre, après six mois de voyages à l'étranger, je touchai enfin au but difficile que j'avais juré d'atteindre. Je ne vous cacherai pas que je comptais sur la réussite de mon entreprise pour faire d'un coup ma fortune. Quel ne fut pas mon désappointement, lorsqu'au bout de mes patientes investigations je ne trouvai qu'une chose : la certitude et la preuve de la double mort de la mère et de la fille. Je n'ai pas encore osé annoncer à mon client ce résultat négatif. Depuis deux ans, la vie de ce pauvre homme est suspendue à son espoir et j'hésite à lui donner une nouvelle qui sera pour lui, j'en suis sûr, un coup terrible dont il ne se relèvera pas. Il en mourra.

Tel fut le récit de l'homme d'affaires. Lorsqu'il l'eut achevé, il se tourna avec brusquerie vers Charlotte Gibert qui l'avait écouté silencieusement.

— Comprenez-vous maintenant, mademoiselle, quels sont mes projets ?

La jeune hésita, surprise par la soudaineté de cette interrogation.

— Non, monsieur, répondit-elle.

Elle n'osait avouer qu'elle commençait vaguement à comprendre.

— Je viens de vous dire qu'annoncer à ce vieillard la mort de sa petite fille, ce serait le tuer ; ce serait donner du même coup tout son bien aux hôpitaux de Paris, car c'est à eux, à défaut d'héritiers, qu'il léguera les millions qu'il possède. Or j'ai cherché et j'ai trouvé le moyen de rendre mon client heureux et en même temps de nous approprier très légitimement son héritage.

— Comment cela ? demanda Charlotte d'une voix qui trahissait son émotion.

— En vous associant à mes projets, en vous faisant passer pour celle dont il espère tous les jours la venue.

Charlotte ne fut pas trop surprise de cette proposition qu'elle avait d'avance devinée. Elle eut cependant un mouvement de révolte :

— Non, non, monsieur, ne comptez pas sur moi. Je ne consentirai jamais à me prêter à une pareille supercherie.

M. Godelaine avait sans doute prévu cette résistance, car il n'en parut ni surpris ni démonté. Il haussa légèrement les épaules, essuya les verres de ses lunettes et les posa près de lui sur son bureau.

— Réfléchissez, mon enfant, que la véritable fille est morte. Vous ne porterez donc préjudice à personne. Loin de faire du mal, vous accomplirez au contraire une bonne action en contribuant à prolonger les jours d'un vieillard malheureux, à qui vous rendrez le bonheur et l'affection qui lui manquent. Je le répète, c'est une belle action, et ce n'est pas le profit que vous en retirerez qui peut en atténuer le mérite.

Cette paradoxale manière d'envisager les choses ébranla quelque peu les scrupules de la jeune fille. Elle murmura, plutôt se parlant à elle que s'adressant à M. Godelaine :

— Je ne puis rien décider sans avoir consulté Jacques.

Mais elle avait prononcé ces paroles à demi-voix et l'homme d'affaires les entendit.

— Jacques ? Qui est-ce, Jacques ?

En quelques mots, elle le mit au courant de ses projets de mariage avec Jacques Chabot. M. Godelaine avait un singulier sourire en l'écoutant. Sans doute l'obstacle de Jacques Chabot ne lui semblait pas bien difficile à vaincre.

— Que me dites vous là ? Une belle fille comme vous, épouser un ouvrier ? Car votre Jacques ne sera jamais autre chose. Vous seriez peut être heureuse six mois, un an, l'espace d'une lune de miel ; puis après votre mari fera comme les autres : il boira, il vous battra peut être, vous vivrez dans la misère. Avez-vous perdu le souvenir du ménage de vos parents ?... Allons donc ! je vous croyais plus ambitieuse et, croyez-moi, vous auriez tort de ne pas l'être. Vous avez tout ce qu'il faut pour une plus brillante destinée et je vous l'assurerai si vous vous abandonnez à moi.

Il y eut quelques instants de silence. Charlotte, les yeux baissés, réfléchissait. Comme s'il eût été sûr que ces réflexions ne pouvaient tourner qu'au profit de ses projets, M. Godelaine se garda de les interrompre.

Par une tactique inconsciente et bien féminine, Charlotte, au lieu de répondre par un acquiescement ou un refus à l'insistance de l'homme d'affaires, reprit l'entretien par une interrogation.

— Mais enfin, pourquoi m'avez vous choisie, moi plutôt que toute autre ?

—Parce que vous êtes belle et que vous réalisez, avec votre taille fine, vos cheveux blonds, vos yeux bleus, le type que je cherche et aussi parce que vous êtes orpheline, obscure et pauvre et que nul de ceux qui vous connaissent aujourd'hui ne sera en position de vous rencontrer plus tard dans le monde où je veux vous introduire et où vous ne tarderez pas d'ailleurs à vous transformer jusqu'à devenir méconnaissable.

—Je ferais bien triste figure dans ce grand monde dont vous parlez et dont j'ignore tous les usages.

—Oh ! qu'à cela ne tienne ! Je vous confierai pendant trois mois à une personne sûre qui vous mettra en état, par ses conseils et ses leçons de débiter très convenablement dans le rôle que vous avez à jouer. Plus tard, votre grand père vous donnera des maîtres pour vous faire instruire selon votre rang social. Le succès de mes desseins exige que vous n'arriviez pas chez lui trop instruite. Quand je vous aurai raconté l'histoire du passé que vous serez censée avoir eu, vous me comprendrez, car vous aurez vécu de misère jusqu'au moment où je vous aurai retrouvée et où je vous mènerai chez votre grand-père pour devenir l'héritière de ses douze millions.

—Et c'est pour mes beaux yeux, fit en riant la jeune fille, que vous êtes venu me chercher et que vous voulez m'assurer cette royale fortune ?

—Pas précisément, répondit M. Godelaine sur le même ton. Je pense y trouver mon compte.

—Et quelle sera votre récompense ?

M. Godelaine reprit ses lunettes sur la table, il en essuya soigneusement les verres et les remit délicatement sur son nez aquilin, afin de mieux regarder la jeune fille en lui répondant :

—Le bonheur de devenir votre mari.

—Vous ? . . . s'écria-t-elle. Vous ? . . . mon mari ? . . .

M. Godelaine s'inclina.

—Mais . . . Jacques ! . . . murmura Charlotte.

—Votre Jacques, il faut l'oublier à jamais. Il faut me promettre que vous m'épouserez au moment que je choisirai moi-même. Et voyons, réfléchissez, la destinée que je vous offre est-elle si effrayante ? une fortune splendide, à la condition d'accepter en même temps un mari jeune et pas trop mal tourné. Peste ! bien d'autres ne feraient pas comme vous les difficiles et n'hésiteraient pas, en considération des millions, à prendre le mari les yeux fermés, fût-il vieux et laid. Vous serez d'ailleurs, je vous le promets, ajouta-t-il avec un galant sourire, très heureuse en ménage.

—Et vous ne me demandez rien autre chose ?

—Rien que cet engagement.

Visiblement, elle hésitait, la tentation s'emparait d'elle. Sans avoir encore donné son consentement, elle se laissait, malgré elle, entraîner à discuter le plan de l'horrible affaire.

—Mais, reprit elle, quand je serai entrée en possession du rôle que vous me destinez et que je serai assurée de l'avenir, qui donc vous répondrait de la promesse qui me lierait à vous ? Qui m'empêcherait de manquer à ma parole ?

—Oh ! oh ! la belle ! mais vous êtes très forte ! seulement vous oubliez que je pourrai toujours d'un mot renverser le piédestal sur lequel je vous aurai élevée. Souvenez-vous que j'ai en mains la preuve que la véritable petite fille de notre banquier est morte. Cette preuve, au besoin, me servirait d'arme contre vous. Mais je n'aurai pas, je l'espère, à en faire usage et nous la brûlerons ensemble le soir de nos noces.

Charlotte Gibert réfléchissait. Elle pesait dans son esprit le pour et le contre des propositions de M. Godelaine. Elle n'osait ni les accepter ni les repousser. Ses yeux rencontrèrent le cadran d'une petite pendule posée sur le bureau :

—Déjà onze heures ! fit elle en se levant.

L'homme d'affaires parut contrarié de ce mouvement :

—Eh bien, demanda-t-il, que décidez-vous ?

—Rien ce soir. J'ai besoin de réfléchir, de penser seule. Je vous rendrai réponse.

—Quand ? j'aime les affaires vite conclues. Je comptais aller dès demain vous chercher en voiture pour vous conduire chez la personne qui doit commencer votre éducation.

—Eh bien, venez toujours. Si vous me trouvez, vous me prendrez. Sinon, c'est que je n'aurai pu me résoudre à ce que vous me demandez.

Il voulut insister encore, mais il ne put obtenir de réponse plus précise. Elle avait hâte de s'échapper, elle s'impatientait, il la laissa partir.

— Demain soir à huit heures, lui dit-il en la quittant.

Après qu'il eut refermé la porte derrière elle, il revint dans son cabinet et il songea pendant longtemps à demi couché dans son fauteuil, les yeux au plafond. Lorsqu'il se releva, ses deux mots tombèrent de ses lèvres avec l'accent d'une conviction profonde !

— Elle cédera !

V

M. Godelaine doutait si peu du succès de ses ouvertures auprès de Charlotte Gibert, que, malgré la réponse évasive de la jeune ouvrière, il s'occupa le lendemain de son entrevue avec elle, dès le matin, de préparer l'exécution de ses projets.

Il n'était pas encore neuf heures, qu'il descendait de voiture dans une rue écartée de Passy et sonnait à la grille d'une aristocratique villa.

C'était la demeure de Mme la baronne Désarcis.

Il est nécessaire d'esquisser rapidement l'origine et la nature des relations qui existaient entre l'homme d'affaires et la baronne.

Le baron Désarcis, vieux beau, usé par tous les plaisirs mais qui se croyait une jeunesse éternelle, avait épousé, passé la cinquantaine, une femme beaucoup plus jeune que lui. A l'époque de son mariage, il n'avait encore dévoré que les deux tiers d'une considérable fortune, mais le dernier tiers avait disparu à son tour, lorsque la baronne, à vingt cinq ans se trouva veuve,

Restée seule, sans aucune ressource, elle fut recueillie par une ancienne amie de sa famille, la comtesse d'Espeyrens, qui la prit auprès d'elle comme dame de compagnie.

Cette protectrice était âgée, elle était riche, elle n'avait d'autre parent ni d'autre héritier qu'un neveu marié assez pauvrement et la baronne pouvait légitimement espérer une part dans l'héritage. Le neveu, de son côté, pensait bien que sa parente ferait quelque largesse testamentaire à la dame de compagnie, mais il ne croyait pas pouvoir être complètement frustré de ses droits en faveur de cette dernière. Ce fut cependant ce qui arriva. Après la mort de Mme d'Espeyrens, la baronne Désarcis produisit un testament qui l'instituait légataire universelle, le texte était formel, elle fut envoyée en possession et se trouva enrichie de quarante mille livres de rentes. La villa qu'elle habitait à Passy faisait elle-même partie de la succession. L'étonnement du neveu fut grand : il parla de captation, il voulait plaider ; mais M. Godelaine, qu'il avait chargé de ses intérêts lui démontra qu'il perdrait son temps et ses peines.

Et cependant M. Godelaine avait fait une étrange découverte : la baronne était une faussaire ; le testament dont elle bénéficiait avait été fabriqué par elle et substitué au testament authentique de la comtesse d'Espeyrens. M. Godelaine possédait comme preuve de ce crime une lettre par laquelle la comtesse avait confirmé ses dernières volontés, peu de jours avant sa mort, et qui avait échappé aux investigations de la baronne.

Armé de cette lettre, il pouvait perdre la spoliatrice ; il n'en fit rien, il la sauva. Le malheureux était entre ses mains et elle le savait. Elle savait que d'un mot cet homme pouvait lui faire perdre tout, honneur, réputation, fortune. Pour mieux assurer sa puissance, il n'avait pas voulu la lui laisser ignorer.

Pour mener à bien sa nouvelle entreprise, il avait besoin de l'aide de la baronne et voilà pourquoi, sûr d'être obéi, il venait à neuf heures du matin sonner à sa porte.

Au coup de cloche, un garçon jardinier, ouvrit au visiteur : M. Godelaine se dirigea vers la maison et franchit délibérément les quelques marches du perron en habitué du logis.

Une femme de chambre vint au devant de lui dans le vestibule, où des palmiers et des caoutchoucs étalaient dans des jardinières leurs larges feuilles vertes.

— Votre maîtresse est visible ?

— Je vais lui annoncer monsieur, répondit la femme de chambre.

Et elle introduisit M. Godelaine dans un petit salon d'attente au rez-de-chaussée.

Cette pièce, d'assez petites dimensions, bien qu'éclairée par deux fenêtres, était meublée avec toute la recherche d'un goût luxueux.

De petits bronzes, de menus objets d'ivoire sculpté, des riens charmants d'étagère étaient semés un peu partout, sur le guéridon, sur la tablette de la cheminée, sur le dessus d'un chiffonnier en bois de rose adossé dans un coin.

Ce petit salon était bien réellement un boudoir de femme élégante.

M. Godelaine devait le connaître depuis longtemps, car il ne jeta même pas un coup d'œil autour de lui.

Il était assis sur la chaise longue, et il resta plongé dans ses réflexions ; un demi-sourire de satisfaction de lui-même courut sur ses lèvres, jusqu'au moment où la femme de chambre qui l'avait introduit revint le prévenir qu'il était attendu. Il la suivit au premier étage et bientôt dans une chambre à coucher toute coquettement tendue de bleu pâle et dont l'élégance répondait à celle du petit salon qu'il venait de quitter. Il salua assez familièrement une femme de trente à trente-cinq ans, belle encore, vêtue d'un long peignoir de cachemire garni de flots de dentelles.

— Vous m'excusez, chère baronne, de vous faire une visite si matinale.

— Vous êtes tout excusé et je suis même très heureuse de vous voir. Je me disposais à vous écrire pour vous prier de venir le plus tôt possible.

— Tout à vos ordres, baronne, si je puis vous rendre quelque service.

D'un geste, elle lui désigna un fauteuil et elle-même prit place sur un autre. Elle resta quelques instants silencieuse, les paupières baissées, chiffonnant distraitemment de sa main blanche la riche garniture de son peignoir. Sa physionomie, tout à l'heure souriante, prit tout à coup une expression de gravité.

Il est certains événements, dit-elle enfin, sur lesquels il m'est pénible de revenir, dont je voudrais ne plus jamais parler que je m'efforce chaque jour d'effacer de ma mémoire, et cependant c'est pour vous en entretenir que j'allais vous appeler.

Elle s'exprimait lentement, avec un visible embarras.

— En l'écoutant, la physionomie de l'homme d'affaires s'était animée d'un sourire presque railleur. Et comme elle s'arrêtait de parler :

— Oh, oh ! fit-il, je devine. Vous voulez parler de la situation dans laquelle vous vous trouvez vis-à-vis de moi.

— La baronne avait relevé les paupières et entre ses longs cils dorés, un éclair jaillit de ces prunelles couleur d'émeraude :

— Eh ! bien oui ! s'écria-t-elle, cette situation m'est odieuse ! elle m'est intolérable, et.....

Godelaine l'interrompit sans façon :

— Et vous voulez la faire cesser, fit-il. Mon Dieu, je comprends cela, baronne. Mais vous connaissez mon entêtement sur ce chapitre. Ne m'avez-vous pas offert déjà la moitié de votre fortune, de cette fortune que vous me devez, pour racheter certaines preuves de....

La baronne eut un mouvement d'impatience.

— Bon ! reprit Godelaine ne nommons pas la chose, puisque cela vous irrite.

— Si la moitié de ma fortune ne vous a pas paru un prix suffisant, je suis prête à vous en abandonner les trois quarts.

— Peste ! Six cent mille francs !... Eh ! bien, voyez mon entêtement, ce n'est pas encore assez, et l'offre de la totalité de votre fortune ne serait encore pas suffisante. Ne serait-ce pas d'ailleurs une bien mauvaise action de ma part que de vous ruiner après vous avoir enrichie ?

La baronne haussa les épaules.

— Mais enfin, que voulez-vous donc ? demanda-t-elle.

Il la regarda fixement, pour juger de l'effet que produirait sa réponse.

— Vous êtes veuve. Un moment j'ai pensé sérieusement à vous épouser.

— Jamais !

En jetant ce cri, elle se leva, avec un brusque mouvement de révolte. Mais Godelaine répondit à son indignation par un franc éclat de rire.

— Calmez-vous, baronne, j'ai changé d'idée. Calmez-vous et rassurez-vous, vous le tiendrez un jour ou l'autre, ce précieux chiffon de papier que vous avez si grande hâte de brûler au feu de votre cheminée. Mais je ne vous le rendrai que lorsque ma fortune sera faite, telle que je la rêve ; j'ai besoin de vous pour m'aider dans l'accomplissement de mes projets et, pour vous forcer à accomplir mes volontés, je veux rester armé contre vous. Vous m'aidez donc, et voici ce qu'aujourd'hui j'attends de vous. Demain, dès ce soir peut-être, je vous amènerai une jeune fille, belle et intelligente, mais sortie de la classe la plus humble et sans éducation. Je vous la laisserai trois mois. Pendant ce temps, ses mains, accoutumées au travail, s'affineront et se blanchiront et vous, par vos leçons, vous

la façonneriez aux usages du monde. Je ne vous demande pas de l'instruire ; des maîtres plus tard se chargeront de ce soin, mais seulement de la dégrossir, de lui faire subir une première préparation pour la destinée que je lui réserve et qui est celle d'une grande dame. Grâce à moi, cette jeune fille jouira un jour d'une énorme fortune.

—Quelle infamie préparez-vous encore ?

—Vous n'êtes pas aimable, baronne ! Je vous jure, pour tranquilliser votre conscience, que je n'ai que de très honnêtes intentions et d'ailleurs vous les connaîtrez plus tard. Pour le moment, supposez, si bon semble, que je suis amoureux et qu'avant d'épouser la belle fille, objet de mon amour, je vous charge d'en faire une compagne digne de moi.

Godelaine s'était levé. Le but de sa visite était rempli, il avait dicté ses ordres, et il prit congé de la baronne, qui ne chercha pas à le retenir.

Elle le regarda, à travers son rideau, traverser le jardin et peut-être eût-il ressenti quelque inquiétude pour la réussite de ses projets s'il eût pu entendre ces menaçantes paroles.

—Je suis forcée de t'obéir, mauvais génie. Mais je me vengerai, et cette jeune fille que tu vas me confier je lui apprendrai à te mépriser à te haïr !.....

VI

—Boulevard Malesherbes !

Jeta Godelaine à son cocher en sortant de chez la baronne Désarcis.

Et pendant que son fiacre roulait M. Godelaine, le sourire aux lèvres, se mit à regarder défiler devant le carreau de la portière les maisons, les arbres, les réverbères, les passants des rues, pendant que son esprit travaillait à arrêter tous les détails d'exécution de son plan.

L'affaire Savaron était "sa grande affaire." Il la travaillait en artiste. Il voulait en faire son chef d'œuvre en même temps que sa fortune.

Le cocher arrêta enfin son cheval en haut du boulevard Malesherbes, au numéro que son client lui avait indiqué devant un riche hôtel. Godelaine descendit, paya sa voiture, et sonna à la porte cochère dont les deux lourds battants étaient fermés. Là, encore, comme chez la baronne Désarcis, il pénétra en habitué de la maison et il monta directement au premier étage par un large escalier à marches de pierre recouvertes d'un moelleux tapis, le long duquel courait une rampe de fer artistement forgée et ornée de fleurons dorés. Un valet de pied, prévenu de l'arrivée d'une visite par le coup de timbre du soir, attendait en haut.

—Votre maître est visible ?

—Oui monsieur. Il est toujours visible pour vous, et il m'a donné l'ordre de vous introduire de suite auprès de lui lorsque vous viendriez.

M. Godelaine traversa, à la suite du domestique, plusieurs pièces luxueusement meublées, mais désertes et silencieuses, remplies d'une vague tristesse d'abandon.

Le valet de pied s'arrêta devant une porte masquée par une tenture ; il souleva le rideau, frappa deux légers coups, ouvrit et s'effaça pour laisser passer l'homme d'affaires.

Un vieillard était assis, ou plutôt affaissé dans un fauteuil, auprès d'une large table-bureau. Un journal s'étalait déplié devant lui, mais l'expression de sa physionomie trahissait des préoccupations étrangères ; il était visible que son esprit était bien loin de sa lecture. Au bruit de la porte s'ouvrant, il releva la tête et fronça le sourcil. Sans doute, il trouvait importun le visiteur qui venait le troubler dans une évocation des souvenirs du passé ou des espérances de l'avenir.

Mais en reconnaissant M. Godelaine, sa figure s'éclaira d'un sourire. Il se leva avec empressement pour aller au devant de lui.

—Soyez le bienvenu, mon cher Godelaine, je vous attendais presque. J'avais comme un pressentiment que vous alliez venir aujourd'hui.

—Pressentiment que vous avez toutes les fois qu'il se passe plus d'une semaine sans que j'aie pu venir vous voir.

—C'est vrai, c'est vrai. Mais ne s'est-il pas écoulé beaucoup plus d'une semaine depuis votre dernière visite ?

—Dix jours à peine.

—Que voulez-vous ? Les jours s'écoulaient si lentement dans ma triste solitude ! deux

ans ! il y a deux ans déjà que mon malheureux fils est mort et que j'ai fait le serment de retrouver son enfant abandonnée. Ah ! je commence à désespérer, je commence à croire que la tâche est impossible et que je mourrai moi-même du chagrin de n'avoir pu l'accomplir !

— Il ne faut jamais désespérer, monsieur Savaron. Je vous ai promis de réussir et je tiens toujours mes promesses. Je réussirai.

— Que de fois vous m'avez répété pareille affirmation ! Que de fois vous avez aussi remonté mon courage ! mais je suis maintenant à bout de forces et d'espoir. Si vous devez réussir, Godelaine, il faut vous hâter. Sans cela, il sera trop tard. Comment voulez-vous que la triste existence que je mène puisse se prolonger encore longtemps ?

— Il vous faut pourtant faire effort pour la prolonger trois ou quatre mois.

— Trois ou quatre mois ? Et ce temps écoulé serons-nous plus avancés qu'aujourd'hui ? Ne direz-vous pas : "quelques mois encore ?" Autrefois, dès que vous arriviez, la première parole que je vous adressais était une question. Je me figurais toujours que vous apportiez quelque bonne nouvelle : "Qu'avez-vous appris ? Qu'avez-vous trouvé ?" — Mais tant de fois vous m'avez répondu : "rien encore, " que maintenant vous le voyez, j'ose à peine vous interroger.

L'homme d'affaires sourit.

— Peut-être avez-vous tort, aujourd'hui, de ne pas interroger, monsieur Savaron.

Le vieillard se leva tout droit et, fort pâle, d'une voix tremblante :

— Ah ! vous savez quelque chose ?

— Oui.

— Et vous ne me disiez rien ! et vous attendiez que je vous interroge ! au lieu de me crier en entrant : "j'ai trouvé !" Ah ! c'est mal, Godelaine ! . . . mais non, je ne veux pas vous faire de reproches. Vite, parlez, mon bon Godelaine, ayez pitié de mon impatience.

— Là ! calmez-vous, monsieur Savaron, et écoutez-moi. Je sais quelque chose en effet, mais peu de chose encore. J'ai retrouvé la piste de la femme de votre fils. Elle a quitté l'Europe depuis quelques années pour aller en Amérique et je sais même dans quelle ville : à New-York. Il y a tout lieu de croire qu'elle s'y trouve actuellement et, dans tous les cas, eût-elle quitté New-York vous la retrouverions facilement maintenant que nous tenons un des bouts du fil conducteur. Je sais de plus que votre petite fille vivait encore et accompagnait sa mère au moment de ce départ.

— Godelaine, tout cela est-il bien vrai ? Qui vous l'a appris ? quelles preuves en avez-vous ?

— Tous ces renseignements sont exacts, tous ces faits sont vrais, monsieur Savaron, et l'avenir vous le prouvera. Mais rappelez-vous les conventions arrêtées entre nous : j'ai consenti à me charger des recherches ; je vous ai promis de les mener à bonne fin, mais sous condition expresse que je serais dispensé de rendre compte de mes moyens d'action. Que voulez-vous ! il y a là pour moi, une question de discrétion professionnelle en vertu de laquelle je ne puis divulguer, même à vous, les sources d'où me viennent mes informations.

— Eh ! que m'importent les moyens employés, si vous me rendez mon enfant ! Elle est à New-York, dites-vous ? Eh ! bien partons, traversons l'Océan, allons la chercher.

En prononçant ces mots, monsieur Savaron s'était levé, animé d'une juvénile ardeur, comme s'il eût voulu se mettre immédiatement en route pour l'Amérique.

L'homme d'affaires s'empressa d'arrêter cet élan.

— Partir ? vous, monsieur Savaron ? mais cela n'est pas possible ?

— Et pourquoi ? . . .

Mais avant que Godelaine eût pu répondre à ce "pourquoi" interrogatif, monsieur Savaron reprit, sur un ton de découragement :

— Oui, je sais . . . vous allez me dire que je suis vieux, malade, usé, presque infirme, que ce serait folie à moi d'entreprendre un pareil voyage. Et en disant cela, vous aurez raison. Les fatigues de la traversée me tueraient. Je me sens si faible ! et je mourrais à moitié chemin sans avoir eu la dernière consolation, la dernière joie que je rêve : embrasser ma petite fille ! Mais vous, vous irez, n'est-ce pas ? Vous me la ramènerez ?

Godelaine n'hésita pas une minute à répondre. Son plan était si bien fait, que toutes ces questions étaient prévues d'avance.

— Moi ? dit-il ; je ne peux quitter Paris.

Il arrêta d'un geste M. Savaron qui allait se récrier et continua tranquillement :

— Paris est le centre du monde et c'est aussi le centre de mes opérations. A Paris seulement, je peux tenir réunis en un seul faisceau les fils multiples de mes affaires en général et de la vôtre en particulier. M'éloigner de Paris serait tout compromettre. Mais soyez tranquille, quelqu'un est parti, déjà ; une personne sûre choisie par moi et qui, munie de mes instructions, réussira aussi bien que j'aurais pu le faire moi-même.... Dans trois mois, si tout marche bien, j'espère voir la jeune fille ici.

— Dans trois mois ! s'écria le vieillard. Dans trois mois !.....

Sa voix émue était pleine de larmes. Il se leva de nouveau pour faire quelques pas de long en large, non plus avec la fougueuse impatience qu'il avait montrée tout à l'heure, lorsqu'il voulait partir lui-même pour l'Amérique, mais marchant lentement, s'arrêtant parfois, le front penché, dans la pose méditative d'un homme brusquement assailli de souvenirs.

La voix de Godelaine le rappela à lui-même. Il eut un tressaillement et passa la main sur son front.

— Oublions, se dit-il alors, pour ne plus songer qu'au bonheur qui m'attend dans trois mois.

— Je n'ai pas eu le temps de prendre vos ordres, disait l'homme d'affaires, mais je suis sûr d'avoir répondu à vos intentions en n'épargnant rien, pour arriver plus sûrement au but. J'ai pris sur moi de remettre en provision une forte somme à la personne que j'ai envoyée à New-York.

— Vous avez bien fait, mon cher Godelaine. Je donnerais avec joie la moitié de ma fortune pour avancer d'un seul jour l'arrivée de celle que j'attends. Mais il faut que je vous rembourse cette somme.

— J'ai remis dix mille francs. C'était, je vous l'avoue, tout ce que j'avais de disponible.

— Tenez, fit M. Savaron en lui tendant une feuille qu'il venait de déchirer d'un carnet de souche, en voici vingt mille pour faire face aux nouveaux frais qui pourraient survenir.

M. Godelaine prit le chèque qu'il serra précieusement dans son portefeuille, et, le but de sa visite se trouvant rempli, il ne tarda pas à prendre congé.

VII

Laissons M. Godelaine, en sortant de chez son client, aller toucher dans une maison de banque son chèque de vingt mille francs. Laissons-le rentrer chez lui, serrer la somme dans son coffre fort à secret, en sifflotant doucement un petit air entre ses dents. Laissons le ensuite se rendre au rendez-vous qu'il a donné à Charlotte Gilbert. Bien que ce ne soit pas un rendez-vous d'amour, soyons discret et ne l'y suivons pas.

Pénétrons plus avant dans ces quartiers de fabriques et d'usines, franchissons la ligne des boulevards, pour entrer dans la région des faubourgs.

Quelle est cette rue ? La rue Oberkampf.

Nous y arrivons vers sept heures du soir. Les reverbères sont allumés et, comme il a plu tantôt, leur lumière se reflète dans la boue de la chaussée.

Une grande animation règne sur les trottoirs. Des groupes d'ouvriers, en blouses de travail, stationnent devant des portes. Les boutiques de marchands de vin sont pleines et les tourniquets qui servent à jouer les consommations tournent continuellement avec un bruit de crécelle.

C'est samedi jour de paie.

Regardez cette enseigne : "*J. Ferlat, fabricant de machines-outils.*" Entrons. C'est là que je veux vous mener.

Dans la cour un bouhaha indescriptible. Les ouvriers, sortis des ateliers, causent entre eux. Dans un coin, c'est la discussion politique : on parle élections et réunions publiques ; plus loin, on parle métier.

— Ils font chez Saussoy une coupeuse qui vous taillera des tôles de quatre millièmes comme de simples feuilles de papier.

— Belle malice. La grande cisaille au père Ferlat coupe du cinq millième.

— Oui, en s'échignant dessus. Et puis elle est encombrante à cause de la longueur du balancier. Celle à Saussoy est un nouveau système sans balancier. C'est un tablier qui rabat : comme une plieuse, quoi.

— Ça ne marchera pas.

— Qui est-ce qui dit que ça ne marchera pas ? C'est toi, Chabot ?

— Oui, c'est moi, j'ai vu la chose. Il y a trop d'effort, ça marchera peut-être un mois deux mois, et puis après, ça pliera la feuille, ça ne la coupera plus.

De temps en temps, un contre-maitre apparaissait à la porte des bureaux et jetait à haute voix, dans la cour, le nom d'un ouvrier.

Celui que l'on appelait se détachait des groupes et entraînait pour aller recevoir sa paye.

Le nom de Jacques Chabot retentit au moment où il venait de condamner la machine dont on parlait. Il s'éloigna de ses camarades.

— Chabot s'y connaît, fit un vieil ouvrier qui avait écouté sans se mêler à la conversation.

Le défenseur de la coupeuse Saussoy haussa les épaules.

— Chabot dit ça par jalousie. Il ne s'y connaît pas plus que nous autres. Il me fait joliment suer avec ses prétentions, M. Chabot, depuis qu'il se donne des airs d'inventeur. Il n'inventera jamais rien du tout et il faut être un naïf comme le *singe* pour couper dans ces godaunts-là.

Jacques venait d'entrer dans le bureau.

Deux becs de gaz éclairaient le pièce, l'un deux, muni d'un large abat jour, projetait sa lumière crue sur une table de chaque côté de laquelle était assis M. Ferlat, le patron de la maison, et un de ses employés.

Ce dernier feuilletait un grand registre où le compte de paye de chaque ouvrier était établi d'avance et compulsait les *carnets* sur lesquels les *heures* de chacun étaient pointées au jour le jour par les contre-maitres.

Devant M. Ferlat étaient rangés une liasse de billets de cent francs, une sébille pleine d'or et des piles alignées de menue monnaie.

— Jacques Chabot ! appela l'employé.

Et Jacques s'étant avancé :

— Cent quarante-cinq heures à quatre-vingt dix centimes, cent trente cinquante. Déboursés, chandelle et omnibus, trois francs vingt-cinq. Au total cent trente-trois soixante-quinze. Pas d'à comptes.

Il tendit à Jacques une feuille de papier sur laquelle était reproduit le détail de son compte de quinzaine, tel qu'il se trouvait au registre de paye.

Jacques savait que dans cette maison les comptes étaient faits avec le plus grand soin.

Il ne jeta pas même les yeux sur la feuille et la plia en quatre pour la mettre dans sa poche.

— Mon garçon, lui dit M. Ferlat, après l'avoir payé, je suis très content de vous. Vous êtes le meilleur ouvrier de mes ateliers.

M. Ferlat devait s'y connaître. Il était doublement bon juge : comme patron intéressé à apprécier la juste valeur des hommes qu'il emploie, comme ancien ouvrier lui même.

Il choisissait ce moment de la paye, où tout son monde défilait devant lui, pour distribuer à chacun, avec son argent, la part de blâme ou d'éloge qu'il méritait.

Il le faisait avec une franchise un peu rude, qui lui donnait beaucoup d'ascendant sur ses hommes.

Au compliment qui lui était adressé, Jacques répondit modestement :

— Dame ! on fait ce qu'on peut, monsieur Ferlat.

— Où en êtes-vous, lui demanda M. Ferlat, de vos recherches pour la machine dont m'avez parlé ?

— Je ne suis pas encore arrivé tout à fait à la combinaison que je cherche.

— Vous y arriverez. J'ai étudié la petite épure que vous m'avez remise. C'est très remarquable comme idée. Mais je veux en causer plus longuement avec vous. Ne vous éloignez pas, Chabot, attendez à la fin de la paye.

Jacques s'assit sur une chaise dans un coin du bureau et, sur un signe de M. Ferlat, le contre-maitre qui appelait les ouvriers à tour de rôle en introduisit un nouveau.

C'était le jeune homme qui avait soutenu tout à l'heure le mérite d'une nouvelle machine construite chez un concurrent de M. Ferlat, et qui avait attribué le jugement défavorable de Jacques à un sentiment de jalousie.

A peine entré, il souleva avec l'employé chargé des comptes une discussion sur le nombre d'heures qui lui était porté. Il réclamait deux heures en plus.

— Vous vous trompez, Giroud, disait l'employé. Ces heures-là ne sont pas pointées au carnet.

—Qu'est ce que ça prouve, puisque je vous dis que je les ai faites ? C'est le pointeur qui s'est trompé, voilà tout.

M. Ferlat intervint.

—Le carnet du contre-mâitre fait seul foi. C'est la règle de la maison. Vous ne l'ignorez pas.

—Y a pas de règle qui tienne, il me faut mon dû. Je ne connais que ça.

Giroud, avant de venir à la paye, avait fait quelques stations chez les marchands de vins du quartier. La présence de Chabot, qu'il avait aperçu, contribuait à l'exciter davantage.

Devant le ton inconvenant qu'avait pris l'ouvrier, M. Ferlat s'était levé, et restant très calme, les deux mains dans les poches :

—Mon garçon, vous avez bu un coup de trop. Prenez votre feuille et votre argent et, si vous avez une réclamation à faire, vous la ferez lundi.

—Il me faut mon dû, reprit Giroud avec plus d'insolence encore, il me faut mes deux heures ! Est-ce que je vas travailler à l'œil pour vous, maintenant ? — Toi, qui est-ce qui te parle ? Mêlé-toi donc de tes affaires, espèce de fouinard.

Ces derniers mots étaient lancés à Chabot, qui avait profité du moment où le patron préparait l'argent destiné à Giroud pour s'approcher de ce dernier et essayer à demi-voix de lui faire entendre raison.

—Laissez-le, Jacques, dit M. Ferlat en se retournant, ne faites pas attention à ses injures, elles ne peuvent vous toucher.

Et s'adressant à Giroud :

—Voici le montant de votre compte tel qu'il est établi sur mes livres. Vous n'aurez pas un sou de plus et si vous vous croyez lésé, vous savez aussi bien que moi comment se règlent les différends entre patrons et ouvriers ; vous m'appellerez devant les prud'hommes. En attendant, il est inutile que vous reveniez à l'atelier, il n'y a plus d'ouvrage ici pour vous.

Giroud essaya bien de prolonger la scène ; mais Ferlat qui le dépassait de la tête était renommé pour sa force d'hercule, et, à la manière dont il le regarda en fronçant le sourcil, l'ouvrier comprit qu'il n'était que temps de débarrasser le plancher.

Il fourra dans sa poche et son argent et sa feuille de compte, froissée avec colère, et sortit non sans proférer quelques menaces dont une partie à l'adresse de Jacques Chabot qui ne fit, en les entendant, que hausser les épaules.

Le paye se continua sans nouvel incident.

Après que tous les ouvriers eurent défilé et que le commis lui-même fut parti, M. Ferlat se tourna vers Jacques.

—Maintenant, lui dit-il, nous pouvons causer.

—Je suis à vos ordres, monsieur Ferlat.

—Votre invention est très remarquable. Je suis sûr que vos essais aboutiront à un excellent résultat. Mais quand votre projet de machine sera terminé quel parti comptez-vous en tirer ?

—Mon Dieu, monsieur, je ne sais encore. Je tâcherai d'en trouver le placement le plus avantageux possible.

Il croyait comprendre que son patron avait l'intention de lui acheter sa machine.

—Vous chercherez à la vendre, n'est-ce pas ? Vous trouverez, certainement, on vous en donnera peut-être un millier de francs et celui qui l'aura achetée fera ensuite fortune avec. Vous feriez donc mieux d'exploiter vous-même votre invention.

—Cela ne me sera pas possible, monsieur Ferlat, je ne suis qu'un ouvrier, je ne possède ni les moyens, ni les fonds nécessaires pour lancer une affaire.

—Je le sais. Aussi vais-je vous faire une proposition : celle d'exploiter votre machine à nous deux. Vous êtes l'inventeur, vous apportez l'idée ; moi, constructeur, je fournis l'argent et les moyens d'exécution. Cela vous va-t-il ?

—Oh ! monsieur Ferlat ! vous feriez cela ?

—Et pourquoi pas ? Croyez-vous que je n'y trouverai pas mon avantage ? Cela vous convient ? Affaire conclue ! Je préparerai un petit traité que nous signerons demain. En attendant, topez là !

Il tendit sa large main à Jacques et ils ratifièrent ainsi d'avance le traité en question.

—Maintenant, reprit M. Ferlat, ce n'est plus pour vous seul, c'est pour nous deux que vous allez travailler à compléter votre invention. Mon avis est que vous y arriverez

plus facilement et plus rapidement en construisant un modèle qu'en continuant vos recherches sur le papier. A l'œuvre donc ! les ateliers sont à votre disposition, le fer ne manque pas davantage ; dès lundi, vous passez contre-maître. Vous surveillerez la besogne courante tout en travaillant vous-même à notre machinette.

Que de fois Jacques s'était dit, en rêvant à sa machine : "Ah ! si seulement j'avais un atelier ! si je pouvais faire un modèle !" Et voilà que son rêve se réalisait.

Il voulait remercier M. Ferlat, mais il balbutiait, tant était grand son contentement. M. Ferlat coupa court aux remerciements :

—C'est bon, c'est bon, vous me remercirez plus tard. Nous sommes d'accord, c'est tout ce qu'il faut. Filez vite, maintenant. Il est tard et mon souper m'attend là-haut.

La première pensée de Jacques fut de courir annoncer la bonne nouvelle à son amie, à sa fiancée.

Son mariage avec Charlotte Gibert était possible maintenant.

Si elle le voulait, ils allaient dès le soir même en fixer le jour. Ce serait dans deux ou trois mois. On se trouverait alors au printemps, la vraie bonne saison pour se marier. Les gens du peuple n'aiment pas aller à la mairie et à l'église par un temps de pluie ou de brouillard. Au mois de mai, on courait la chance d'une belle journée de soleil pour égayer la noce. On pourrait passer l'après-midi au bois de Vincennes. M. Ferlat, dont Jacques allait devenir l'associé, serait de la fête avec sa famille. Cela flatterait certainement Charlotte d'avoir des gens bien mis dans son cortège de mariée.

Il se faisait ces riantes réflexions tout en descendant à grandes enjambées la rue Oberkampf.

—Hé, Chabot, arrive donc, on va trinquer avec les camarades.

C'était un camarade d'atelier qu'il rencontrait devant la porte d'un liquoriste.

—Non, merci, pas aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

Et sans même s'arrêter pour répondre, il continuait sa course.

Trouverait-il encore Charlotte à l'atelier de plumes ? A cette heure-là, elle devait être déjà partie, il ferait mieux d'aller directement chez elle. Peut-être s'était-elle étonnée qu'il ne fût pas venu l'attendre, comme il faisait d'ordinaire, à la sortie de l'atelier. A cette idée il se hâta davantage.

Il avait traversé le boulevard et pénétrait dans le quartier du Marais, quand une grande fille se planta devant lui sur le trottoir et lui barra le passage. Il reconnut une ouvrière du même atelier que Charlotte.

—Bonsoir, monsieur Jacques. Où donc courez-vous comme cela ? Charlotte Gibert serait-elle malade ?

—Malade ! pourquoi donc ?

—Mais elle n'est pas venue à l'atelier aujourd'hui, et en vous voyant vous dépêcher avec un air tout chose.....

—Bonsoir, mademoiselle, je suis pressé.

Il était déjà loin. L'ouvrière, en le regardant continuer sa route à grands pas sur le milieu de la chaussée, se dit que sûrement il y avait quelque chose.

Cette rencontre avait jeté une vague inquiétude dans l'esprit du jeune homme.

Pourquoi Charlotte n'était-elle pas allée à l'atelier de plumes ce jour-là ? Lui aussi se disait : " Il y a quelque chose." Mais qu'y avait-il ? Charlotte en effet était-elle malade ?

Enfin il allait savoir. Il arrivait dans une ruelle étroite, devant la maison sombre où la jeune orpheline habitait sous les toits une chambrette mansardée du sixième étage.

Inutile de s'arrêter à questionner la concierge : mieux valait monter tout droit. Il franchit en trois sauts l'obscur allée au bout de laquelle se trouvait l'escalier, mais il n'avait pas encore escaladé la moitié du premier étage, qu'une voix très virile le rappelait d'en bas.

—M'sieu Jacques ! M'sieu Jacques !

Il s'arrêta dans son élan pour se pencher au-dessus de la rampe.

Il avait reconnu dans cette voix de sergent-major l'organe de la concierge.

—Qu'y a-t-il, mère Mathieu ? Mam'zelle Gibert est là-haut ?

—Montez pas, c'est pas la peine, l'oiseau est envolé. Au surplus, j'ai une lettre pour vous.

Il redescendit le demi étage plus lentement qu'il ne l'avait monté.

Le ton singulier dont la mère Mathieu venait de dire : " l'oiseau est envolé," lui avait porté un coup au cœur.

Mais presque aussitôt il se reprocha cette impression involontaire. Allons donc ! en voilà des bêtes d'idées !

—Donnez la lettre, mère Mathieu.

La vieille la cherchait dans le taudis qui lui servait de loge.

—Qué que j'en ai fait, où je l'ai-il fourrée, c'te lettre ?

Jacques, machinalement, se rongeaît les ongles avec impatience.

—C'est-il drôle, je l'ai pourtant mise quéque part, marmottait la concierge en bouleversant la vaisselle ébréchée de son ménage qui encombraît sa table.

La lettre se trouva au fond d'un saladier.

—Tenez, la v'là.

Il resta ferme sur ses jambes, debout, et pas un muscle de son visage ne tressaillit, mais il pâlit affreusement pendant qu'il la lisait, cette lettre, cette terrible lettre, dans laquelle celle qu'il aimait lui disait que tout était fini, qu'elle partait, que jamais ils ne se verraient plus. Il n'y en avait pas bien long, sur ce papier d'un sou, quelques lignes seulement et dans chacune était un coup de poignard, et la plus cruelle de toutes était la dernière où elle lui demandait pardon du chagrin que son abandon allait lui causer.

Il eut un ricanement féroce et ses yeux s'allumèrent d'un feu sombre en lisant ce mot de "pardon."

La mère Mathieu le guignait du coin de l'œil : la manière dont l'amoureux prendrait "la chose" l'intéressait aussi vivement qu'un cinquième acte de mélodrame.

—Avec qui est-elle partie ? lui demanda-t-il brusquement.

Il devait qu'elle n'avait pas dû partir seule.

—Pas avec un bel homme, allez ! une espèce de renard à favoris dont le museau ne m'a pas revenu quand il a demandé après elle. C'est sur le coup d'une heure qu'il l'est venu prendre en fiacre, faut que la petite ait un drôle de goût, car son mirfliflor n'a pas moitié aussi bonne tournure que vous, m'sieu Jacques, bien qu'il soit ficelé en bourgeois.

Jacques Chabot n'en écouta pas davantage. Les condoléances de la vieille portière irritaient sa fierté. Il tourna les talon et s'en fut. Une colère sourde grondait en lui. Peut-être, du premier coup, le désespoir avait-il tué l'amour.

VIII

—Encore deux heures, disait Charlotte Gibert avec un soupir. Encore deux heures de tranquillité avant qu'il n'arrive !

La jeune fille venait d'interrompre l'ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait, pour lever les yeux sur la petite pendule Louis XV qui ornaît la cheminée du boudoir de Mme Désarcis. La marche des fines aiguilles dorées sur le cadran bleu de ciel, lui avait arraché cette exclamation.

—Encore deux heures !

La baronne posa sur ses genoux le roman qu'elle lisait.

—C'est aujourd'hui mercredi, en effet, le jour où, invariablement, M. Godelaine, est arrivé à six heures pour dîner et passer la soirée avec nous.

—Le jour le plus triste de la semaine ! Si, pour une fois, il oubliait que c'est mercredi, quelle bonne surprise de ne pas le voir apparaître, ganté de gris et eravaté de blanc, à l'heure habituelle ?

—N'espérez pas cela, mignonne : il ne manquera pas de venir constater une fois de plus aujourd'hui que la petite ouvrière qu'il m'a amenée il y a trois mois, est devenue maintenant une jeune personne accomplie et un modèle d'élégance. Savez-vous mon élève, que vous me faites honneur ?

—Si vous saviez combien je vous suis reconnaissante d'avoir fait de moi ce que je suis, de m'avoir appris ce que c'est que le goût et la distinction, d'avoir fait de moi une vraie femme, enfin.

Charlotte s'était levée et avec un gracieux élan elle vint se mettre à genoux devant Mme Désarcis pour lui dire, en levant vers elle ses grands yeux de pervenche :

—Je vous aime bien !

La baronne sourit et caressa les superbes cheveux blonds de la jeune fille.

—Moi aussi, chère petite, je vous aime bien. Et dire que nous aurions pu devenir de ortelles ennemies !

—Et pourquoi ? Nous sommes si bien faites pour nous entendre.

—Avouez pourtant que, pendant le premier mois, nous n'étions guère disposées mutuellement à nous chérir ?

—Ah, madame ! je ne vous connaissais pas alors comme je vous connais maintenant ! Je voyais en vous la complice de M. Godelaine, chargée par lui non seulement de m'éduquer, mais aussi de me surveiller et de lui rapporter mes moindres actes, mes moindres paroles.

—C'est bien là en effet la mission que j'avais reçue de lui. Je vous l'ai dit, il y a dans ma vie un secret que Godelaine possède et au moyen duquel il pourrait me perdre. Il me tient ainsi sous une sorte de domination dont il a abusé pour m'imposer le rôle qu'il voulait me faire jouer auprès de vous. Pourtant, sa confiance en moi n'est pas illimitée. Elle l'est si peu, qu'il n'avait pas jugé à propos de me révéler entièrement ses projets à votre égard. Sans vos confidences, je les ignorerais encore.

—Et ces confidences, je me félicite de vous les avoir faites. Vous pourrez au moins me guider et me conseiller. L'avenir me fait peur, et bien souvent je me repens d'avoir ajouté foi aux brillantes promesses dont il a su m'éblouir.

—Vous ne connaissiez pas Godelaine, lorsqu'il vous les a faites ?

—Non, et tout d'abord c'est ce qui m'a fait hésiter à m'engager envers lui. Depuis vous m'avez appris à le connaître, vous m'avez montré combien il était faux et redoutable. Peut-être ferais-je mieux, alors qu'il en est temps encore, de rompre mon pacte avec lui.

—Ce n'est pas le parti que je vous conseillerais de prendre, mignonne. Vous renverseriez toutes ses espérances et, croyez-moi, il inventerait quelque moyen de s'en venger cruellement sur vous et sur moi.

—Je sens pourtant que jamais je ne pourrai me résoudre à devenir sa femme.

—Peut être y renoncera-t-il de lui-même.

—Est-il donc homme à renoncer à une condition imposée par lui ?

—Oui, s'il y trouve un avantage pécuniaire. Le cœur de Godeleine ne connaîtra jamais qu'un amour, celui de l'or, et l'intérêt l'attache à vous bien plus que la passion.

—Mais, Madame, c'est pour garantir cet intérêt même qu'il exige de moi une promesse de mariage comme prix de l'immense fortune que je lui devrai.

—Vous serez bien forte contre lui du jour où vous serez devenue la petite fille du banquier Savaron.

—Cette situation ne sera qu'un mensonge. Certes, je ne crois pas mal agir en l'acceptant, en prenant une place que la mort a faite libre. Je m'efforcerai d'ailleurs de substituer de mon mieux la réalité à la supécherie en entourant ce vieillard de soins et d'affection comme si j'étais véritablement sa petite-fille. Mais enfin, la fausseté de ma position me laissera toujours à la merci d'une révélation de Godelaine comme

—Ne craignez pas d'achever votre pensée, dit la baronne avec un sourire en voyant que la jeune fille s'arrêtait et baissait les yeux. Vous serez à la merci de Godelaine comme ?

Mais Charlotte n'osa pas compléter sa phrase interrompue.

Mme Désarcis le fit alors pour elle.

—Comme je le suis moi-même ? c'est bien cela, n'est-ce pas, que vous alliez dire ?

Elle effaça en même temps d'un baiser la crainte visible que ressentait Charlotte de lui avoir déplu.

—Il y a une bien grande différence dans nos deux situations vis-à-vis de lui, reprit-elle ensuite. Il possède mon secret sans y participer, l'arme qu'il a contre moi ne peut se retourner contre lui-même. Tandis que vous, plus tard, il ne pourra vous perdre sans se perdre lui-même. Ne sera-t-il pas le principal auteur du mensonge qu'il vous aura fait faire ?

Ainsi causaient Charlotte Gibert et Mme Désarcis, en attendant l'heure de la visite hebdomadaire de Godelaine.

Elles étaient, on le voit, devenues bonnes amies.

Mais quel que soit le degré de confiance qui existe entre deux femmes, jamais, même dans leurs confidences, elles ne se dévoileront complètement leur pensée. L'esprit féminin a pour cela trop de diplomatie naturelle. Point n'est besoin d'ailleurs qu'elles se disent tout, car elles devinent ce qu'elles se taisent.

Charlotte comprenait fort bien qu'en la dissuadant de renoncer à l'avenir de richesse que lui avait promis Godelaine, la baronne attachait à la réalisation de cet avenir un intérêt personnel.

—Elle compte plus tard se servir de moi, se disait-elle. . . . Soit ! je la servirai, mais autant qu'elle m'aura servi elle-même.

Mme Déarcis se faisait un raisonnement analogue.

—J'aiderai cette jeune fille de mes conseils et je la dirigerai de manière à trouver plus tard en elle une alliée.

Grâce aux soins de son éducation, grâce aussi à la surprenante intelligence avec laquelle elle s'assimilait tout ce que l'on voulait lui apprendre, l'ancienne belle ouvrière de la rue de la Verrerie s'était merveilleusement affinée. Moins de deux mois lui avaient suffi pour devenir une jeune personne charmante, presque accomplie de ton et de manières et à qui il ne manquait plus que des maîtres pour acquérir l'instruction après l'éducation. Elle possédait déjà la qualité première d'une femme du monde : elle savait s'habiller. Le papillon était sorti dans sa brillante toilette de la chrysalide commune, faite d'une robe de laine et d'un tablier bleu, où il était resté si longtemps renfermé.

IX

Les deux heures d'attente furent bien vite passées, et quand Godelaine arriva, il trouva la baronne Désarcis et Charlotte qui l'attendaient dans le petit salon. Pendant qu'il traversait le jardin, la baronne avait eu le temps de glisser ces mots à l'oreille de la jeune fille :

—Ne commettez pas la faute de lui laisser voir votre antipathie. Prenez exemple sur moi, faites à l'ennemi un visage souriant.

Et, joignant l'exemple au précepte, elle accueillit, en effet, le visiteur avec les plus gracieuses manières.

—Arrivez donc ! On commençait à s'impatienter et à craindre que quelque fâcheux événement ne vous eût retenu aujourd'hui.

—Suis-je donc en retard, baronne ? Vous m'étonnez, car je suis la ponctualité même, surtout lorsque je viens ici. Je ne me suis d'ailleurs arrêté que quelques minutes en route pour avoir le plaisir de vous apporter ces fleurs ajouta-t-il en s'inclinant devant Charlotte à qui il présentait un magnifique bouquet de lilas blancs.

—Merci, monsieur, répondit celle-ci presque avec indifférence en prenant les fleurs.

Mme Déarcis voulut corriger la froideur de ce remerciement.

—Mais voyez donc, mignonne, c'est une rareté que M. Godelaine vous offre là. Et quel doux parfum ! Monsieur Godelaine, vous apportez le printemps avec vous.

Depuis deux mois, un changement très visible s'était opéré chez l'homme d'affaires.

Il s'était d'abord félicité du bonheur de son choix, en découvrant chez la petite Gilbert toutes les qualités requises pour remplir à merveille le rôle qu'il lui destinait. Puis, peu à peu, il s'était senti pris lui-même au charme de séduction qui se dégagait de cette jolie et aimable fille.

Il était devenu plus homme du monde, de mise plus correcte et plus soignée. Il comprenait que Charlotte ne pourrait jamais aimer qu'un homme qui répondit aux instincts d'élégance innés chez elle, et qui se développaient complètement grâce à son nouveau genre de vie chez la baronne.

Il avait donc maintenant des coquetteries de cravates. Son chapeau était toujours soigneusement broissé. Ses faux cols ne pouvaient plus se ranger dans cette catégorie de linge douteux qui distingue les fureteurs d'affaires véreuses. Il portait enfin des gants toujours frais et s'étudiait à acquérir dans son allure, ses gestes, ses paroles, le cachet du gentleman.

Après avoir chargé Mme Déarcis de l'éducation de la petite ouvrière destinée à devenir sa femme, il avait senti la nécessité de s'occuper lui-même de sa propre éducation, pour rester à la hauteur des rapides progrès de cette petite ouvrière, car il sentait instinctivement qu'elle serait bientôt devenue supérieure à lui.

La baronne avait disposé les lilas dans un vase de vieux sèvres.

—Puisque notre ami est en si grands frais de galanterie, dit-elle, peut-être nous ménage-t-il quelque agréable surprise pour ce soir. Faudra-t-il faire atteler ? Demandez-lui donc, Charlotte, s'il ne vous conduira pas à quelque théâtre, comme il y a quinze jours ?

La question étant faite à haute voix, Charlotte n'eut pas à la répéter pour que Godelaine y répondit.

— Non, baronne. Je regrette même l'imprudencé que j'ai commise en vous menant l'autre jour à l'Opéra. La beauté de Mlle Charlotte y a été beaucoup trop remarquée.

— Vous aviez pourtant pris soin de vous cacher dans une bien sombre baignoire.

— Ce qui n'empêchait bon nombre de lorgnettes de se diriger pendant les entr'actes de notre côté.

— Quel excès de jalousie ! fit en riant la baronne.

Il ne convenait pas à Godelaine d'expliquer à Mme Désarcis le danger qu'il trouvait à faire paraître Charlotte en public.

Pendant le dîner, la présence des domestiques, aux yeux de qui Charlotte passait pour une parente de Mme Désarcis, ne permit comme toujours qu'une conversation banale.

Godelaine, d'ailleurs, paraissait avoir une secrète préoccupation, qui se trahissait par une certaine fébrilité de parole lorsqu'il avait à répondre à quelque question de la baronne. Celle-ci l'observait, tâchant de deviner ses pensées sous le plissement qui de temps en temps passait comme un nuage sur son front.

— Comme il regarde cette petite fille, disait-elle.

Son instinct de femme lui avait fait deviner de puis longtemps le naissant amour de Godelaine.

Et elle réfléchissait au meilleur parti qu'elle pourrait tirer de cette situation nouvelle : Godelaine sérieusement épris de Charlotte.

On prit le café dans le petit salon, mais ici, comme dans la salle à manger, l'homme d'affaires répondit à peine aux efforts de Mme Désarcis pour engager une de ses causeries vides de pensées et légères de ton, sous lesquelles elle aimait à cacher la gêne de leur situation étrange les uns vis-à-vis les autres.

— Ainsi plus de théâtre ? Quel terrible géolier vous faites ! Nous voilà complètement prisonnières, car je sais que vous n'aimez pas que nous sortions dans la journée. Nous sommes ici comme des belles au bois dormant enfermées dans un château enchanté. Savez-vous que c'est une vie bien monotone, de n'avoir d'autres distractions qu'une promenade de recluse dans un jardin entouré de tous côtés par des grilles toutes garnies de lierre. N'est-ce pas, mignonne, que M. Godelaine devrait bien vous permettre de sortir un peu plus souvent ?

— Rassurez vous, dit celui ci, en interrompant le bavardage de la baronne. Cette ennuyeuse existence de recluse, comme vous l'appellez, va bientôt finir pour Mlle Gibert. Je désirais même l'entretenir ce soir à ce sujet.

Et s'adressant à Charlotte :

— Vous plairait-il de vous apprêter pour que nous sortions ensemble ? Une promenade à l'entrée du Bois, par cette belle soirée, nous distraira un peu.

Elle semblait hésiter, mais Mme Désarcis la décida.

— Allez, allez, dit-elle, moi je garderai la maison. Au surplus, l'offre de Godelaine ne s'était adressée qu'à Charlotte ; Mme Désarcis l'avait parfaitement remarqué, mais elle voulait, en parlant ainsi se donner au moins l'air, par pur amour-propre, de renoncer de son plein gré à la promenade à laquelle elle n'était pas conviée.

Charlotte accepta. Elle jeta sur sa tête et ses épaules une mantille de dentelle noire, qui enveloppait à demi sa figure comme un voile et sortit avec Godelaine.

— Emmène-là, murmura la baronne en les regardant s'éloigner. Je saurai bien par elle-même ce que tu peux dire en dehors de moi.

Jusqu'au Bois, Charlotte et Godelaine marchèrent en silence. Quand ils furent engagés dans une avenue, de chaque côté de laquelle des massifs de sapins étendaient un silence de futaie endormie, Godelaine serra davantage entre son bras et sa poitrine la main gantée de sa compagne et, ralentissant le pas, il lui adressa la parole.

— Je voulais, lui dit-il, causer ce soir seul à seul avec vous de nos projets. Je vois que le moment est venu de vous séparer de Mme Désarcis qui vous a appris tout ce qu'elle pouvait vous apprendre.

— Ne m'aviez-vous pas dit, répondit la jeune fille, que je resterais trois mois auprès d'elle ? Les trois mois ne sont pas encore écoulés.

— Il s'en faut de bien peu. Et qu'importe après tout, puisque vous êtes prête maintenant ? Ne devez-vous pas désirer vous-même entrer le plus tôt possible dans votre nouvel avenir ?

Elle hésitait à répondre.

— Plus j'approche de cet avenir, dit-elle enfin, et plus il m'inspire de craintes.

— Vous ne pouvez cependant avoir aucun regret du passé dont je vous ai débarrassé ?

— Peut-être.

Le souvenir de Jacques Chabot traversa simultanément leur pensée.

Charlotte eut un soupir et Godelaine un froncement de sourcil, mais ni l'un ni l'autre ne prononça le nom du jeune ouvrier.

— Allons, reprit-il ce sont des craintes folles et des regrets incompréhensibles. Il serait trop tard d'ailleurs pour reculer. J'ai annoncé déjà à M. Savaron l'arrivée de sa petite fille et il faudra bientôt que je vous introduise chez lui. Mais je n'ai pas mis, vous le savez, Mme Désarcis au courant de nos affaires. Pour motiver votre départ de chez elle, je lui dirai que vous partez pour un voyage de quelques mois : la séparation se fera ainsi d'elle-même, et plus tard vous éviterez de nouer de nouvelles relations avec elle.

— Et pourquoi ? s'écria la jeune fille. J'ai pour elle une véritable affection, je lui suis reconnaissante de ce qu'elle a fait pour moi et j'entends la garder comme amie.

Il y avait dans l'accent de sa déclaration un désir évident de faire comprendre à Godelaine que, malgré leur complicité, elle n'était pas disposée à se laisser imposer une volonté tyrannique.

— Ne disputons pas sur ce point, dit-il, avec un ton de conciliation. Plus tard, je vous ferai connaître le passé de la baronne et vous estimerez comme moi, je l'espère, qu'il serait dangereux de la rendre maîtresse de notre secret.

Charlotte rougit légèrement sous son voile, mais elle se garda bien de dire que, par ses confidences, elle avait mis depuis longtemps Mme Désarcis au courant de son histoire et de sa situation.

Ils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Ce fut la jeune fille qui le rompit la première.

— Combien ai-je encore de temps à rester chez Mme Désarcis ?

— Huit jours. Et après vous aurez un nom, vous serez riche, heureuse, et plus tard. Il n'acheva pas, mais Charlotte devina sa pensée elle comprit qu'il allait faire une allusion au mariage convenu entre eux. Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'aborder un semblable sujet. Aussi coupa-t-elle court à l'entretien.

— Revenons, dit-elle assez brusquement, le froid du soir me saisit.

Ils firent volte-face et accélérèrent le pas pour rentrer. De lui-même, d'ailleurs, comme preuve de prudence, Godelaine avait retenu les paroles prêtes à lui échapper. N'avait-il pas sa promesse ? Ne valait-il pas mieux attendre, pour parler, que le moment fût venu d'en réclamer l'exécution ?

X

L'hésitation que Charlotte Gilbert sembla avoir, depuis quelque temps, à poursuivre la réalisation du plan tracé d'avance, n'avait pas échappé à la sagacité de Godelaine ; il pensait que le souvenir de Jacques Chabot n'était pas étranger à ces hésitations.

Il résolut de s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait de ce côté, de surveiller l'ennemi, s'il était possible, de le mettre hors de combat. Il alla trouver M. Ferlat, le patron de Jacques. Son esprit inventif lui avait vite fourni un prétexte plausible pour se présenter chez le constructeur et obtenir de lui les renseignements qu'il désirait avoir.

— Monsieur, lui dit-il, après avoir décliné son nom et sa qualité d'homme d'affaires, j'ai été chargé de prendre des informations sur le compte d'un jeune homme employé comme contre-maître dans votre maison.

Quand il eut nommé Jacques Chabot, la physionomie de M. Ferlat prit une expression d'inquiétude.

Quelqu'un de ses concurrents songerait-il à lui enlever son contre-maître.

Il ne put s'empêcher de demander si tel était le but de la démarche faite auprès de lui. Godelaine s'empressa de le rassurer.

— Non monsieur, il n'est question de rien de semblable. La personne de qui je tiens ma mission est une femme, une veuve qui a une fille à marier. Elle a cru remarquer que Jacques Chabot faisait quelque attention à sa fille, et comme elle pensait qu'il pourrait bien un jour ou l'autre la demander en mariage, elle désirerait savoir d'avance à quoi s'en tenir sur sa conduite et son travail, afin d'être à même de répondre s'il vient à se déclarer.

—Vraiment ! s'écria M. Ferlat. Vous pouvez alors dire à cette brave femme que jamais elle ne pourra trouver, pour en faire son gendre, un meilleur sujet que Chabot.

—Allons, fit Godelaine, je vois que vous êtes content de lui.

—Si je suis content de lui ! mais, monsieur, c'est le plus habile ouvrier que je connaisse le plus rangé, le plus laborieux. J'en ai fait un contre-maitre et, depuis qu'il surveille et dirige les ateliers, il s'y fait deux fois plus d'ouvrage. Entre nous, monsieur, Chabot prend le chemin d'être ici avant peu encore plus qu'un contre-maitre. Il est sur la trace d'une découverte qui transformerait notre industrie. Si les expériences et les essais dont il s'occupe en ce moment réussissent, je n'hésiterai pas à faire de lui mon associé.

—Votre associé !

—Et j'ajouterais : mon gendre, si j'avais une fille à marier. Malheureusement je n'en ai pas.

—Malheureusement pour vous, monsieur Ferlat, et heureusement pour la brave dame qui m'a envoyé aux renseignements, dit Godelaine avec un bon rire, pour rester dans le rôle qu'il avait choisi.

—Hum ! mon cher monsieur, je crois que, pour elle, c'est à peu près de même. Chabot m'a fait quelques demi-confidences et je le crois engagé ailleurs. Je lui ai entendu prononcer autrefois le nom d'une certaine Charlotte Gibert.....

—Nous la connaissons, interrompit Godelaine. Mais je vois bien que vous n'êtes pas bien au courant de cette histoire. La fille dont vous me parlez a disparu. Elle s'est fait enlever, paraît-il, par quelque autre amant moins patient et moins scrupuleux que Chabot qui attendait, pour l'épouser, qu'il ait fait fortune.

—Vraiment ? C'est donc pour cela que le pauvre garçon a un air si sérieux et si triste. Cette trahison a dû lui causer un grand chagrin, car il a un excellent cœur.

—Ce qu'il a de mieux à faire, partant, est d'oublier celle qui l'a trompé. Vous devriez l'y engager, puisque vous avez quelque ascendant sur lui.

—Vous avez raison et je lui en parlerai. Il a d'ailleurs la nature trop droite pour ne pas le sentir lui-même. Il ne voudrait certes plus en faire sa femme, mais au fond du cœur, il lui pardonnera, car s'il y a un reproche à lui faire c'est d'avoir un peu trop d'indulgence et de bonté. J'ai été à même d'en juger plusieurs fois. Ne m'a-t-il pas pour ainsi dire forcé, dernièrement, à reprendre sur ses instances un ouvrier qui est presque son ennemi personnel ?

—Ah ! fit Godelaine avec un intérêt subitement éveillé. Comment s'appelle ce garnement ?

—Giroud. Mais qu'importe son nom ? Il avait dénigré partout Chabot et son invention, puis, se trouvant sans ouvrage, il est venu le supplier d'intercéder auprès de moi en sa faveur. Chabot y a mis une sorte de point d'honneur de générosité et il a tant fait que j'ai consenti à reprendre cet ouvrier que j'avais chassé de ma maison. Oui, monsieur, voilà l'homme. Vous pouvez juger par ce trait qu'il ne ressemble pas à tout le monde. Je vous le répète, vous pouvez dire à la personne qui vous envoie que, si j'avais moi-même une fille à marier, je serais heureux de la donner à mon ami Jacques.

Godelaine en savait plus qu'il ne lui en fallait, et il prit congé de M. Ferlat en le remerciant fort de son obligeant accueil.

En s'en allant par les rues, il songeait à tout ce qu'il venait d'entendre et il résuma ainsi son impression : Rien à redouter de Jacques Chabot tant qu'il n'aura pu arriver à la brillante situation où peut le mener la réussite de sa découverte.

Puis il tira son carnet et y inscrivit un nom : *Giroud*.

Quelques jours après, il rôdait de nouveau, à l'heure de la sortie des ateliers, dans les environs de la maison Ferlat.

Il examinait fort attentivement les physionomies des ouvriers qu'il croisait sur le trottoir. Se décidant enfin à en aborder un :

—Ne travaillez-vous pas chez M. Ferlat ?

L'ouvrier répondit affirmativement.

—Peut-être alors, pourriez-vous m'indiquer où je trouverai un de vos camarades, un nommé Giroud. J'ai absolument besoin de le voir et de lui parler aujourd'hui.

L'ouvrier regarda Godelaine avec méfiance. Il savait à Giroud des dettes criardes et se demandait s'il n'avait pas affaire à quelque créancier, quelque clerk d'huissier à la recherche de son camarade et voulant le relancer pour des billets protestés.

Avec sa finesse habituelle d'observation, l'homme d'affaires devina en partie les soupçons de l'ouvrier.

—Il serait d'autant plus fâcheux que je ne puisse rencontrer Giroud ce soir, s'empressa-t-il de dire, que j'ai de l'argent à lui remettre.

—Pas possible ! s'écria l'ouvrier dont l'hésitation cessa aussitôt. J'aurais plutôt cru le contraire, ajouta-t-il, en riant, car enfin, puisque c'est comme ça, j'vas vous dénicher l'oiseau que vous cherchez. Venez seulement avec moi jusqu'à " *L'Enfant de troupe.*"

L'Enfant de troupe était une gargote des environs où un certain nombre d'ouvriers des ateliers Ferlat prenaient leurs repas.

Au moment où son guide allait tourner le bec-de-canne de la porte, Godelaine l'arrêta, et, lui faisant signe de regarder avec lui à travers le vitrage :

—Voyons donc avant d'entrer si votre camarade est là ?

Les devantures de la gargote étaient encombrées de gros morceaux de viande de boucherie, crus, habillés de graisse jaune, et dont les parties saignantes noircies par l'évent et le hâle de l'étalage, promettaient aux consommateurs des biftecks peu appétissants.

Dans un immense saladier, des pruneaux, ridés et ratatinés nageaient au milieu d'une sauce au vin bleu.

Comme pendant, une terrine à ventre rond, telle qu'on en voit chez les épiciers, contenait de la confiture de groseilles, où une sorte de spatule en bois, servant de cuiller pour servir, était plantée dans cette tremblante gélatine que plusieurs monches engluées piquaient de points noirs comme des grains de raisin de Corinthe.

Dans d'épaisses soucoupes, étagées en gradins, des portions avaient été préparées d'avance pour tenter à l'étalage la gourmandise des clients : c'étaient des mendiants, deux amandes, trois noisettes, une figue plate et quelques grains de raisin sec ; de minces lamelles de roquefort persillé de bleu, ou de gruyère blafard, compact et sans trous.

Sur un côté, s'alignaient une demi-douzaine de petits pots de crème, que recouvrait une peau jaune, noircie au centre d'une tache de brûlure, comme la peau d'un petit tambour battu par les baguettes.

Les rideaux, relevés en arrière, sur une tringle, formaient tente au-dessus de cet étalage de victuailles.

A travers leur écartement, on distinguait en partie l'intérieur de la salle, où des ouvriers nombreux, par tables complètes, prenaient leur repas du soir.

Le dos courbé, ils avaient le laisser aller de lassitude des laborieuses journées et leurs mains grossières, calleuses, pleines de durillons, habituées à manier le fer de l'outil, tenaient avec une certaine gaucherie la cuiller ou la fourchette d'étain.

Une servante à puissante tournure de maritorne allait et venait entre les tables, vêtue d'un caraco jaune sous lequel pointaient les haleines d'un corset trop large, et d'une jupe d'un courtois collant sur de fortes hanches.

—Tenez, le voilà, dit à Godelaine l'ouvrier qui l'avait conduit. Le voyez-vous ? Ce grand blond, à la table à droite.

—Celui qui verse à boire ?

—Oui.

—Je ne puis lui parler là, reprit Godelaine, au milieu de tout ce monde. Ayez donc l'obligeance d'entrer et de prier Giroud de venir me dire deux mots.

Il glissa une pièce de cent sous dans la main de l'ouvrier et celui-ci s'empressa de s'acquitter d'une commission si largement payée.

Giroud sortit quelques instants après et regarda d'un air très étonné la figure inconnue de Godelaine.

—Mon brave, dit l'homme d'affaires, il est inutile que vous me devisagiez comme ça. Vous ne pourrez jamais vous rappeler où vous m'avez déjà vu, attendu que c'est la première fois que nous nous rencontrons. Mais j'ai entendu parler de vous et je viens vous proposer une besogne facile qui vous rapportera gros. Que diriez-vous de quelques billets de cent francs à gagner sans trop de peine.

—Diable ! quelques billets de cents francs ? Ils seraient joliment bien venus, surtout en ce moment-ci. Mais c'est-il pour quelque chose de mon état ?

—A peu près, fit Godelaine en souriant. C'est pour une petite *mécanique* de mon invention.

—Bon, ça me va ; expliquez-moi un peu la chose.

—C'est qu'elle sera assez longue à vous expliquer clairement. Il est huit heures, dit-il, en tirant sa montre. Rentrez dans votre restaurant terminer votre souper et vous vien-

dre ensuite me trouver dans le café qui fait le coin du boulevard et de la rue Oberkampf. Je vais vous y attendre. Surtout soyez exact si vous voulez avoir la préférence pour mon petit travail.

Une heure après ils sortaient ensemble du café indiqué. Ils paraissaient aussi charmés l'un que l'autre du marché qu'ils avaient conclu.

—Elle est joliment farce, votre petite mécanique, disait en riant Giroud. Hé, hé, papa, nous avons le mot pour rire.

Tirez de votre côté et moi du mien, répondit Godelaine en coupant brusquement cette familiarité, nous ne devons pas avoir l'air de nous connaître.

XI

—Où en sommes-nous, mon garçon ? disait M. Ferlat à Jacques Chabot, un samedi soir, après la paye.

—Encore une huitaine de jours, monsieur, et nous pourrions essayer la machine. Je n'ai plus que quelques pièces à poser.

Il était sûr du succès.

Il avait apporté tant de soin à la construction de cette machine.

Après quelques tâtonnements il avait résolu toutes les difficultés. Son invention n'était pas irréalisable, l'ouvrage était assez avancé maintenant pour qu'il en eût la certitude.

Son ingénieuse idée s'était matérialisée dans un assemblage assez simple de rouages et de leviers.

Quelques pièces encore à ajuster, quelques coups de limes à donner, quelques derniers boulons à mettre et, comme il l'annonçait à M. Ferlat, la nouvelle machine serait en état de fonctionner.

Il l'aimait, cette machine, son œuvre, moins pour la gloire et la fortune qu'elle pouvait lui rapporter, que pour l'intime satisfaction que lui procurait la réussite de ses longs travaux d'essais et de recherches, pour l'apaisement qu'il avait pour ainsi dire trouvé dans ses travaux mêmes.

Oui, l'application qu'il y avait apportée, la constante préoccupation qu'il avait eue de les mener à bonne fin, avait été un puissant dérivatif à ses chagrins d'amour, et, s'il n'avait pas oublié Charlotte, il en était venu à penser avec moins d'amertume à celle qui s'était si indignement jouée de son affection.

Contre les peines de ce monde, le travail n'est-il pas le meilleur refuge, le courage à la tâche, le meilleur remède ?

En quittant M. Ferlat, l'envie lui vint de rentrer dans les ateliers pour examiner une fois de plus, seul à seul, la machine presque achevée.

Il avait allumé une lanterne.

Ses pas sonnaient dans la solitude, assoupie pour la nuit, de la vaste hall encombrée d'établissements et de bancs de travail.

Des luisants de lumière s'accrochaient autour de lui à des fouillis métalliques d'outils et de pièces en montagne, comme à des panoplies d'armures. La rigidité du fer projetait sur les murs des ombres nettes, anguleuses et cassées.

Il traversait l'atelier des tourneurs, celui des monteurs, celui des ajusteurs : son falot projetait son reflet, en passant, sur l'amoncellement des braises noires de la forge éteinte, sur les masses polies et pointues des enclumes, sur les longs bras des bigornes, sur les mâchoires fermées des cisailles, et il arrivait enfin, tout au bout de l'enfilade, à un atelier spécial réservé aux travaux de choix, et dans un coin duquel la machine de son invention dressait dans l'ombre la complication de ses rouages neufs dont le jeu était encore l'inconnu pour tout le monde.

Ayant suspendu la lanterne à un clou, il s'approcha.

Volontiers il eût parlé à ce squelette de monstre en fer qu'un mouvement de pédale animerait dans quelques jours.

Et pour la centième fois peut-être, il mesurait de nouveau la longueur de ses membres, il examinait l'harmonie de ses différentes parties, passait en revue la disposition des engrenages.

Il avait repris la lumière et la promenait lentement de haut en bas de la machine, se plaisant à en suivre tous les détails de construction comme s'il l'élaborait de nouveau dans l'enfantement de son idée.

Mais tout à coup la lanterne qu'il tenait faillit lui échapper des mains.

Une dizaine de dents d'engrénage étaient cassées au rouage principal.

Un coup de marteau avait fait sauter les oreillons de fonte des supports.

Une tige transversale, dont la rigidité rectiligne devait mathématiquement régler la transmission du mouvement, était déviée et faussée, et n'avait pu l'être que par le violent effort d'une pesée de levier.

Pendant de longs instants, Jacques Chabot resta bouche béante devant sa machine mutilée.

Il ne comprenait pas encore.

Peu prompt à supporter le mal, il cherchait à tous ces dégâts l'explication de quelque accident fortuit.

Mais les cassures étaient nettes, le marteau qui avait frappé gisait encore à terre, le barreau qui avait servi de levier était resté engagé dans les membrures de la machine.

Il n'y avait plus à douter ; une main criminelle, car l'anéantissement de l'œuvre d'un homme est un crime, avait dû passer là.

Jacques Chabot voulut d'abord repousser cette idée ; une telle supposition heurtait ses sentiments innés de bonté, de droiture et d'honnêteté.

Et d'abord, quels ennemis pouvait-il avoir.

Il ne se rappelait avoir jamais fait de mal à personne, et nul par conséquent n'avait à lui rendre le mal pour le mal.

Était-ce alors le mal pour le bien ?

Par une sorte d'intuition de vérité, il se demanda à qui il avait fait le plus de bien dans ses entourages d'atelier, et malgré lui, à demi-voix, tendant vers sa pauvre machine un doigt accusateur, il murmura le nom de Giroud.

Le lendemain était un dimanche, et l'ouvrage ne pressant pas, la maison chômait. M. Ferlat était parti pour la campagne. Jacques vint comme à l'ordinaire et passa seul, toute la journée dans l'atelier.

Quand les ouvriers arrivèrent le lundi matin, ils s'étonnèrent de ne plus voir la nouvelle machine à la place qu'elle occupait. Il n'en restait pas le moindre vestige. Elle avait dû être démontée pièce à pièce, depuis le samedi soir, et emportée.

Ce fait donnait lieu à maint commentaire.

Un bruit circulait sournoisement répandu par Giroud, et d'après lequel "ce songe creux de Chabot" ayant reconnu l'inutilité de son invention, y avait définitivement renoncé. Aux quelques curieux qui le questionnèrent sur ce sujet, Jacques répondit assez évasivement. Oui, il avait renoncé à sa machine, du moins pour le moment. S'il s'en occupait de nouveau, ça ne serait que plus tard, peut-être l'année prochaine. Et, très calme, il continua à procéder à la distribution des travaux de la journée.

—Pour vous, Giroud, dit-il à celui-ci quand il fut arrivé à son tour, j'ai un travail de confiance à vous donner. Le patron a reçu une commande de pièces de rechange pour une machine que l'on répare en province.

Il étala sur l'établi quelques croquis cotés et lui donna longuement de minutieuses explications.

Giroud flatté dans son amour-propre d'ouvrier de la confiance que le contre-maître lui témoignait, se mit tout aussitôt au travail sans se douter qu'il allait, à son insu, réparer de ses propres mains le mal qu'il avait fait.

Jacques Chabot appela ensuite un vieil ouvrier, le père Michel, en la discrétion et en l'habileté duquel il pouvait avoir confiance et, l'emmenant avec lui, il le conduisit dans une partie peu fréquentée de la maison où se trouvait une sorte de hangar servant de resserre pour tous les vieux modèles hors d'usage.

Une serrure toute neuve était posée depuis la veille à la porte de cette resserre qui ne se fermait auparavant que par un simple loquet.

A peine entré avec l'ouvrier, Jacques referma soigneusement la porte derrière lui.

Le hangar était éclairé intérieurement par un large vitrage posé sur le toit. Les modèles qui l'encombraient d'ordinaire avaient été entassés d'un côté, de manière à laisser libre l'autre côté sous le jour du vitrage. Là, avait été apporté un établi et à terre gisait un monceau de ferrures.

—Reconnaissez-vous cela, père Michel ? demanda Chabot.

Le vieil ouvrier tira de la poche de son tablier de cuir une paire de lunettes grossières, à monture et à tiges de fer, et les ayant posées sur son nez recourbé, il examina le tas de ferrailles.

— Ça, m'sieu Jacques ? mais c'est votre machine ! Vous l'avez donc démolie ?

— Oui, père Michel, je l'ai démolie, parce que je ne sais quel méchant jaloux l'avait en partie brisée pour la mettre hors d'état de servir. Je compte sur vous pour la remonter et la finir en secret à nous deux. Pour tout le monde vous serez censé travailler ici à la réparation de vieux modèles que l'on veut remettre en usage. Quant aux pièces qui manquent, on va les faire à l'atelier. Je les ai données à Giroud.

— Giroud ? m'est avis que vous auriez pu mieux choisir, m'sieu Jacques. A votre place, si je soupçonnais quelqu'un du mauvais tour que l'on vous a joué. . . .

— Je ne veux soupçonner personne, interrompit Jacques. Et d'ailleurs, Giroud croit travailler à des pièces de rechange pour une usine de province. Surtout, père Michel, pas un mot à personne, n'est-ce pas je puis compter sur vous ?

— Soyez tranquille, m'sieu Jacques, je serai bouche close comme un poisson, et si votre machine ne marche pas comme vous le voulez dans huit jours d'ici, je vous jure bien que ça ne sera pas de ma faute.

Jacques Chabot savait qu'il pouvait se fier à la parole de ce brave homme et, en le remerciant, il lui donna une de ses franches et vigoureuses poignées de main qui, pour les natures simples et honnêtes, valent la signature de tous les contrats possibles.

XII

— Elle est retrouvée ! monsieur Savaron ; dans quinze jours vous embrasserez votre petite-fille !

C'est par ces paroles prononcées d'une voix triomphante qu'un matin Godelaine, messager de bonne nouvelle, s'annonça dans le cabinet de M. Savaron. Le vieillard courut à lui, et, le cœur rempli d'une joie qu'il ne pouvait exprimer par des mots, il l'embrassa avec effusion.

Malgré le sourire qui illuminait sa physionomie et lui donnait un rajeunissement de bonheur, des larmes, mais de bien douces larmes, obscurcissaient ses yeux.

— Ah ! mon ami ! s'écria-t-il enfin. Mon ami ! . . . mon ami ! . . .

Et il n'en pouvait dire davantage, il ne pouvait trouver d'autre mot que ce mot d'ami, pour exprimer sa reconnaissance, pour remercier l'homme, le sauveur, qui lui disait : Elle est retrouvée, cette petite fille, cette enfant de votre enfant, cette Thérèse que vous avez tant cherchée, que vous vouliez connaître, que vous chérissez d'avance.

Si touchante était cette émotion paternelle que Godelaine, qui, en bon acteur, ne négligeait aucun des petits détails d'un rôle, crut devoir, au sortir de l'accolade, essuyer et ses yeux et les verres de ses lunettes.

Puis il donna quelques explications. Il avait reçu une dépêche de son correspondant d'Amérique.

Où diable était-elle donc cette dépêche ? Dans son portefeuille ? dans la poche de sa redingote ? de son pardessus ? . . . Il avait dû l'oublier chez lui, mais il s'en rappelait parfaitement les termes. Mademoiselle Thérèse Savaron s'embarquait le jour même à bord du transatlantique la *Minerve*, dans trois semaines elle serait au Havre.

— Voulez-vous faire avec moi le voyage du Havre, monsieur Savaron, pour aller attendre votre petite-fille ?

— Oui, mon cher Godelaine, j'irai et vous m'accompagnerez. Je veux être au moins là puisque je n'ai pu aller moi-même la chercher en Amérique.

Il semblait au vieux Savaron que son impatience doublerait la durée de ces trois semaines d'attente. Et pourtant elles passèrent vite, remplies qu'elles étaient par tous les préparatifs d'aménagements et d'installation nouvelle pour la prochaine arrivée de sa petite fille dans son hôtel.

Il voulait qu'elle y fut logée comme une véritable maîtresse de maison.

Ce ne fut pas seulement une chambre de jeune fille qu'il voulut lui préparer, mais tout un appartement somptueux, sacrifiant pour l'agrandir, ses vieilles habitudes de solitude, transportant au deuxième étage sa propre chambre et son cabinet pour laisser libre tout le premier, et à son architecte, à son tapissier, il demandait des prodiges d'activité pour que tout fût prêt au jour fixé.

L'hôtel, toujours si calme et silencieux, toujours comme une maison pleine de tristesse, était maintenant rempli de bruit et d'allées et venues. Dès le matin, les ouvriers l'envahissaient et jusqu'au soir scies et marteaux le remplissaient de leur vacarme.

M. Savaron, vingt fois par jour, allait constater par lui même le progrès des travaux. Pour activer le zèle des travailleurs, il leur prodiguait des encouragements non pas en paroles, mais sans forme palpable et sonnante, doublant et triplant par ses largesses leur salaire ordinaire, et leur promettant en plus, pour l'achèvement des travaux, de précieuses gratifications.

Il s'ingéniait à réaliser tout ce qui peut plaire à l'imagination d'une jeune fille de vingt ans.

— Elle doit aimer les fleurs s'était-il dit, il lui faudrait un jardin et une serre.

L'hôtel ne possédait ni serre ni jardin. Un terrain vague qui lui était contigu fut aussitôt acheté ; des terres y furent apportées à pleins tombereaux et une nuée de jardiniers se mit à l'œuvre pour dessiner les plates-bandes, disposer en massifs les arbres et les arbustes achetés à des pépinières, et qui arrivaient les racines enveloppées de paille.

D'un autre côté, une élégante construction de fer ouvragé et forgé s'élevait comme par magie, se couvrait de vitrages, et bientôt toute une volière d'oiseaux chantaient dans la serre, déjà remplie des plantes les plus rares et au milieu de laquelle une gerbe d'eau retombait en pluie perlée, dans un bassin de marbre.

Quinze jours avaient suffi ! En quinze jours d'activité fiévreuse toutes ces merveilles étaient exécutées, grâce à la puissance de l'argent.

— Maintenant, son paradis est prêt ! disait en souriant M. Savaron à Godelaine en lui faisant visiter les appartements, le jardin et la serre.

— Et prêt huit jours d'avance, dit Godelaine.

— Huit jours encore ! eh bien, mon cher ami, ces huit jours nous irons les passer au Havre. La vue de la mer qu'elle traverse en ce moment, du port où elle doit débarquer, trompera peut-être mon impatience, je me sentirai là plus près du moment de la voir.

— Comme vous voudrez, monsieur Savaron. Je suis à vos ordres. Quand désirez-vous que nous partions ?

— Dès demain.

— C'est chose entendue, je viendrai vous prendre. Je vais dès ce soir télégraphier au Havre que l'on vous prépare un appartement à l'hôtel.

Le lendemain, le train rapide emmenait de Paris, dans un coupé réservé, deux hommes heureux : l'un, heureux d'une pure joie du cœur ; l'autre, heureux de voir toutes ses ambitions à la veille de se réaliser.

Ainsi qu'il l'avait prévu, M. Savaron se sentit au Havre plus près de celle qu'il attendait.

On sait avec quelle admirable ponctualité se fait le service des grandes lignes de paquebots. L'arrivée de la *Manerve* était annoncée à date fixe.

Et cependant, comme s'il eût le secret espoir que le bâtiment devancerait cette date, l'impatient vieillard passait ses journées presque tout entières sur le bord de la mer, guettant l'horizon ; chaque mâture qui grandissait dans le lointain, chaque cheminée fumante qui se rapprochait du port, faisaient battre son cœur :

— C'est ainsi que bientôt je verrai venir le vaisseau qui la porte, se disait-il.

Godelaine était inquiet, agité ; il voyait un danger réel dans cette préoccupation constante de M. Savaron.

A tout prix, il fallait l'empêcher d'assister à l'arrivée du transatlantique, d'être présent au débarquement des passagers, parmi lesquels, Godelaine le savait bien, ne se trouvait aucune jeune fille du nom, vrai ou supposé, de Thérèse Savaron.

Il s'accusait d'une grosse faute, d'un manque de prévoyance.

Il aurait dû, deux ou trois mois à l'avance, envoyer Charlotte Gibet à New-York, afin qu'elle en revint d'une manière absolument, authentique. Comment n'avait-il pas songé à cela ?

— Serais je donc en réalité moins fort, se demandait-il, que je croyais l'être ? Comment j'invente une fille qui vient d'Amérique et je ne lui fais même pas traverser la mer !

Cette idée lui était venue lorsque M. Savaron avait manifesté le désir de venir au Havre. Faire opposition à ce désir si naturel eût été une maladresse. Godelaine l'avait senti et il avait accepté le voyage, dans la moindre objection ; bien que pris au dépourvu, ne sachant encore ce qu'il ferait, il avait alors compté sur sa fertilité d'imagination pour trouver un expédient.

Mais l'expédient était difficile à trouver.

Il aurait fallu, pour bien faire, que la petite fille apparût pour la première fois aux yeux de son grand-père sur le pont de la *Minerve*.

Or cela était d'une impossibilité absolue.

Inventer une nouvelle dépêche d'Amérique annonçant un retard ?

Impossible aussi, puisque les dernières nouvelles qu'il avait feint de recevoir parlaient du départ de Thérèse Savaron comme d'un fait accompli.

Dans le tissu de fictions qu'il avait ourdi, il n'avait fait entrer qu'un seul élément de vérité, la *Minerve* existait, elle était réellement partie de New-York, son arrivée au Havre était certaine.

Godelaine en venait à souhaiter le naufrage du paquebot.

S'il eût pu d'un signe soulever la mer, produire une formidable tempête par un seul acte de sa volonté, nul doute que dans cette semaine là bien des navires eussent été engloutis. D'un naufrage, il aurait toujours pu, par la suite, sauver son héroïne.

Mais jamais l'océan n'avait été plus calme et plus tranquille.

Dans trois jours, infailliblement, la *Minerve* arriverait ou serait à la veille d'arriver. Il fallait prendre une décision, trouver quelque chose.

"Un coup hardi peut seul me tirer de là," pensa Godelaine.

Et il adressa à Charlotte Gibert cette dépêche :

"Arrivez de suite. Prenez l'express de nuit. Je vous attendrai à l'arrivée."

Elle obéit. A trois heures du matin, il la faisait descendre de wagon, la conduisait dans un hôtel autre que celui où lui-même et M. Savaron étaient installés et, pendant deux heures, il lui donna de longues et dernières explications.

XIII

Le jour pointait à peine lorsque cette mystérieuse conférence fut terminée.

Godelaine quitta celle qui portait autrefois le nom de Charlotte Gibert et qui allait s'appeler pour le monde Thérèse Savaron.

En passant sur les quais, l'homme d'affaires eut un singulier sourire à la vue des nombreux navires dont les mâts se dressaient vaguement dans le brouillard matinal.

—La *Minerve* est au port, murmura-t-il en se parlant à lui-même.

Et il se dirigea à grands pas vers l'hôtel où il avait installé M. Savaron.

Il monta tout droit à l'appartement du banquier et discrètement, mais d'une main ferme, frappa à la porte de sa chambre.

Après avoir prêté l'oreille pendant quelques secondes, aucune réponse ne lui étant parvenue, au lieu de frapper de nouveau, il ouvrit résolument la porte et entra.

M. Savaron dormait encore. Sa tête, encadrée de cheveux blancs, reposait sur l'oreiller ; sa figure, ridée et flétrie par de longs chagrins, était illuminée en ce moment par un sourire presque extatique. Il rêvait de sa petite-fille.

—D'un mot, se dit Godelaine, je vais changer son rêve en réalité, je vais faire de ce vieillard l'homme le plus heureux de toute la terre.

Il toucha du bout du doigt l'épaule du dormeur.

Celui-ci se réveilla aussitôt, et le premier regard de ses yeux ouverts lui montrant l'homme d'affaires debout auprès de son lit, il se redressa sur son coude avec un certain étonnement.

—C'est vous, Godelaine ? Qu'y a-t-il donc ?

Et ayant jeté un second regard sur le cadran de la pendule :

—Quelle raison vous fait venir me réveiller si tôt ?

—Levez-vous, monsieur Savaron, habillez-vous bien vite, vous n'avez pas un instant à perdre !

—Hein ? que voulez-vous dire ? La *Minerve* . . . serait-elle signalée ?

—Levez-vous en toute hâte, vous dis-je !

M. Savaron avait déjà obéi à cette invitation et c'était bien inutilement que Godelaine jugeait à propos de la renouveler.

—La *Minerve* est donc signalée ? demanda pour la seconde fois le vieillard.

—Oui, elle est signalée. Ne vous troublez pas ainsi, monsieur Savaron, ou sinon vous n'en finirez jamais de vous habiller et vous ne serez pas prêt à temps.

—Mais elle n'était annoncée que pour demain.

—Ne savez-vous pas que lorsqu'un temps d'une beauté exceptionnelle favorise la traversée, les navires gagnent souvent vingt-quatre heures sur la durée de leur trajet ? De même qu'ils éprouvent des retards lorsqu'ils sont contrariés par le vent contraire ?

—Ainsi, mon bon Godelaine, s'écria le vieillard avec une explosion de joie, elle arrive aujourd'hui ? Qui sait, peut-être dans deux ou trois heures ?

—Dans deux ou trois heures ?... vous ai-je dit qu'elle *allait* arriver, ou qu'elle était arrivée ?

—La *Minerve* est-elle dans le port ?

—Dans moins d'un quart d'heure, monsieur Savaron, votre petite fille sera ici. Je l'ai vue, je voulais vous l'emmener immédiatement, mais elle a voulu que je la devance pour vous éviter le coup d'une trop subite émotion.

—Où est-elle ?... mon bon Godelaine, je vous en supplie, vite courez la chercher, amenez-la moi.

—Ecoutez !.....

Le vieillard se tut et, pâle, la bouche ouverte, la main sur son cœur pour en comprimer les battements, il prêta l'oreille à un faible bruit qui venait de la pièce voisine, sorte de petit salon précédant la chambre.

Il voulut marcher vers la porte, mais ses pieds restèrent cloués au plancher, et il ne put que crier d'une voix étranglée :

—Thé !... Thérèse !...

Alors la porte s'ouvrit doucement, et une jeune fille, grande, belle, apparut sur le seuil où elle s'arrêta comme si elle n'osait faire un pas en avant, et elle regarda, avec des yeux où se lisait plus d'étonnement que d'émotion, l'aïeul qui lui tendait ses bras tremblants.

Ce fut lui qui se précipita vers elle : comme si elle reprenait alors, sur un signe de Godelaine, le sentiment de son rôle, elle s'avança à son tour, mais sans élan, avec une nuance d'hésitation prête à recevoir ce premier baiser qui ne lui était pas dû et qu'elle allait pour ainsi dire voler.

Les yeux du grand-père étaient trop obscurcis par les larmes pour distinguer cette nuance d'embaras, qui pouvait d'ailleurs passer pour un effet très naturel de réserve et de timidité.

Il la saisit, il la serra contre sa poitrine gonflée de sanglots, et se mit à lui parler avec ces phrases incohérentes, ces paroles entrecoupées et sans suite, qui sont le langage des trop violentes émotions.

—Thérèse !... ma chérie !... ma fille bien aimée !... C'est toi !... Toi !... mon enfant !... La fille de mon fils !... Ah ! comme je t'aimerai !... Comme je t'aime !... ma Thérèse !...

Il couvrait de baisers et de larmes son front découvert et ses beaux cheveux blonds.

Ses mains émues la caressaient et la palpaient doucement comme pour s'assurer que cette charmante fille était un être bien réel, bien vivant, et non pas un fantôme créé par son imagination.

Cependant, sa voix peu à peu s'était affaiblie, il chancelait, il succombait sous le poids de sa joie et de son bonheur.

La jeune fille s'en aperçut.

A son tour, elle l'entoura de ses bras pour le soutenir et le guida ainsi jusqu'à un fauteuil sur lequel il se laissa tomber presque en défaillance.

Sa petite fille et Godelaine s'empressèrent aussitôt autour de lui : et l'homme d'affaires profita de ce moment pour dire rapidement à l'oreille de sa complice :

—A quoi pensez-vous donc ? Mauvais début, trop froide, pas assez d'émotion !

Sans lui répondre, elle se prit à hausser les épaules.

Il ne comprenait donc pas qu'elle commençait au contraire à se sentir envahie par une émotion non jouée, mais véritable, mais sincère, à la vue de ce vieillard renversé en arrière, les yeux à demi fermés, et le visage baigné de larmes.

Elle avait pitié de lui : cette joie ressemblait tant à une douleur, qu'elle avait, oubliant ses ambitions, un remords de la lui avoir causée.

D'un mouvement onduleux et charmant, elle s'était agenouillée devant le fauteuil, ses mains pressaient les mains de M. Savaron, et en lui parlant elle entendait sa propre voix résonner avec une caressante douceur qu'elle n'avait jamais eue.

—Monsieur, cher monsieur ! Je vous en prie ! ne vous troublez pas autant, ne pleurez plus. Je ne mérite pas les larmes que vous versez. M'écoutez-vous ? M'entendez-

vous ?... Vous ne répondez pas, vous pleurez encore ! Calmez-vous, cher monsieur, revenez à vous. Cette émotion vous a fait du mal.

Godelaine se tenait debout derrière le fauteuil. Les bras croisés, impassible, il regardait cette scène, il admirait son œuvre. Pendant que la jeune fille parlait, il lui fit un geste d'approbation.

—Mieux, beaucoup mieux, murmura-t-il. Mais ne lui dites plus " monsieur ", appelez le " grand-père."

Elle se redressa à demi, elle lui jeta un regard de colère, et, rappelée par ce conseil de son complice à la conscience de son mensonge, elle se tut.

Cependant M. Savaron sortait peu à peu de son état de faiblesse. Charlotte sentit ses mains s'attêdir dans les siennes, elle le vit rouvrir les yeux et se pencher vers elle, cherchant son regard.

—Il a raison, chère petite, dit-il doucement, je suis ton grand-père et je veux que tu m'appelles ainsi.

Il avait entendu l'observation de Godelaine et il y voyait, n'en n'ayant pas compris le vrai sens, une marque d'affectueuse délicatesse.

—Oui, oui, appelle-moi grand-père, ce nom me sera si doux à entendre ! n'est-ce pas ma chère petite-fille ?

Elle pencha la tête comme pour cacher son visage sur lequel aurait pu se lire, si savaient lire les yeux de ceux qu'on trompe, les traces d'une lutte intérieure.

Elle avait envie de lui crier :

—Non ! cet homme vous a menti, je vous ai menti moi-même, je ne suis pas celle que vous croyez. Je ne suis pas Thérèse Savaron, mais Charlotte Gibert, une ouvrière, une pauvre fille sortie du ruisseau.

Elle regarda de nouveau le vieillard.

—Ne veux-tu pas m'appeler ainsi ? disait-il encore avec un sourire plein de douceur et de paternelle affection.

Oh ! le déromper en ce moment, lui enlever brutalement sa chère illusion, quelle méchante action c'eût été commettre !

—Grand-père dit-elle presque à voix basse.

A deux mains il prit cette tête blonde et l'embrassa longuement.

Puis se reculant un peu pour la mieux voir :

—Voyons que je te regarde bien, maintenant que je suis plus calme ! Que tu es belle ! bien plus belle que je n'avais pu m'en faire l'idée lorsque dans mes rêves je pensais à toi. Mais va ! tu serais la plus laide, tu n'en serais pas moins la plus aimée ! Tu es blonde. Je ne sais pourquoi je m'étais figuré que je te verrais brune, comme était ton père. Mais tu es grande comme lui. Regarde-moi encore que je voie tes yeux ! Ils ont la même expression que les siens, bien qu'ils ne soient pas de la même couleur. Ta bouche a le sourire de la sienne. Te rappelles-tu bien ton père, mignonne ?

Elle hésita à répondre et ne le fit pas sans embarras.

—Très-peu. Mais je crois que je lui ressemblais à peine.

—Crois-tu ? Moi je suis sûr que je le trouverai tout entier en toi.

Puis il revenait tout à coup à de folles expressions de tendresse.

—Ah ! chère fille, comme je vais t'aimer, te chérir, te choyer ! j'ai hâte de t'avoir dans la maison dont tu seras la clarté et la joie !

En attendant ces mots, Godelaine s'empressa de faire à Charlotte de mystérieux signes ; mais celle-ci ne les remarqua pas.

Il prit alors lui-même la parole.

—Monsieur Savaron, dit-il, savez-vous quel a été le premier vœu de votre petite-fille en débarquant ?

—Dites-le moi bien vite, fit le vieillard, que nous l'accomplissions aussitôt.

—Eh bien, elle a formé justement le même souhait que vous venez d'exprimer vous-même. Elle avait hâte, disait-elle, d'être arrivée à Paris, dans la maison de son grand-père.

—Vraiment ?

Le signe de tête de la jeune fille pouvait passer pour une approbation.

—Aussi ai-je cru bien faire, reprit Godelaine, de préparer l'accomplissement de ce désir. Peut-être y ai-je mis trop de précipitation ?

—Mon cher ami, dit en souriant M. Savaron, vous ne mettrez jamais trop de précipitation à accomplir un souhait exprimé par elle.

—J'ai retenu un coupé au chemin de fer, j'ai donné des ordres pour qu'une voiture vint nous prendre et déjà les bagages sont portés à la gare.

—Et nous partons ?

—Dans une demi-heure.

—Tu avais hâte d'arriver à Paris ? dit M. Savaron à sa Thérèse. Tout est donc pour le mieux.

Et tendant la main à Godelaine :

—Vous avez bien fait.

Il garda quelques instants cette main dans les siennes et regardant l'homme d'affaires avec des yeux remplis d'une infinie reconnaissance :

—Vous avez tenu votre promesse, vous me l'avez rendue, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

Une heure après le rapide les emportait vers Paris.

La *Minerve* pouvait maintenant entrer au port et débarquer tous ses passagers d'Amérique.

XIV

Grande fête à l'hôtel Savaron dont on peut voir du dehors les fenêtres brillamment éclairées.

M. Savaron donne cette grande fête pour produire dans le monde sa petite-fille miraculeusement retrouvée.

Les invitations ont été lancées avec profusion et il n'est aucune des anciennes connaissances du banquier qui n'ait répondu à son appel, car tout le monde sait déjà que maintenant vit auprès du vieillard une jeune fille de vingt ans, la fille de son fils, merveilleusement belle d'après les quelques intimes qui lui ont été déjà présentés. Son histoire d'ailleurs a été racontée ; on sait qu'elle est la fille d'une ancienne comédienne, qu'elle a vécu longtemps à l'étranger, obligée de donner des leçons pour gagner sa vie, jusqu'au jour où son grand-père ayant découvert sa retraite et l'ayant appelée auprès de lui, elle est devenue l'héritière d'une colossale fortune. Cette histoire ressemblait trop à un véritable roman pour que tout le monde ne se sentit pas l'envie d'en voir et d'en connaître l'héroïne.

—Comment la trouvez-vous, chère madame ?

—Jolie, beaucoup trop jolie.

—Fort jolie, en effet, mais je trouve moi, qu'elle manque un peu de... de...

—Timidité !... Que voulez-vous, la fille d'une actrice n'a pu certainement être élevée comme une fille de notre monde.

Ces paroles s'échangeaient derrière un éventail de marabouts et un éventail de dentelle noire, entre deux vieilles dames.

—Ni avoir leur distinction, ajouta l'éventail de barabouts. Entre nous, chère madame, je serais désolée de voir ma fille Olympe causer aussi librement avec les jeunes gens.

—Education américaine, répondit l'éventail de dentelle, et il fit un signe à un jeune homme qui passait, l'air ennuyé, au milieu du salon.

—Vous êtes vous fait présenter à la petite fille de M. Savaron, Hector ?

—Non, ma mère, pas encore.

—A quoi pensez-vous donc ? Faites vous vite présenter, tâchez de quitter votre air boudeur et d'avoir de l'esprit.

Dans les groupes des hommes, les conversations commençaient par les mêmes mots :

—Comment la trouvez-vous ?

—Ravissante.

—Adorablement jolie.

M. Savaron recueillait sur son passage des échos de cette admiration et il était radieux.

Il ne se lassait pas de dire et de redire, à qui voulait l'entendre, qu'il avait trouvé la perle des petites-filles. Ses amis le complimentaient, des inconnus se faisaient présenter à lui pour le complimenter également. Il semblait rajeuni de vingt ans, il avait réappris à sourire, à être heureux. Il serrait avec effusion les mains tendues vers lui et volontiers il eût remercié tout le monde de son bonheur. Les discrets avaient tort auprès de lui, car il éprouvait une véritable joie à raconter aux questionneurs l'histoire de sa petite fille, telle qu'elle-même la lui avait racontée, dix fois, telle que l'avait inventée dans tous

ses détails, l'imaginatif Godelaine. Restée orpheline, elle avait vécu tristement, en qualité d'institutrice, chez des Allemands habitant l'Amérique et qui l'avaient trainée dans plusieurs grandes villes, jusqu'au moment où son grand-père l'avaient retrouvée.

— La pauvre enfant n'a pas eu une jeunesse heureuse, disait M. Savaron, et elle a gardé un bien triste souvenir du pays où elle a été élevée. Je vais vous présenter à elle mais surtout ne lui parlez pas d'Amérique vous l'attristerez.

Cette recommandation était faite d'après le désir qu'en avait exprimé la jeune fille elle-même. Elle n'aimait pas en effet à parler de cette Amérique d'où elle était revenue sans jamais y être allée. Son rôle de mensonges vis-à-vis de tout le monde, vis-à-vis surtout du vieillard qui s'était mis à l'adorer, lui avait pesé dans les commencements, mais elle s'était rassurée, en se disant qu'après tout elle rendait ce vieillard heureux et ne portait préjudice à personne. Il lui avait fait donner des maîtres, et comme elle ne savait d'anglais que le peu qu'elle avait pu en apprendre pendant son séjour chez Mme Désarcis, elle avait objecté à l'étonnement manifesté, à ce sujet par M. Savaron, que toujours sa mère lui ayant parlé français, elle ne s'était jamais très bien familiarisée avec la langue britannique. M. Savaron était trop heureux pour ne pas se contenter de toutes les explications, pour ne pas être dupe de tous les mensonges, et, pas une minute, un doute n'avait enneuré son esprit.

À l'instigation de la jeune fille, la baronne Désarcis s'était fait présenter chez M. Savaron. Godelaine, un jour, avait eu la surprise assez désagréable de l'y rencontrer, reçue comme une amie et une confidente, installée dans l'intimité, et il sentait en elle un ennemi redoutable, mais il avait dû subir ce qu'il ne pouvait empêcher.

Il s'en consolait d'ailleurs.

— Bah ! se disait-il, je suis plus fin qu'elle, et j'ai pour moi, maintenant, le meilleur de tous les alliés, l'argent !

Savaron, en effet, reconnaissant du service que lui avait rendu l'homme d'affaires, avait tenu ses promesses. Il l'avait magnifiquement récompensé et mis en état de fonder une maison de banque. À peine fondée, cette maison, soutenue, on le savait par le vieux financier douze fois millionnaire, faisait déjà de brillantes affaires. Godelaine se voyait donc sur le chemin d'une grande fortune et il se sentait de force, une fois lancé, à devenir bientôt une personnalité assez cossue pour pouvoir prétendre à la main de l'héritière de son protecteur. Son pacte avec Charlotte lui assurait la réussite, car Savaron voulait tout ce que voulait sa petite fille. La pensée de ce mariage le combait de joie. Elle était si jolie, la fausse Thérèse, avec ses cheveux blonds, son teint éclatant, ses dents blanches et ses douze millions en perspective ! Quand elle serait sa femme, à quels sommets ne parviendrait-il pas, du haut de cette montagne d'argent ! Député, sénateur, ministre ! . . son ambition n'avait plus de limites. Et appuyé contre une porte, dissimulé à demi derrière une lourde tenture de velours, il se laissait aller à ces rêves, en épiait de loin celle qui devait les réaliser et qui était en ce moment la reine de la fête. Il l'épiait, il la surveillait, car déjà il était jaloux d'elle. Si quelqu'un de ces jeunes élégants qui l'entouraient allait lui plaire ? . . .

XV

La fête était dans tout son éclat.

Les lustres semblaient avoir ravivé leurs feux, les grands palmiers qui ornaient la salle de bal semblaient avoir grandi encore depuis le commencement de la soirée, avoir poussé de nouveaux rameaux, comme si la vitalité de leur sève se fût soudain décuplée dans cette atmosphère de lumière et de chaleur.

De toutes les femmes, de toutes les jeunes filles présentes admirées pour leur beauté et entourées d'hommages, la plus admirée et la plus entourée était sans contredit Charlotte Gibert, non moins à cause de sa situation de maîtresse de maison, de petite-fille de M. Savaron et de la curiosité qu'inspirait son histoire, qu'à cause aussi de sa merveilleuse beauté et de son exquise toilette qui eussent suffi pour faire d'elle la reine de la fête. Son mignon carnet de bal en ivoire ne suffisait pas à contenir sur ses minces tablettes les noms de tous les jeunes gens qui étaient venus s'incliner devant elle, réclamant la faveur d'une valse ou d'un quadrille, et lorsque Godelaine, arrivé un peu tard, avait osé venir à son tour présenter semblable requête, il s'était vu inscrire à un rang qui lui laissait peu d'espoir de rien obtenir avant la fin de la soirée. Il s'était retiré dans

une embrasure de fenêtre, mécontent de cette déconvenue, légèrement irrité du sourire railleur dont elle avait été souligné par Charlotte et par Mme Désarcis.

Car la baronne Désarcis était là.

Elle ne dansait pas, elle avait obstinément refusé toutes les invitations, qui lui avaient été adressées, mais elle jouissait du triomphe de sa jeune amie, de l'importance que lui donnait à elle-même, aux yeux de tous, son intimité avec la petite-fille de M. Savaron. Elle trouvait enfin dans cette amitié une occasion de rentrer dans le monde qu'elle avait quitté depuis si longtemps. Entre chaque danse, Charlotte venait s'asseoir auprès d'elle, et, comme chaque fois un groupe d'admirateurs et d'adorateurs se formaient autour de Charlotte, la baronne se trouvait en même temps qu'elle au centre de ce groupe et bénéficiait de cette situation en recueillant pour son compte une part de si nombreux hommages.

Lorsque les accords de l'orchestre préjudant à une nouvelle danse, un cavalier accourait pour enlever la jeune fille, sa petite cour se dispersait en partie, mais quelques-uns des fervents restaient pourtant auprès de Mme Désarcis, qui avait pour les retenir à ses côtés l'éclat d'une quarantaine dans sa plus brillante maturité et les ressources d'un esprit fin, délié, délicat, légèrement ironique, qui rendait sa conversation des plus attractantes.

—Quelle charmante femme ! disait-on.

—Vous la connaissez ?

—Non. Il paraît que c'est une baronne.

—Authentique ?

—On ne reçoit, mon cher, à l'hôtel Savaron, que des comtes, des barons, ou des financiers très authentiques.

Quelques uns cependant la connaissaient personnellement, car elle avait à cette fête ses invités. De ce nombre était le marquis de Saint-Paulet, un jeune brun de vingt-cinq ans, "du dernier chic", disaient ses amis. Grand, élégant toujours mis à la dernière mode, il affectait ce ton de veulerie dédaigneuse du viveur lassé, ce parler abrégatif, cette prononciation à la créole qui a pris mode dans les cabinets particuliers. Du bout de ses bottines de chevreau jusqu'à la pointe de ses ongles limés il représentait le type parfait du sportsman et du clubman. Mme Désarcis l'avait présenté depuis quelque temps déjà chez M. Savaron. Godelaine l'y avait deux ou trois fois rencontré et d'instinct, à première vue, il avait ressenti pour ce jeune beau la plus profonde antipathie, qui d'ailleurs semblait partagée. Ils avaient à peine échangé trois paroles, ils se saluaient à peine, et des regards presque hostiles se croisaient, lorsqu'ils se rencontraient à travers les lunettes d'or de l'ancien homme d'affaires et le monocle aristocratique du marquis. Agéor de Saint-Paulet était arrivé assez tard dans la soirée au bal de l'hôtel Savaron, plus tard que Godelaine, et ce dernier avait cependant remarqué que Charlotte avait inscrit en bonne place ce nouveau danseur sur son petit carnet d'ivoire où lui-même n'avait pu obtenir de voir figurer son nom qu'à la suite. Peut-être celui de Saint-Paulet y était-il inscrit d'avance, et il devait alors s'y trouver presque à chaque page, car, du moment où il fut arrivé, presque toutes les valseuses lui furent réservées. Et Godelaine se mordait les lèvres de dépit et ses petits yeux étinçelaient derrière ses lunettes, lorsqu'il voyait passer devant lui ce fat, enlaçant de son bras la taille souple de la jeune fille.

Le tourbillon les emportait, mais il les suivait des yeux, il voyait la tête de la jolie blonde inclinée vers l'épaule de son danseur et le sourire de ses lèvres, si dédaigneuses toujours pour lui, lui disait assez que Charlotte accueillait sans déplaisir les compliments et les galanteries qui lui étaient murmurés presque à l'oreille.

Il devinait leur conversation aux regards échangés entre elle et son danseur, à la manière dont le jeune homme redressait la tête, au geste plus enlaçant de son bras autour de la taille. Et pour lui, qui avait tant fait pour elle, qui lui avait donné la fortune, cette vie de splendeur et d'éclat dont elle jouissait maintenant, pour lui, elle n'avait que des dédains, elle ne lui avait seulement pas une seule fois dit "merci," depuis qu'elle était installée dans ce magnifique hôtel devenu pour toujours sa demeure.

Une colère sourde le prenait.

—L'ingrate ! murmura-t-il.

Il s'éloigna, dans la crainte de se laisser aller à quelque démonstration de la rage qu'il ressentait, fièvreusement il déchirait un de ses gants en attendant que cette maudite valse fût terminée. Lorsque l'orchestre eut fait retentir ses derniers accords, lorsqu'il eut

enfin vu Saint-Paulet reconduire Charlotte à sa place, auprès de Mme Désarcis, il vint, auprès de la jeune fille et, se penchant derrière son fauteuil :

— Il faut que je vous parle, lui dit-il d'une voix sourde.

Elle était toute rougissante, de l'animation de la danse ou du trouble que lui avaient causé les galants propos du marquis et, souriante, elle s'éventait lorsque cette voix de trouble-fête lui fit tourner la tête.

— Plus tard, dit elle avec une nuance bien visible de mauvaise humeur.

— Non, tout de suite. Tout de suite, entendez vous ? Venez, prenez mon bras. J'ai absolument besoin de vous parler ce soir même.

Elle eut un moment d'hésitation, mais elle se leva pourtant, elle obéit, elle prit le bras, qui se tendait vers elle et suivit Godelaine, qui l'entraîna à travers la foule des salons.

XVI

La température déjà adoucie d'une nuit de mois de mars avait permis de laisser les jardins ouverts. C'est de ce côté que Godelaine conduisait Charlotte. Ils traversèrent la serre, dans laquelle quelques invités étaient venus déjà chercher un peu de solitude pour leur causerie.

Il lui fit prendre un allée détournée, se dirigeant vers ces ombreux et touffus massifs. Ils marchaient assez lentement et ceux des invités oui, de loin, purent remarquer ces deux silhouettes, l'une noire et l'autre blanche, qui s'éloignaient vers la partie la plus écartée du jardin, durent croire que cette promenade solitaire cachait quelque secret d'amour et ils se seraient bien gardés d'aller gêner par leur indiscrete approche un semblable tête-à-tête.

Les deux silhouettes disparurent derrière les massifs. Godelaine et sa compagne étaient arrivés à un petit kiosque champêtre bien caché au milieu d'un réseau d'étroites allées en labyrinthe. La jeune fille, quittant le bras de son cavalier, s'assit sur une des chaises de bambou qui garnissaient le kiosque, et ramenant autour d'elle, avec un léger frisson, les plis de l'écharpe qu'avant de sortir elle avait jetée sur ses épaules :

— J'ai consenti à vous suivre jusqu'ici, monsieur, mais, de grâce, soyons brefs dans ce que vous avez à me dire. Il fait vraiment froid sous les arbres, et puis j'ai hâte de rentrer dans les salons, car je suis engagée pour la prochaine valse.

— Encore avec ce marquis de Saint-Paulet, sans doute ? demanda-t-il ironiquement.

— Justement avec M. le marquis de Saint-Paulet.

Elle répondit cela très froidement, et en relevant fièrement la tête comme pour affirmer son droit de valser avec qui bon lui semblait.

Godelaine était resté debout devant elle.

Il resta silencieux un moment, comme s'il cherchait sur quel ton il lui dirait ce qu'il avait à lui dire. Puis, prenant son parti de brusquer les choses :

— Pour être bref, puisque vous le désirez, je me bornerai donc à vous demander de vous montrer moins aimable pour ce monsieur et de danser moins souvent avec lui.

Oh ! mais votre demande ressemble presque à un ordre, fit-elle avec un petit ricane-ment de défi. Je pourrais m'en formaliser, mais je veux bien à mon tour vous demander quels graves inconvénients vous voyez à ce que je sois aimable avec le marquis qui se montre lui-même très aimable avec moi ?

— Quels inconvénients ? Mais tout le monde doit remarquer que vous accueillez ses assiduités avec plus de faveur que celle de tout autre, et vous savez fort bien quelle conclusion on peut tirer de cette remarque.

— Que le marquis prétend à ma main ? Est-ce là ce que vous voulez dire ?

— Oui. Et vous n'avez pas le droit d'encourager de pareilles prétentions.

— Pas le droit ? vraiment ? Et pourtant s'il m'en disait, à moi, d'être marquis ?

Décidément, elle le bravait, elle voulait le pousser à bout.

— Oubliez-vous donc, lui dit-il avec un certain emportement, la promesse qui vous lie envers moi ? Vous devez être ma femme un jour, c'est à cette condition que j'ai fait de vous la riche héritière que vous êtes à présent.

— Cette promesse, vous me l'avez arrachée par contrainte et elle ne peut me lier à vous. Elle me lie d'autant moins, continua Charlotte d'un ton de plus en plus animé, que, même sans elle, vous auriez fait pour moi ce que vous avez fait, car ma fortune était nécessaire à la vôtre. En m'enrichissant, vous vous êtes enrichi. Fortune pour fortune, nous sommes donc quittes.

—Je vous veux, et vous serez à moi. Vous tiendrez votre promesse et vous m'épousez, sinon je vous enlèverai tout ce que je vous ai donné.

Charlotte haussa les épaules.

—M. Savaron m'adore, je ne vous crains pas.

—Allons donc ! s'écria Godelaine, vous garderait-il son amour, si je lui prouvais que vous n'êtes pas sa petite-fille ?

—Prouvez-le-lui donc, et en me perdant vous vous perdez du même coup !

Il fit quelques pas de long en large comme pour calmer son agitation et reprendre possession de son sang froid, puis il s'arrêta de nouveau devant elle et d'un ton plus ferme que celui qu'il avait employé jusqu'à ce moment :

—Vous me bravez, dit-il, Charlotte Gibert ? Il est donc temps que je vous dise toute la vérité. Vous verrez ensuite si vous n'êtes pas bien réellement en mon pouvoir, si je n'ai pas la possibilité de défaire ce que j'ai fait, de vous perdre, de vous rejeter où je vous ai prise, sans qu'il m'en coûte rien de ce que j'ai gagné moi-même à faire votre fortune.

La jeune fille eut un léger frisson et ce n'était pas le froid, cette fois, qui le lui causait, mais la crainte que lui inspirait cet homme, ce démon, dont elle sentait bien que les menaces n'étaient pas vaines.

—Quand je suis allé vous chercher dans votre atelier, continua-t-il, je vous ai dit, pour vous rendre docile à mes plans, que la petite fille de M. Savaron était morte, ainsi que sa mère. En vous affirmant cela, en vous disant que j'avais la preuve de ces deux morts, je vous ai menti.

—Menti ? fit Charlotte surprise de la crudité de cet aveu.

—Oui je vous ai menti. J'avais besoin de ce mensonge pour m'assurer de votre concours, de votre complicité, si vous voulez, puisque ce soir j'appelle les choses de leur véritable nom. Ce que je savais exactement le voici.

Charlotte devint attentive ; elle ne le pressait plus maintenant d'abrégé, de se hâter elle sentait que mieux valait pour elle de connaître l'exacte vérité de la situation, quelle verrait ainsi plus clair dans son propre jeu.

—Il y a dix-sept ans, reprit Godelaine, le fils Savaron venait d'épouser à Genève la femme qu'il avait enlevée et de qui il avait un enfant, une fille, âgée de quelques mois à peine. Il vivait d'une vie misérable dont cette femme, bien qu'il lui eût donné son nom, fut vite lasse. Elle fit alors la rencontre d'un comédien qu'autrefois elle avait connu au théâtre et qui était alors dans une situation assez brillante, plusieurs engagements successifs à l'étranger lui ayant permis d'amasser presque une fortune. Il lui proposa, moitié par compassion de camaraderie, moitié par sentiment paternel à l'égard de la pauvre fillette, de les emmener l'une et l'autre en Amérique, où l'appelait un nouvel engagement. Elle accepta. Le jeune Savaron, abandonné par celle qu'il avait cru relever en l'épousant, ouvrit plus tard les yeux sur la véritable nature de cette femme. La colère et le mépris tuèrent chez lui l'amour. Mais il aimait son enfant, sa petite Thérèse. En vain fit-il tous ses efforts pour la ressaisir, pour l'arracher à sa mère, jamais il ne put retrouver la trace des fugitifs, et après quinze ans d'une misérable existence errante en pays étrangers, sentant que sa vie était usée par le malheur et le chagrin, il revint à Paris et obtint le pardon de son père, chez qui il mourut en le conjurant de retrouver et d'aimer sa fille. Là s'arrêtent mes renseignements. Ils me permettent de penser cependant que la petite-fille de M. Savaron est encore vivante. Prenez donc garde, Charlotte Gibert ! ne me forcez pas à me mettre en campagne pour retrouver celle dont vous occupez la place et l'amener devant M. Savaron pour lui dire : Voilà la véritable Thérèse, l'autre n'est qu'une aventurière qui a surpris votre bonne foi... et la mienne !

XVII

Le récit de Godelaine, la menace par laquelle il l'avait terminé, avaient d'abord consterné Charlotte et elle resta une minute comme anéantie, affaissée sur sa chaise.

Elle se voyait à la merci de cette homme, forcée de lui obéir, c'est-à-dire de se donner à lui puisque c'est elle qu'il voulait, à moins d'être perdue. Puis la pensée même de cette contrainte lui inspira une indignation qui la releva de son abattement et la fit se dresser debout en face de Godelaine.

—Ainsi, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, pour faire de moi votre jouet, votre esclave, vous m'avez indignement trompée !

Mais il eut devant sa colère un ricanement et un haussement d'épaules insultants en lui répondant avec cynisme :

—Plaignez vous donc ! Je vous ai tirée de la misère. Je vous ai promis de vous faire riche et j'ai tenu ma promesse. A vous de tenir la vôtre !

Et il ajouta, avec la brutalité de langage de l'ancien homme d'affaires :

—Ma belle enfant, les bons comptes font les bons amis.

La jeune fille laissa tomber sur lui un regard méprisant.

—Vous m'avez faite riche, c'est vrai, dit elle, mais en même temps vous m'avez exposée à passer pour une voleuse d'héritage, si celle dont j'occupe la place revenait tout à coup. De cela vous ne m'aviez pas prévenue, car vous savez bien que je n'aurais pas accepté un semblable rôle. J'aurais épousé Jacques, cela aurait mieux valu pour moi que de jouir pendant quelque temps d'un bonheur auquel je n'ai aucun droit et de m'exposer à en être dépossédée et à tomber honteusement sous le mépris public, sous le mépris surtout de ce vieillard si bon pour moi, que j'ai trompé, mais que, jusqu'ici du moins, je croyais avoir trompé sans voler personne.

—Le danger qui vous menace, vous pouvez le conjurer, mais il n'y a pour cela qu'un seul moyen, c'est de tenir la promesse que vous m'avez faite. Une fois ma femme, vous ne courrez plus aucun risque. A supposer même que la véritable Thérèse revienne en effet et reprenne sa place ici, vous n'en resterez pas moins la femme légitime du banquier Godelaine, enrichie par des bienfaits que M. Savaron ne reprendrait certainement pas. Tout cela se passerait, je vous en réponds, sans bruit et sans scandale.

L'indignation et la colère, qui au premier moment s'étaient emparées de Charlotte Gibert, étaient déjà apaisées ; l'ambitieuse fille, maintenant, examinait la situation avec l'intention d'en tirer le meilleur parti possible, avec le désir surtout de battre Godelaine, qu'elle détestait de plus en plus, au moyen de ses propres armes et en retournant ses arguments contre lui. Elle eut un sourire moqueur en lui répondant :

—Si c'est tout ce que vous avez à m'offrir, mon cher, je trouverai exactement les mêmes avantages en acceptant le nom du marquis de Saint-Paulet, et j'aurai de plus celui d'être marquise au lieu de n'être que Mme Godelaine.

Au ton sarcastique de cette réponse, il se contenta de hausser les épaules, et lui dit froidement, en posant légèrement sa main sur le bras de Charlotte :

—Je vous ferai seulement remarquer qu'entre les deux cas il y aurait une très grande différence. Quand je serai votre mari (il dit quand je serai comme s'il était sûr qu'elle céderait malgré sa résistance) quoi qu'il arrive, jamais je ne pourrai me plaindre d'avoir été trompé par vous. Tandis que si vous deveniez marquise et si, l'étant déjà, la vérité se découvrit, vous perdriez l'amour de votre mari et verriez se fermer devant vous le monde qu'il vous aurait ouvert. De plus, il pourrait plaider, car la substitution de personne est un cas de nullité de mariage, et dame, vous pouvez prévoir jusqu'où pourrait vous conduire un procès de ce genre.

Décidément, il était plus fort qu'elle. Tout ce qu'il lui disait là était de la dernière évidence et la fameuse Thérèse le comprenait. Cependant, un doute lui vint à l'esprit : elle se demandait s'il était réel que Thérèse Savaron pût exister encore. Godelaine était bien capable d'avoir imaginé cela pour l'effrayer. Peut être, après tout, cette menace n'était-elle qu'un épouvantail. Comme elle restait silencieuse, réfléchissant sur cette hypothèse, tâchant de deviner la vérité et cherchant dans sa mémoire si en quelque point du récit qu'il venait de faire, par quelque contradiction, par quelque invraisemblance, cette vérité pouvait se faire jour, Godelaine l'interrogea.

—Que décidez-vous ?

Elle releva la tête sous l'empire de ses doutes, elle ne voulait ni promettre, ni refuser :

—Eh bien, nous verrons ! dit-elle brusquement.

Et sur cette réponse, elle s'éloigna à grands pas laissant son interlocuteur un peu étonné de ce brusque départ. Il eut un mouvement comme pour la suivre, mais il se ravisa, s'assit sur le siège qu'elle venait de quitter et tranquillement alluma un cigare.

La voilà toujours avertie du danger qu'elle courrait en épousant un autre que moi, se disait-il. Son orgueil l'a empêché de s'avouer vaincue, mais, avec le temps, elle sera amenée à me céder par la force même des choses. Saint-Paulet peut faire l'aimable maintenant, elle ne le préférera toujours pas à l'héritage de millions qu'elle perdrait en l'épousant. Quant à son envie d'être marquise, ma foi, on pourrait la contenter sur ce point, car en certain pays, on s'achète des marquisats.

Il crut d'une bonne tactique de la laisser réfléchir tranquillement pendant quelque temps et, bientôt après, il sortait de l'hôtel Savaron sans avoir même reparu dans le bal. L'absence de la jeune fille avait été assez longue pour être remarquée, surtout par deux personnes, la baronne Désarcis et le marquis de Saint-Paulet. Ce dernier avait même fini par s'en montrer très préoccupé. Lui avait-il déplu ? Avait-elle oublié les engagements pris envers lui pour un nombre considérable de danses ? La baronne le plaisantait sur son impatience ; mais, malgré son air enjoué, elle n'était pas sans inquiétudes. Elle avait vu partir la jeune fille emmenée par Godelaine et elle se doutait bien un peu de la nature de l'entretien que l'homme d'affaires voulait avoir avec elle. Il lui tardait de voir revenir sa jeune amie pour savoir à quoi s'en tenir et au besoin l'encourager par ses conseils à la résistance.

— Marquis, dit-elle enfin à Saint-Paulet, j'ai pitié de vous. Tenez, offrez-moi votre bras et allons ensemble à la recherche de notre fugitive.

Leur recherche ne fut pas longue, ils la rencontrèrent dans la serre.

— Eh bien, mignonne, dit Mme Désarcis en l'abordant, est-ce ainsi que vous désertez le bal ? Qu'êtes-vous devenue depuis une longue demi-heure ? Deux valses de manquées ! Et ce pauvre marquis, à qui vous les aviez promises, est au désespoir de votre manque de parole.

— Ah ! mademoiselle ! fit Saint-Paulet en posant son claque sur son cœur et en s'inclinant, cette chère baronne vous dit là l'exacte vérité. J'étais en effet désespéré !

— Monsieur, fit en riant Charlotte, un pareil désespoir me touche, et cependant je vous désespérer pendant un petit quart d'heure encore, le temps de faire part à Mme Désarcis d'un secret que j'ai à lui confier. Vous permettez ?

— Un désir exprimé par vous est un ordre pour moi, mademoiselle ; mais, de grâce, expédiez bien vite ce secret pour ne pas m'exiler trop longtemps de votre chère présence. Baronne, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Désarcis, moi aussi, je vous ai fait des confidences, mais je vous permets d'être indiscreète.

— Que veut-il dire ? demanda la jeune fille, dès que Saint-Paulet se fut éloigné.

— Ne devinez-vous pas ? Il m'a fait confidence de l'amour que vous lui inspirez. Voilà faite en deux mots l'indiscrétion recommandée, mais nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, contez-moi vite ce qui s'est passé entre Godelaine et vous ?

— Eh bien, les assiduités du marquis de Saint-Paulet auprès de moi lui déplaisent fort.

— Je m'en doutais. Mais j'espère bien que vous lui avez fait comprendre qu'il n'a pas à se mêler de choses qui ne le regardent pas ?

— Écoutez-moi, chère amie, j'ai besoin de vos conseils.

Et elle raconta de point en point la conversation qu'elle venait d'avoir avec Godelaine.

— Vous n'épouserez pas cet homme, ma chère petite, lui dit la baronne quand elle eut terminé son récit. Nous pouvons lutter avec lui et je suis dans votre jeu : vous savez que j'ai à me venger. L'essentiel est de gagner du temps. Bornez-vous donc, lorsque vous le reverrez, à ajourner à quelques mois tout réponse définitive.

Charlotte promit de suivre cette ligne de conduite et, quelques instants après, elle se laissait aller de nouveau à l'enivrement de la valse entre les bras du beau et heureux Saint-Paulet.

Le bal finit à l'aube naissante, et lorsque M. Savaron, resté seul avec la jeune fille qui faisait dorénavant la joie de sa maison, lui mit un baiser paternel sur le front en l'engageant à aller se reposer des fatigues de cette nuit de plaisir, il lui dit :

— Ma chère enfant, depuis bien longtemps je n'avais pas été aussi heureux qu'aujourd'hui, heureux de te voir heureuse ! Du fond du cœur, je te remercie de ce bonheur-là.

Elle eut alors la pensée de se jeter à ses pieds et de lui tout avouer. C'était un instinctif élan de sa conscience, et en même temps n'était-ce pas le plus sûr moyen de s'assurer la persistance des bonnes grâces de M. Savaron, même si Godelaine réalisait ses menaces ? Mais quoi ! irait-elle déchirer le cœur de ce vieillard qui la comblait de bontés et d'un mot tuer ce bonheur dont il la remerciait à l'instant ? Cette première considération la retint et elle fut ensuite dominée par une autre : Elle était attachée déjà à sa vie nouvelle, elle en savourait la douceur et elle redoutait d'en changer.

XVIII

Gagner du temps. avait dit Mme Désarcis.

Après toutes ses réflexions, Charlotte Gibert était du même avis et elle se décida à en gagner le plus possible. Elle évita d'abord autant que possible de se rencontrer avec Godelaine et surtout de le voir sans témoins. Toutes les fois qu'il se présentait chez M. Savaron, elle était sortie, ou souffrante, et il ne pouvait la voir. S'il venait lui rendre personnellement visite à son jour, il trouvait chez elle deux inévitables importuns, la baronne Désarcis et le brillant marquis de Saint-Paulet, et ni baronne ni marquis ne semblaient disposés à quitter la place devant lui et à lui ménager le tête à-tête qu'il désirait avoir avec la petite fille de M. Savaron.

Godelaine, que cette attitude exaspérait, finissait par se retirer, la rage au cœur, pour suivi la plupart du temps par quelques mots mordants à double entente de son ennemie personnelle, Mme Désarcis. Mais il était tenace, il était patient, il était sûr de surprendre Charlotte toute seule un jour ou l'autre et il faudrait bien alors qu'elle lui donnât la réponse qu'il attendait. Cette occasion se présenta un jour en effet. Il était venu voir M. Savaron et pendant qu'il causait d'affaires avec lui, regardant machinalement par la fenêtre, qui donnait sur les jardins, il aperçut à travers les vitraux de la serre une silhouette de femme qui allait et venait. Ce ne pouvait être que Charlotte. Il se hâta de terminer son entretien avec M. Savaron et prit congé de lui.

—Je vais en m'en allant passer par la serre, lui dit-il en le quittant. Je viens d'y apercevoir votre petite-fille et j'aurai le plaisir de lui présenter mes devoirs.

Il trouva en effet Charlotte occupée à soigner ses fleurs rares.

—Vous ! fit-elle avec une nuance d'embarras lorsqu'elle le vit s'avancer vers elle.

Elle portait un riche peignoir de cachemire blanc, orné de flots de dentelle, et dans cette neigeuse toilette, sa rose carnation avait un éclat de jeunesse qui la rendait plus séduisante que jamais.

Elle avait rougi légèrement et elle ressemblait à une rose du Bengale tout entourée de lilas blancs.

Godelaine, en la voyant si belle se jura une fois de plus qu'elle serait à lui et n'appartiendrait à nul autre. Mais il fallait la conquérir, et pour cela la dominer, car ce n'était pas, il le savait bien, une de ces natures tendres et douces qui se peuvent prendre par un sentiment de tendresse.

Aussi, sans laisser rien voir de l'admiration qu'en ce moment même elle lui inspirait, l'aborda-t-il assez durement :

—Oui, c'est moi. Ne vous attendiez-vous pas à me voir apparaître d'un moment à l'autre ? Vous aviez beau me fuir, chercher tous les prétextes pour m'éviter, vous deviez bien penser que malgré tout je trouverais le moyen de vous voir seul à seul.

—Que me voulez-vous donc encore ?

—Vous le savez bien. Je veux que vous répondiez à la question que je vous ai posée le soir du bal. Etes-vous, oui ou non, décidée à tenir vos engagements envers moi ?

—Mais je croyais vous avoir répondu ce soir-là ?

—Vous m'avez dit : nous verrons. Ce n'est pas là une réponse, et je tiens aujourd'hui à en avoir une définitive et catégorique. Avez-vous réfléchi depuis ce jour-là ?

Elle avait machinalement cueilli une superbe fleur qu'elle effeuillait entre ses doigts.

—Il m'aime passionnément, murmura-t-elle en arrachant le dernier pétale.

Et comme il haussait les épaules :

—Eh ! mon cher, tranquillisez-vous, ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

—Voulez-vous me répondre ! fit-il avec un léger tremblement de colère dans la voix.

—Oui certes, mais ne faites pas ainsi les gros yeux, vous m'intimiderez. Est-ce de ma faute à moi, s'il existe de par le monde un marquis qui m'aime passionnément, du moins à ce que disent les fleurs. Là, là, ne vous fâchez pas, je vais vous répondre.

Elle vit que Godelaine était à bout de patience et sentit qu'il n'était que temps de mettre fin à ses taquineries.

—Que m'avez-vous demandé ? Si j'avais réfléchi depuis la sottise scène que vous m'avez faite le soir du bal ! Eh ! bien oui, j'ai réfléchi, j'ai beaucoup réfléchi même.

—Et le résultat de vos réflexions est ! . . .

—Le résultat de mes réflexions est d'abord que vous vous prenez d'une bien singulière façon pour charmer la femme que vous dites aimer et que vous voulez épouser.

—Est-ce donc un refus ? dit-il en fronçant méchamment les sourcils.

—Attendez, laissez-moi donc finir. Le résultat définitif des réflexions très approfondies auxquelles je me suis livrée sur ce sujet peu agréable est que je ne dis pas non, mais que cependant je ne dis pas encore oui. Je vous propose une trêve de six mois pendant laquelle je m'engage à ne prendre aucune résolution, mais pendant laquelle aussi il ne sera pas une seule fois question de ce sujet entre nous.

—C'est cela, je me tairai pendant six mois, et ce seront six mois de liberté laissés à certain personnage. . . .

—Celui peut-être dont parlait cette fleur ! dit-elle en montrant les blancs pétales épars encore à ses pieds. Tranquillisez-vous, j'ajournerai le marquis, comme vous, à six mois.

—Et puis je savoir quelle raison vous fait désirer rester si longtemps sans prendre de parti ?

—Oh ! mon Dieu, je ne vous en ferai point mystère. C'est que je ne suis pas pressée d'échanger la belle vie que m'a faite M. Savaron contre celle que vous m'offrez, toute brillante qu'elle puisse être. Laissez-moi donc en jouir, vous même d'ailleurs ne pourrez que gagner à cette combinaison, car si j'étais contrainte de me marier aujourd'hui, ce n'est certes pas vous que j'épouserais. Ainsi donc, à six mois !

—Mais malheureuse, s'écria Godelaine, songez que pendant ce temps l'autre, la vraie Thérèse, peut arriver, se faire reconnaître, et alors. . . . Adieu tous nos efforts !

—Bah ! fit-elle avec insouciance, depuis le temps qu'elle se fait attendre, il n'est guère probable qu'elle nous tombe ainsi à l'improviste et elle nous accordera bien les six mois de répit que je vous demande. Si toutefois il est vrai qu'elle existe, ajouta-t-elle à demi-voix.

Godelaine eut beau raisonner, prier, se fâcher, il ne put rien obtenir de plus, et il lui fallut bien accorder les six mois exigés. Il se demanda un moment s'il n'irait pas tout avouer lui-même à M. Savaron, mais du coup il eût perdu le fruit de sa conception hardie.

Cependant l'homme d'affaires était un trop fin renard pour ne pas se douter qu'en tout cela Charlotte était conseillée par Mme Désarcis. Il alla donc trouver cette dernière et, pour la décider soit à rester neutre, soit même à le servir, il lui rappela qu'il pouvait la perdre en dévoilant la vérité sur les origines de sa fortune. Mais cette fois la baronne le prit de très-haut, et, sans vouloir dire quel rôle elle tiendrait, elle se contenta de lui répondre.

—Vous avez des armes contre moi, j'en ai contre vous. La partie est égale maintenant et je ne vous crains plus.

Et M. Godeleine comprit ainsi qu'il n'y a pas de roses sans épines.

XIX

La *Colombie*, un des plus grands paquebots de la compagnie des transatlantiques, avait quitté depuis quelques jours le port de New-York et se trouvait à hauteur de Terre-Neuve.

Les brouillards de la nuit et du matin s'étaient peu à peu dissipés après avoir déposé leur rosée, comme une poudre de diamant, sur les mâts, les vergues, les cordages tendus, les rampes de cuivre des escaliers de la dunette.

La mer était superbe : le mouvement lent de ses vagues, mollement soulevées et sans crêtes d'écume, ressemblait au régulier gonflement de poitrine d'une paisible dormeuse. Peu à peu s'éveillait la vie du bord. Les matelots vaquaient à leurs occupations journalières, procédaient à la toilette matinale du navire, et quelques passagers curieux d'admirer le tableau toujours magnifique d'un lever de soleil sur la pleine mer étaient déjà montés sur le pont. L'astre lentement s'élevait dans le ciel. Plus de la moitié de son disque apparaissait déjà au-dessus de l'eau. Autour de l'orbe étincelant jaillissaient d'immenses gerbes de rayons. Une éblouissante traînée de lumière pailletait de ses feux les sillons mouvants de la plaine liquide et ses reflets changeants faisaient de la mer une mer changeante de métaux en fusion.

—Que c'est beau ! s'écria un des passagers les premiers sortis des cabines.

C'était un jeune homme dont la figure mâle et sympathique était encadrée d'une épaisse barbe noire. Debout à l'avant du paquebot, appuyé contre le bastingage, il admirait ce splendide décor de la nature.

Le capitaine du navire, qui, après avoir donné ses ordres, se dirigeait vers l'avant,

arriva auprès de ce jeune homme au moment où il venait de lui échapper son cri d'admiration.

—C'est tellement beau, en effet, lui dit-il en l'abordant, que nous autres marins qui devrions être blasés sur un pareil spectacle si fréquent pour nos yeux dans nos longues traversées, nous l'admirons autant que vous qui n'en jouissez que par hasard.

Le jeune homme s'était retourné.

—Ah ! c'est vous, mon cher capitaine. Excusez-moi, j'étais si absorbé dans ma contemplation, que je ne vous ai pas entendu vous approcher.

Les deux hommes se serrèrent la main avec une cordialité qui dénotait une de ces vives sympathies qui, à bord encore mieux qu'à terre, s'éveillent et se développent rapidement, lorsque deux natures se sentent attirées l'une vers l'autre par des qualités similaires de franchise et de loyauté.

—Acceptez-vous un cigare, mon cher monsieur Chabot ? fit le capitaine en tirant de son habit un élégant étui qu'il tendit à son interlocuteur.

Ce jeune homme n'était autre, en effet, que Jacques Chabot, l'ancien ouvrier de M. Ferlat, mais combien différent alors, avec sa mise et ses manières des plus distinguées, de ce qu'était autrefois l'ajusteur mécanicien vêtu de la blouse bleue. Il accepta le cigare que lui avait offert le capitaine et ils se mirent à se promener sur le pont, causant et marchant côte à côte.

—Ainsi, dit le capitaine, après quelques phrases échangées sur les menus incidents du bord, le temps présumable et la durée de la traversée, ainsi cher monsieur, vous revenez en France complètement satisfait de votre voyage ?

—Enchanté, répondit Jacques Chabot. Je crois pouvoir affirmer d'avance que la maison Ferlat et Chabot remportera à l'Exposition de Philadelphie, où je viens d'installer ses produits, une des premières récompenses pour les machines industrielles.

—Je vous souhaite de tout cœur la réalisation de cette espérance. Mais vous avez dû prendre part déjà à de nombreuses expositions, soit en France, soit dans des pays étrangers ?

—En effet, mais je n'étais pas encore associé de la maison, je n'y occupais qu'un modeste emploi de contre-maître.

—Et c'est votre associé actuel M. Ferlat, qui était alors seul à la tête de votre maison ?

—Oui, M. Ferlat était mon patron, et le meilleur des patrons, avant de m'avoir intéressé à ses affaires.

—Vous avez dû lui rendre de réels services pour qu'il en agît ainsi avec vous !

—Mon Dieu, répondit simplement Jacques Chabot, j'ai eu plus de chance que de mérite ; j'ai eu surtout le bonheur d'avoir affaire à un homme d'une rare délicatesse. J'étais ouvrier ajusteur chez M. Ferlat lorsque l'idée m'est venue d'une nouvelle machine. Je lui ai parlé de mon invention, car j'avais en lui toute confiance. Il l'a jugée bonne, il m'a facilité les moyens de la mener à bien, et au lieu de me proposer de me l'acheter, comme auraient fait à sa place beaucoup d'autres constructeurs, pour l'exploiter ensuite à son profit, il a voulu me donner rang d'associé dans sa maison où je suis maintenant, il le veut ainsi, sur un pied de parfaite égalité avec lui.

—C'était un acte de justice et d'honnêteté.

—Sans doute, mais enfin, je le répète, beaucoup d'autres à sa place n'eussent pas agi de même et je lui garde une très grande reconnaissance de m'avoir fait ce que je suis. De simple ouvrier ajusteur me voilà devenu, grâce à lui, un gros monsieur, l'un des chefs d'une des premières maisons de Paris, et, si nos affaires continuent à marcher pendant quelques années aussi bien qu'elles ont marché pendant un an, en passe de devenir très riche dans un avenir assez prochain.

Jacques Chabot disait là l'exacte vérité.

En moins de dix-huit mois il était arrivé plus haut que jamais il n'eût osé l'espérer, alors qu'il faisait des rêves d'avenir en vue d'épouser celle qu'il aimait. L'ingratitude de Charlotte Gibert avait tué dans le cœur de Jacques l'amour qu'autrefois il avait ressenti pour elle. Toutefois, le souvenir de cet amour trompé lui avait laissé un fond de tristesse et de mélancolie. Certes, il ne l'aimait plus, mais souvent encore il pensait à elle. Bien souvent il descendait jusqu'au fond de sa conscience et se posait cette question : " Qu'éprouverais-je si je la revoyais ? " Et il lui semblait que si pareille rencontre avait lieu, il détournerait la tête pour ne pas voir le charmant visage de celle qui l'avait tant fait souffrir.

—Vous vous marierez et vous oublierez, lui avait dit un jour M. Ferlat au cours d'une causerie dans laquelle il s'était laissé aller à une demi confidence de ses chagrins, sans nommer Charlotte.

—Jamais ! avait-il répondu.

Le souvenir de cette conversation lui était revenu, depuis trois jours qu'il était à bord de la *Colombie*, et il se demandait, avec un certain trouble, s'il ne se serait pas trompé, si son cœur était moins mort à l'amour qu'il ne l'avait cru, si le désenchantement éprouvé pouvait laisser place au développement d'un nouveau sentiment tendre et profond.

Cos réflexions lui étaient venues en constatant l'impression produite sur son esprit, par une jeune fille rencontrée sur le navire. Elle paraissait ne pas être âgée de plus de vingt à vingt-deux ans, et sans doute elle était orpheline, car elle faisait seule la longue traversée d'Amérique en France. Dès le premier jour il l'avait remarquée. Elle avait attiré son regard par la grâce charmante et résolue qui se dégageait d'elle. Le hasard d'ailleurs semblait avoir voulu les rapprocher en lui fournissant l'occasion de rendre à cette jeune fille, dès les premiers moments de l'embarquement, quelques-uns de ces légers services qu'un galant homme doit toujours à une femme seule. Puis le même hasard, aidé peut-être par Jacques, les avait fait se retrouver chaque jour l'un à côté de l'autre, à table, sur le pont, aux réunions du salon ; la plus simple politesse obligeait le jeune homme à adresser quelques paroles à sa voisine. Elle avait accueilli ces avances avec une réserve pleine de modestie, mais sans embarras, cependant, et sans fausse prudence. Elle semblait avoir deviné la sympathie secrète qu'elle inspirait à Jacques Chabot, et lorsqu'en passant près d'elle il lui adressait un salut respectueux et courtois, jamais elle ne manquait d'y répondre par le plus gracieux sourire. Dès le premier jour, un intérêt plus fort qu'une banale curiosité avait poussé Jacques à s'enquérir du nom de cette charmante personne. Rien ne lui était plus facile, il n'avait qu'à consulter la liste des passagers du bord : elle s'y trouvait inscrite sous le nom de Thérèse Savaron.

Thérèse : ce nom lui paraissait un des plus doux, des plus exquis, qu'il eût jamais entendu prononcer.

Ce matin-là, pendant qu'il se promenait en causant avec le capitaine, il aperçut la jeune fille assise sur un banc du côté de l'arrière. Seule de toutes les femmes du bord, elle montait souvent sur le pont à cette heure matinale. Ils se dirigèrent de son côté et s'arrêtèrent tous les deux devant elle pour la saluer. S'il n'eût été en compagnie du capitaine, Jacques Chabot n'eût peut-être pas osé aborder ainsi Mlle Savaron et il se fut contenté de lui adresser de loin son salut. Toutefois, la conversation s'était trouvée ainsi engagée entre eux trois, il se crut autorisé, lorsque le capitaine quelques minutes après s'éloigna pour donner un ordre, à rester auprès de la jeune fille. Elle-même se recula un peu sur le banc qu'elle occupait comme pour l'inviter tacitement à prendre place à son côté. La conversation commencée prit alors un tour de causerie plus intime.

—Vous avez sans doute déjà beaucoup voyagé, mademoiselle ? demanda Jacques Chabot.

—Mais non, monsieur, du moins sur mer, car depuis mon enfance je n'ai jamais quitté l'Amérique.

—Vraiment ! j'aurais cru, à la facilité et à la perfection avec laquelle vous vous exprimez en français, que vous aviez été élevée en France et que vous n'aviez fait en Amérique qu'un séjour temporaire.

—Trouvez-vous réellement que je parle aussi bien français ? Ce que vous me dites là m'enchant, car, je dois vous l'avouer, je me suis toujours plu à me considérer comme votre compatriote, et bien que née en Suisse, élevée en Amérique, je suis Française de cœur.

—Ah ! mademoiselle, combien vous avez raison ! Vous ne sauriez choisir, je vous assure, une plus belle patrie de prédilection. Et sans doute vous vous rendez en France pour vous y fixer définitivement ?

—Oui, ou du moins j'en ai l'espérance. Peut être, ajouta-t-elle avec un accent de mélancolie, y trouverai-je une nouvelle existence plus heureuse que celle que j'ai eue jusqu'à présent !

—Vous êtes bien jeune, mademoiselle, fit Jacques après un peu d'hésitation, pour avoir éprouvé déjà de véritables chagrins, de ces peines qui laissent dans la vie des traces indélébiles et des cicatrices au cœur difficiles à guérir.

L'expression avec laquelle il avait prononcé ces paroles disait assez que lui les avait

connus, ces chagrins et ses peines. Elle comprit sans doute, car le regard qu'elle lui adressait était plein d'une douce pitié.

—Je plains sincèrement, dit elle, ceux qui ont éprouvé les chagrins dont vous parlez. Quant à moi, la tristesse de ma vie a eu une autre cause : l'isolement, l'absence d'affection de famille autour de moi. C'est cela que j'espère trouver en France, c'est cela qui me fait aimer d'avance ce pays qui sera le mien désormais.

Jacques éprouva une sorte de soulagement : il avait craint qu'elle n'eût souffert dans sa vie de quelque chagrin d'amour, que son cœur ne se fût donné. Il n'en était rien, sans cela se serait-elle plainte de l'absence d'affection ? Leur causerie fut interrompue par l'arrivée de quelques autres passagers parmi lesquels se trouvaient des dames qui vinrent s'asseoir auprès de mademoiselle Savaron pour lui souhaiter le bonjour et causer avec elle. Jacques Chabot osa, en s'éloignant, lui tendre la main pour la première fois. L'intimité des relations naissait peu à peu entre eux deux.

XX.

La matinée avait été superbe.

Lorsqu'après le déjeuner on remonta sur le pont, Jacques Chabot aborda de nouveau le capitaine et en causant avec lui, désignant du geste la mer unie, calme dont de légers souffles de brise ridaient à peine la surface à des intervalles intermittents et sur laquelle le navire laissait à perte de vue la trace de son sillage :

—Capitaine, dit-il, depuis notre départ de New-York, le ciel nous favorise. Pensez-vous que ce beau temps se maintienne jusqu'à la fin de la traversée ?

Le capitaine hocha la tête d'un air de doute.

—Rien n'est aussi trompeur, pour des yeux moins exercés que ceux des marius, que l'aspect du ciel et de la mer.

—Eh quoi ! prévoyez-vous un changement de temps ?

—Regardez l'horizon. Voyez vous cette légère vapeur grise qui flotte comme un brouillard ? A peine l'auriez-vous remarquée si je ne vous l'avais montrée. Eh bien, depuis ce matin je l'observe et il n'y a pas à bord un seul matelot, soyez en sûr, dont elle n'ait frappé les yeux comme les miens.

—Ces vapeurs à peine perceptibles inspirent-elles quelques craintes ?

—Elles nous prédisent un changement de température. J'ai relevé de plus une brusque variation du baromètre. Le changement que je vous prédis sera rapide et très accentué.

Jacques Chabot eût il l'idée de douter de la science météorologique du capitaine, pensée qui d'ailleurs ne lui vint pas un seul instant, que son doute eût été bientôt ébranlé par de nouveaux pronostics assez visibles pour être remarqués de tout le monde à bord.

Dans l'après-midi, les brises de la matinée prirent la consistance d'un vent assez fort. La mer prit une teinte plombée, des vagues se soulevèrent, lourdes et moutonneuses. Le brouillard que le capitaine avait montré au loin à Jacques Chabot montait au bord du ciel et le couvrait d'une teinte livide. Il se rapprochait, lentement encore, et peu à peu se transformait en une épaisse nuée. Le vent devint de plus en plus violent. Les vagues augmentaient de hauteur et creusaient entre elles de plus profonds ravins.

Dans la soirée, Jacques Chabot fut l'un des derniers à se retirer dans sa cabine. Il avait voulu monter sur le pont pour se rendre compte par lui-même de l'état de la mer. Il y avait trouvé le capitaine occupé à prendre ses dernières dispositions pour assurer pendant la nuit la marche et la direction du navire. Il donnait ses ordres d'une voix brève et énergique qui dominait le bruit du vent et des flots.

—Pensez-vous, lui demanda Jacques, que la situation puisse devenir périlleuse ?

—J'espère encore que non, répondit le capitaine. Nous n'avons à lutter pour le moment que contre une bourrasque assez forte, mais si le vent augmente de violence, la bourrasque se changera en véritable tempête.

Jacques Chabot se retira. Il descendit à la cabine qui lui était assignée : il l'habitait seul, bien qu'elle contint plusieurs couchettes comme toutes les cabines de paquebots. Au lieu de se déshabiller, comme d'habitude, il s'était assis sur le rebord de son lit.

Il lui semblait que les vagues frappaient contre les flancs du navire des coups de plus en plus violents. Tout le monde devait être couché, à l'exception des officiers de quart et des matelots de service, dont il entendait les allées et venues sur le pont au dessus de

sa tête. Le paquebot de temps en temps, semblait se précipiter d'une grande hauteur, puis tout à coup un choc sourd retentissait. Il entendait l'essoufflement pénible de la machine, le bruit rapide de l'élice tournant à vide, lorsque l'arrière se trouvait soulevé hors de l'eau. Les secousses devenaient de plus en plus violentes, le vent mugissait furieusement au dehors. Evidemment la bourrasque s'était changée en tempête, ainsi que le capitaine en avait exprimé la crainte.

— « Si nous allions sombrer, si nous allions tous périr ici ! »

Et en songeant à la possibilité d'un désastre, Jacques Chabot se représentait les cabines envahies par l'eau, l'affolement de tous les passagers, les cris, les appels désespérés des femmes. Il pensait alors à cette charmante jeune fille, Mlle Thérèse, voyageant seule, et qui, en cas de danger, n'avait aucun protecteur pour la secourir. Comme lui, elle devait entendre les bruits effrayants de la tempête. Comme elle devait trembler et elle devait avoir peur. Tout à coup, un éclair jeta, à travers la vitre épaisse du hublot, le reflet livide de sa fulguration, et presque aussitôt un coup de tonnerre retentit, si violent que Jacques se dressa sur ses pieds. Presque aussitôt après il sortit de sa cabine. Les couloirs faiblement éclairés par la lueur vacillante des lanternes, étaient absolument déserts. Il les suivit, obligé de s'appuyer à chaque pas contre les cloisons pour garder son équilibre sur le plancher mouvant.

Il cherchait la cabine de Mlle Savaron et, lorsqu'il l'eut trouvée, il s'arrêta, décidé à rester là, comme une sentinelle vigilante, pour prévenir et secourir la jeune fille en cas de danger imminent. L'idée qu'une porte fragile se trouvait seule maintenant entre lui et elle, qu'il n'aurait qu'à frapper pour se faire entendre ou qu'à renverser, s'il le fallait, l'obstacle d'un coup d'épaule pour arriver jusqu'à celle qu'il voulait protéger, suffit pour faire descendre un grand calme dans son esprit. Il se sentait de force et de sang froid à affronter pour la sauver de la mort les plus terribles dangers. Il attendait là depuis quelques minutes, prêt à tout événement, lorsque la porte sur laquelle il veillait s'ouvrit et par l'entrebaillement apparut la tête de Mlle Savaron.

— Qui donc est là ? demanda-t-elle à demi-voix.

Elle non plus ne s'était pas couchée et ayant entendu quelqu'un marcher dans le corridor, s'arrêter devant sa cabine et ne plus s'éloigner, elle s'était décidée à voir qui venait ainsi rôder dans son entourage.

— C'est moi, mademoiselle répondit Jacques.

— Vous, monsieur Chabot ?

Il comprit à son intonation qu'elle s'étonnait de sa présence.

— Je suis venu ici, dit-il, pour veiller sur vous, pour vous secourir en cas de danger. Ne sentez-vous pas comme le navire est secoué ? Oh ! je crois que nous sommes en butte à une terrible tempête.

Les succès formidables que l'on entendait, les éclats du tonnerre qui maintenant se succédaient presque sans interruption, lui donnaient complètement raison.

— J'ai eu peur pour vous, ajouta-t-il, et je n'ai pu me défendre de venir.

Touchée de ce langage, la jeune fille ouvrit complètement la porte de sa cabine et tendit la main à Jacques.

— Merci, dit-elle de votre courageux dévouement.

Comme une noble fille franche de cœur et d'allures, elle comprit que le meilleur moyen d'exprimer sa reconnaissance de ce dévouement était de l'accepter simplement, de se confier à la protection offerte, de consentir à associer, dans le danger, son sort à celui du jeune homme et de se montrer une compagne soumise en même temps que résolue.

— Qu'aurais-je à faire, demanda-t-elle, s'il survenait quelque accident comme vous semblez le redouter.

— Vous n'auriez qu'à vous abandonner à moi. Je suis un bon nageur et je vous sauverais ou je périrais avec vous.

— Je vous aiderais de tout mon pouvoir, dit-elle, car moi-même je nage assez bien.

— Ne nous quittons donc pas, répondit Jacques. Suivez-moi, mademoiselle, laissez-moi vous guider par la main. Je crois qu'il vaut mieux que nous allions là haut, dans le grand salon, attendre les événements, plutôt que de rester dans des étroits corridors qui se trouveraient encombrés à la première alerte.

Elle mit sa main dans la sienne et ils montèrent. Le pont offrait un spectacle des plus impressionnants pour des yeux non habitués aux effets de destruction des éléments déchaînés. Il était jonché de débris épars. Une partie de la passerelle avait été

emportée, des morceaux de bordage arrachés par les coups de mer. Des bouts de câbles cassés flottaient en sifflant entre les mâts. Il leur fallait traverser une partie du pont pour arriver au salon. Lorsqu'ils débouchèrent en haut de l'escalier, la violence du vent faillit les renverser et fit claquer les jupes de la jeune fille qui embarrassèrent sa marche en s'enroulant autour de ses jambes. Jacques, la saisissant par la taille, la soutint d'un bras, tandis que de l'autre main il se maintenait pour avancer aux cordages, au bastingage, à tous les appuis dont il pouvait se saisir. Ils avaient presque atteint le but lorsqu'un homme enveloppé d'un caban passa auprès d'eux et une voix sortit de dessous le capuchon rabattu, leur criant :

—Que diable faites-vous ici?... Rentrez vite, vous gênez la manœuvre.

C'était la voix du capitaine.

Enfin les voilà dans le salon. Il était temps. Presqu'aussitôt une véritable montagne d'eau s'abattit sur le pont, le balayant d'un bout à l'autre. Une minute de plus, ils auraient été emportés. Lorsque cette avalanche d'écume fut passée, la voix du capitaine se fit entendre de nouveau, stridente, donnant des ordres. De l'endroit où ils étaient réfugiés, Mlle Savaron et Jacques Chabot pouvaient voir, à la lueur des éclairs, tout ce qui se passait sur le navire, et oubliant leur propre danger, leur situation critique, ils ne purent se défendre d'admirer l'héroïque courage des marins occupés à lutter contre leur formidable ennemi, la tempête. D'instant en instant, de nouveaux paquets d'eau s'abattaient sur le pont et souvent après, quelques-uns des hommes qu'ils regardaient avaient disparu. D'autres les remplaçaient à leur poste périlleux, comme les soldats comblent les vides causés dans les rangs par la trouée des boulets. Thérèse, vivement impressionnée par cet horrible et grandiose spectacle, s'était appuyée au bras de son compagnon et se tenait serrée tout contre lui. Il sentait le cœur de la jeune fille battre tout près du sien, il sentait ses deux mains croisées se crispier par moments sur son bras. A d'autres instants, un tremblement la saisissait.

—Rassurez-vous, dit-il.

—Oh ! dit-elle, ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

Et montrant les matelots :

—Je voudrais donner ma vie pour celle de tous ces braves gens.

Vers le matin, la tempête diminua de violence et, lorsque le jour fut venu, le ciel était balayé, la mer encore monstrueuse s'agitait toujours follement, mais n'assaillait plus le navire avec la même irrésistible rage. Tout danger était passé. Thérèse était brisée d'émotion et de fatigue. Jacques Chabot la reconduisit jusqu'à sa cabine, l'engageant à aller prendre un repos indispensable.

—Peu de femmes, lui dit-il en la quittant, peu de jeunes filles de votre âge auraient montré autant de calme et de sang-froid que vous en avez eu dans cette terrible nuit.

—Et peu d'hommes, lui répondit-elle en lui tendant les deux mains à la fois, auraient montré autant de cœur que vous, en vous dévouant pour une pauvre fille inconnue.

Dans le regard qu'ils échangèrent chacun d'eux comprit qu'à la mutuelle sympathie qu'ils avaient éprouvée tout d'abord l'un pour l'autre avait succédé une véritable affection. Cette nuit le danger avait fait d'eux de vieux amis. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la journée, il ne restait des émotions passées qu'une légère trace de fatigue sur les traits de la jeune fille qu'éclairait un sourire qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le départ. Le beau temps était revenu. L'activité des marins avait tout remis en ordre à bord du paquebot, la tente se dressait à l'arrière comme les autres jours pour abriter les passagers contre l'ardeur du soleil.

—Je me sens encore un peu lasse, dit Thérèse à Jacques Chabot lorsqu'il vint la saluer et s'informer de sa santé. Voulez-vous, ajouta-t-elle, que nous nous retirions au salon pour y causer tranquillement ?

Ils s'y trouvèrent seuls, et la reconnaissance de la jeune fille la portant à une entière confiance, elle voulut raconter à Jacques l'histoire de sa vie et lui faire connaître les causes de son voyage en France.

—Je suis sûre, lui dit-elle avant de commencer son récit, que vous me donnerez quelque sage conseil d'ami.

XXI

Après quelques instants de recueillement, la jeune fille commença son récit en ces termes :

« L'histoire de ma vie est un véritable roman. Aussi loin que se reportent mes souvenirs, je me vois, toute petite fille, dans un pensionnat d'une ville d'Amérique. Tous les matins, une servante me conduisait à la pension ; tous les soirs, vers cinq heures, mon père venait me chercher.

« Mon père, ou du moins celui dont pendant longtemps je me suis cru la fille. C'était un ancien comédien français qui, à la suite de je ne sais quelles circonstances, était venu se fixer en Amérique.

« Bien que plus tard, et vous verrez comment, j'aie été détrompée sur la nature des liens qui m'unissaient à cet excellent homme, je garde pourtant à sa mémoire une reconnaissance et une affection filiales pour les soins paternels qu'il m'a prodigués. Grâce à lui, à sa bonté, mon enfance du moins a connu un foyer, je lui dois de n'avoir pas été, dès mes plus jeunes ans, une pauvre petite abandonnée élevée par la charité publique.

« Dès ma naissance, vous en jugerez vous-même, quand vous connaîtrez toutes les circonstances de ma vie, le sort m'avait marquée pour une malheureuse destinée. Toutefois, les premiers malheurs qui me frappèrent, m'atteignirent trop jeune pour que j'en eusse conscience. Le premier dont je me souviens, parce que j'avais déjà dix ans lorsqu'il survint, fut la mort de mon père adoptif. Elle m'affecta si douloureusement que, voyez ! j'ai encore les larmes aux yeux en vous en parlant. Ce fut une mort des plus dramatiques et qu'il serait au dessus de mes forces de vous raconter dans toute l'horreur de ses affreux détails.

« Obligé de faire un voyage de quelques jours, il me quitta un matin plein de force et de santé, heureux, souriant, me promettant un prompt retour, et pour me consoler, car je pleurais en me séparant de lui comme si mon âme d'enfant eût été saisie d'un triste pressentiment, il me parlait avec sa bonté habituelle des beaux présents qu'il se proposait de me rapporter. . . . Quelques heures à peine après m'avoir embrassée, il périssait, victime d'un terrible accident, d'une épouvantable catastrophe, le train dans lequel il se trouvait s'étant précipité d'une hauteur vertigineuse au fond d'un ravin par suite de la rupture d'un pont.

« A la douleur naturelle que cette perte devait me causer s'ajouta la terrifiante impression d'une fin aussi tragique.

« Le malheureux, peu de temps auparavant, m'avait donné à mon insu une nouvelle marque de son affection :

« Pensant à mon jeune âge, à mon avenir, à ce que je deviendrais s'il venait à me manquer, il avait conclu une assurance sur sa vie pour m'assurer un millier de francs de rente viagère.

« Je restai donc à dix ans seule au monde, mais non absolument dénuée de ressources pécuniaires.

« De braves gens, touchés de ma situation, me recueillirent et, grâce à la petite fortune que me laissait mon père adoptif, purent me placer dans une maison d'éducation française fondée depuis quelques années à New-York par des religieuses de votre pays ; de notre pays, plutôt, car, ainsi que je vous l'ai dit, je me considère comme française.

« Je fus élevée et instruite dans cette maison, où se passèrent les meilleures années de ma vie. Je la quittai à dix-huit ans, non sans regrets. Les mille francs de rente dont je jouissais ne pouvaient suffire à mon existence, quelque modeste que je la puisse rêver, et je devais songer aux moyens de gagner ma vie par mon travail.

« Par l'intermédiaire des religieuses de chez qui je sortais, j'eus le bonheur d'entrer comme institutrice dans une honnête famille où il y avait une jeune fille à élever. Ce n'était pas sans appréhensions que j'entrais dans cette carrière. Plairais-je aux gens chez qui j'allais entrer ? Me titerais-je à mon honneur et à leur satisfaction de la mission de confiance qui m'incombait ? Il n'en est pas de plus belle que je sache que de former l'âme et l'esprit d'un enfant, développer son intelligence, encourager ses bonnes qualités, l'armer contre l'erreur et le mal, la diriger vers le bien, c'est là une œuvre dont l'accomplissement procure les plus vives jouissances, les plus pures satisfactions. C'est justement parce que je me faisais une idée aussi élevée de ma mission, que je tremblais de ne pas assez dignement l'accomplir.

“ Cette crainte était exagérée, sans doute, car je réussis mieux que je n'aurais osé l'espérer, et en peu de temps mon élève et ses parents me témoignèrent une affection à laquelle je fus d'autant plus sensible et dont je leur fus d'autant plus reconnaissante, que cette affection était basée, ils ne me le laisserent jamais ignorer, sur l'estime qu'ils avaient conçue pour moi.

“ Je serais encore dans cette aimable famille, si, lorsque j'eus atteint ma vingtième année une révélation inattendue ne m'avait appris tout ce que jusqu'alors j'avais ignoré sur moi-même.

“ Je fus appelée au consulat de France. Le consul me fit connaître que ma mère, avant de mourir, avait déposé au consulat un pli qui ne devait m'être remis que lorsque j'aurais vingt ans accomplis. Le moment était venu où devait s'accomplir la volonté exprimée par ma mère, et je fus mise en possession du pli qui m'était destinée.

“ Il contenait une longue lettre d'elle et différents papiers.

“ La lettre m'apprit ceci : ma mère avait autrefois épousé un jeune homme, le fils d'un banquier de Paris, qui, malgré l'opposition de son père, avait fait d'elle sa femme. Ils étaient partis en Suisse. J'étais née à Genève de ce mariage et je m'appelais Thérèse Savaron. Deux ans après ma naissance, ma mère avait quitté son mari m'amenant avec elle en Amérique. Peu de temps après mon père était mort, et c'est ainsi que j'avais toujours pu croire que ma mère était mariée avec l'ancien comédien qui l'avait enlevée, et me croire leur enfant.

“ Après m'avoir expliqué cette situation elle me conseillait de rechercher mon grand-père paternel, de me faire reconnaître de lui, s'il existait encore, de réclamer son héritage s'il était mort.

“ Les papiers joints à la lettre devaient me servir dans l'un ou l'autre cas pour établir mon identité : c'étaient l'acte de mariage de mes parents, l'acte de décès de mon père et enfin mon acte de naissance.”

La jeune fille interrompit à ce point son récit pour tirer de sa poche une large enveloppe qui contenait les papiers dont elle venait de parler et elle les montra à Jacques Chabot devenu son conseiller et son confident.

—Le consul de France à New York, dit elle, m'a assuré de la parfaite authenticité de ces pièces.

—Elles me paraissent en effet très-régulières, répondit le jeune homme qui les avait rapidement examinées. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter sur ce point à la compétence du consul.

—Il est donc incontestable que je suis la petite-fille du banquier Savaron, et sa seule descendante directe, pour employer les expressions des hommes de loi, puisque mon père était son fils unique.

—Et par conséquent sa seule héritière, au cas où il serait décédé.

—Grâce au ciel, s'écria la jeune fille, il vit encore.

—J'é pensais, dit Jacques, que vous vous rendiez en France pour faire des démarches dans le but de retrouver votre grand-père, mais je vois que vous avez déjà recueilli des renseignements à son égard avant d'entreprendre votre voyage ?

—Oui. Le consul, qui, dans toute cette affaire, s'est montré pour moi de la dernière obligeance, a bien voulu se charger de prendre des informations en France.

—Et votre grand-père, prévenu par lui de votre existence, attend sans doute votre arrivée ?

—Voici justement où les choses se compliquent. Le consul n'a pas écrit directement à M. Savaron ; ne le connaissant pas, ne sachant même pas s'il vivait encore, il a fait prendre des renseignements par la voie administrative et voici ce qu'on lui a fait savoir : il existe à Paris un ancien banquier, M. Savaron, depuis de longues années retiré des affaires et possesseur d'une très-grande fortune. Il avait un fils unique qui s'est marié en Suisse, et plus tard est revenu auprès de son père chez qui il est mort. Ce fils avait une fille qui avait été enlevée par sa mère et le grand-père a pendant longtemps fait des recherches pour retrouver cette enfant.

—Mais, s'écria Jacques Chabot, tout cela concorde de point en point avec votre histoire et cet ancien banquier est évidemment votre grand-père.

—Le doute, n'est-ce pas, ne semble pas possible ?

—Il n'y a pas le moindre doute à avoir.

—Telle a été l'avis du consul, telle est ma propre conviction. Les renseignements

ajoutaient cependant que ce M. Savaron, avait retrouvé l'année dernière, la petite-fille qu'il cherchait, la fille de son fils. Thérèse Savaron (mon propre nom !) et qu'elle vit aujourd'hui installée auprès de lui. Cet événement a fait, paraît-il, beaucoup de bruit dans le monde et le fait est de notoriété publique.

—Oh ! mais cela est vraiment extraordinaire ! Il y aurait donc deux Thérèse Savaron ?

—Moi, et celle qui s'est fait reconnaître avant moi.

—Et pourtant il ne peut y en avoir qu'une !

—Il y a là-dessous un mystère que je ne peux comprendre. Dois-je croire que j'ai été trompée et que mes droits sont illusoire ? Ou dois-je croire à quelque imposture dont je serais victime ? La première supposition ne me semble pas admissible ; si ma mère a commis des erreurs dans sa vie, du moins m'aimait elle et je suis sûre que sciemment elle ne m'aurait pas menté dans la lettre qui contient ses révélations. Quant à croire qu'une intrigante, une aventurière, connaissant mon histoire et tentée par les recherches de M. Savaron pour retrouver sa petite-fille, ait pris mon nom et se soit fait passer pour moi, il me répugne d'admettre une telle hypothèse.

—C'est cependant, dit Jacques Chabot, l'hypothèse la plus vraisemblable et plus je réfléchis à cette affaire, plus il me semble impossible d'en admettre une autre. Mais que comptez vous faire, mademoiselle, lorsque vous serez arrivée à Paris ? Sans doute vous irez trouver M. Savaron, et vous mettrez sous ses yeux les preuves de votre naissance ?

—Telle a été en effet, ma première idée, mais je me suis arrêtée depuis à un autre plan. Mon intention est de ne pas d'abord révéler mon existence, de chercher à me rapprocher de mon grand-père ainsi que de celle qu'il a reconnue pour sa petite-fille, d'étudier le terrain, d'observer sans rien dire jusqu'à ce que je sois arrivée à découvrir la vérité et d'agir alors selon ce que me dictera ma conscience.

—C'est une tâche bien difficile que vous vous imposez là, mademoiselle, surtout vous trouvant seule pour l'accomplir. Si vous croyez que l'aide d'un ami dévoué, l'appui d'une affection sincère puissent vous être d'un utile secours, faites-moi l'honneur, dont je vous serai reconnaissant, de me considérer comme cet ami et d'accepter de moi cette affection qui vous est déjà toute acquise.

La jeune fille fixa sur lui son clair regard et lut sur son honnête physionomie une si franche expression de sincérité qu'elle n'hésita pas à lui tendre la main.

—De tout cœur, dit-elle, je consens à changer en une vraie et durable amitié les sentiments de sympathie qui nous ont si vite rapprochés l'un de l'autre.

Que le souvenir de Charlotte Gilbert était loin de lui en ce moment ! Avait-il jamais senti, auprès d'elle, une si douce ivresse inonder son cœur ? Par un mouvement dont il ne fut pas maître, il porta à ses lèvres la main qui lui était offerte, mais le baiser dont il l'effleura fut si léger, si rapide, si respectueux pourrait-on dire, que Thérèse Savaron put n'y voir que la signature d'un pacte d'alliance qu'ils venaient de conclure ensemble.

Elle rougit cependant légèrement et un soupir souleva sa poitrine.

Mais d'autres passagers entraient à ce moment dans le salon, où depuis une heure ils se trouvaient seuls, et Jacques Chabot, qui s'était levé à leur approche, ne remarqua ni la rougeur subite, ni le soupir de la jeune fille.

XXII

La Colombie a débarqué ses passagers au Havre.

Jacques Chabot et Mlle Savaron ont fait ensemble, par l'express de nuit, le trajet du Havre à Paris.

Les convenances s'opposant à ce que le jeune homme pût offrir l'hospitalité de son toit à sa compagne de voyage, il a dû, à l'arrivée, la faire descendre dans un hôtel : il a choisi pour elle non pas un de ces splendides hôtels qui sont le rendez vous des riches étrangers, mais une maison de modeste apparence, située dans son quartier, tenue familialement par de braves gens qu'il connaît depuis longtemps et à qui il a pu recommander la jeune fille comme une de ses parentes venue à Paris pour chercher une position.

—Mademoiselle, lui a-t-il dit en la quittant, vous n'êtes ici que provisoirement. Je vais m'occuper de vous trouver un gîte plus digne de vous et je viendrai aujourd'hui même vous chercher pour vous y conduire.

Puis, pendant que Thérèse se reposait de son voyage, il se rendit chez son associé.

M. Ferlat était remarié, il avait des enfants, un intérieur de famille et c'est chez lui que Jacques Chabot espérait trouver un refuge pour Mlle Savaron.

Après qu'ils eurent assez longuement parlé de leurs affaires, des intérêts de la maison, des résultats du voyage de Jacques à Philadelphie, ce dernier s'enquit auprès de M. Ferlat des nouvelles de sa femme et de ses enfants.

—Lorsque je suis parti, lui dit-il, vous cherchiez une personne sûre qui pût servir de gouvernante à vos enfants. Avez-vous trouvé quelqu'un qui vous convînt ?

—Pas encore, répondit M. Ferlat. Plusieurs personnes se sont bien présentées, mais aucune ne nous plaisait, aucune n'offrait de garanties assez sérieuses. Mme Ferlat en est très contrariée et commence à désespérer de trouver le phénix qu'elle cherchait.

—Eh bien, mon cher monsieur, s'écria Jacques, ce phénix je le ramène d'Amérique !

—Comment cela ?

Jacques lui raconta alors comment il avait rencontré à bord du paquebot une jeune institutrice d'origine française, qu'appelait à Paris le règlement d'affaires de famille et qui désirait y trouver une situation.

Il parla de sa position d'orpheline, il dit combien elle était charmante, quelle nature supérieure elle avait, il en fit le plus grand éloge et déclara que ce serait un vrai bonheur pour lui de pouvoir lui être utile.

—Je vous serais très reconnaissant ainsi qu'à Mme Ferlat de vouloir bien m'y aider.

Il avait parlé de sa protégée avec une si vive animation, une telle admiration pour elle se dégageait de ses paroles, que M. Ferlat ne put réprimer un sourire un peu malicieux.

—Quel feu, mon cher ami, lui dit-il, quel enthousiasme ! Allons, je vois avec plaisir que votre voyage vous a transformé et que vous n'êtes plus le Jacques Chabot que je connaissais inaccessible aux séductions féminines.

Jacques rougit légèrement.

—Mon Dieu, répondit-il, je n'ai aucune raison de m'en défendre. Cette jeune fille m'a inspiré une grande sympathie, une véritable affection, même, mais, croyez le, une affection toute fraternelle.

—D'après tout le bien que vous m'en avez dit, fit M. Ferlat, je ne peux regretter qu'une chose, c'est que vous n'éprouviez à son égard un sentiment moins fraternel.

Et quittant le ton d'amicale plaisanterie avec lequel il avait prononcé ces dernières paroles :

—Quoi qu'il en soit, dit-il, mon cher Jacques, c'est de grand cœur que moi et Mme Ferlat, qui vous estime autant que je le fais moi-même, accueillerons une personne recommandée par vous. Vous nous répondez de cette jeune fille, de son honnêteté, de ses qualités, il ne nous en faut pas davantage. Nous savons que notre confiance peut suivre la vôtre que vous n'êtes pas homme à la placer à la légère.

—Je n'attendais pas moins de la bonne amitié dont vous m'avez donné tant de preuves, dit Jacques Chabot en le remerciant. Voulez-vous prévenir Mme Ferlat de ma visite ? J'aurai l'honneur tantôt, en allant lui rendre mes devoirs, de lui présenter Mlle Thérèse Savaron. Il faut, avant de rien décider, qu'elle l'ait vue et qu'il soit sûr que cette jeune fille lui plaira.

Il parlait ainsi parce qu'il était sûr d'avance que Mme Ferlat, qui était une femme simple, mais chez qui la simplicité n'excluait pas une intelligente bonté, saurait apprécier à leur valeur, dès le premier abord, le caractère sérieux, la nature fine et distinguée de la jeune institutrice.

Il ne s'était pas trompé, car la femme de son associé, après une demi heure de conversation avec Mlle Savaron qu'il conduisit chez elle dans l'après-midi du même jour, dit fort aimablement à la jeune fille en forme de conclusion :

—J'ai la certitude, mademoiselle, que nous nous entendrons on ne peut mieux et je vois, ajouta-t-elle en souriant, que vous vous entendez déjà fort bien avec les enfants.

Les deux petites filles, en effet, avec cet instinct des enfants qui sont attirés vers qui les aime, et emhardies par la douceur des manières de " la demoiselle," lui faisaient fête, prenaient possession d'elle en s'installant sur ses genoux et la tutoyaient déjà dans leur charmant bavardage...

—Vous serez du reste, ajouta Mme Ferlat, considérée chez nous plutôt comme une amie que comme une institutrice.

On envoya chercher à l'hôtel les bagages de la jeune fille qui fut installée le jour même dans sa nouvelle position. Jacques Chabot, heureux d'avoir pu lui ouvrir un intérieur où elle vivrait dans la vie de famille en attendant les événements, au lieu de rester isolée dans Paris, remercia vivement Mme Ferlat, en prenant congé d'elle de l'aimable accueil qu'elle avait fait à sa protégée :

—C'est moi qui dois vous remercier de me l'avoir amenée, lui répondit-elle. Elle est charmante.

Il avait convenu avec Thérèse que celle-ci ne ferait personnellement aucune démarche pour éclaircir le mystère de sa situation par rapport à la famille Savaron. Il avait voulu se charger lui-même de prendre des renseignements, et la jeune fille, lui prouvant ainsi son entière confiance en lui, n'avait pas hésité à lui donner pleins pouvoirs pour mener comme il l'entendrait cette délicate affaire d'où dépendait son avenir.

Jacques Chabot se mit donc en campagne.

Pendant les quelques jours que durèrent ses recherches, il venait, chaque soir, rendre visite à Mme Ferlat et en même temps à Thérèse.

Ces soirées étaient pour lui délicieuses.

Il arrivait de bonne heure et trouvait souvent la famille encore réunie à la table du repas. M. Ferlat l'accueillait avec une amicale poignée de main, Mme Ferlat avec son bon sourire, Thérèse, qui semblait déjà être la fille aînée de ces braves gens, tendait à son ami, avec sa franchise d'allures un peu américaine, sa jolie main blanche, et les enfants, qui adoraient Jacques parce qu'il avait toujours quelque belle histoire à leur raconter ou quelque jeu nouveau à leur apprendre, poussaient des exclamations de joie en le voyant entrer, et se haussaient sur leurs petites chaises pour lui offrir leur baiser.

On se serrait un peu pour lui faire place.

Les petites filles insistaient avec une grâce enfantine pour lui offrir sa part du dessert.

—Jacques, mange un gâteau.

—Grand Jacques, prends un peu de notre crème, elle est bien bonne.

Grand Jacques souriait dans sa barbe noire et le plus souvent acceptait pour ne pas faire de peine à ces chères petites.

La lampe, sous son large abat-jour de porcelaine blanche, répandait une clarté douce, n'éclairant autour de la table que des visages heureux et souriants.

Le regard de Jacques rencontrait bien souvent celui de Thérèse. Les yeux du premier exprimaient une trop honnête et loyale affection pour que la jeune fille détournât les siens, dont l'expression était celle d'un remerciement pour l'existence calme et familiale que son ami lui avait procurée en l'introduisant dans cette maison.

Après qu'on s'était levé de table, et pendant que Mme Ferlat et Thérèse s'occupaient du coucher les enfants, M. Ferlat emmenait son jeune associé prendre le café et fumer un cigare dans son cabinet de travail.

Après une demi-heure passée là et pendant laquelle ils causaient surtout de leurs affaires industrielles, ils entraient au salon où les deux femmes les attendaient,

On était à l'entrée de l'hiver et un grand feu de charbon scintillait au foyer, répandant dans la pièce, comme une clarté de bien être les reflets de son incandescence.

M. Ferlat roulait son fauteuil près de la cheminée et s'armait des pincettes pour tisonner tout en causant. Quelques fois il prenait un journal pour le parcourir et une demi-séquence ne tardait pas à s'emparer de lui.

Jacques se rapprochait alors de Mme Ferlat et de Thérèse, assises auprès de la table et travaillant ensemble à quelque ouvrage de couture.

Mme Ferlat reculait un peu sa chaise pour qu'il pût s'asseoir entre elle et la jeune fille. Elle leur montrait son mari, assoupi, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil.

—Voilà le mariage, leur disait elle, le mari dort pendant que la femme veille.

Mais elle souriait en disant cela, elle ne mettait dans ses paroles aucune amertume, aucun accent de reproche, et elle ajoutait à demi-voix :

—Il faut l'excuser, le pauvre homme. Il est sur pied tous les jours dès quatre heures du matin, et il travaille tant pendant la journée ! Il se donne tant de mal ; Il n'est pas étonnant qu'il soit fatigué lorsqu'arrive le soir !

Jacques Chabot se disait à part lui :

« Oui, voilà le mariage. Un intérieur calme et tranquille une vie à deux que l'affection remplit, où l'on se soutient mutuellement, la femme appuyée au bras du mari, le mari appuyé sur le cœur de la femme ! Une vie qui a pour gaieté la douceur du foyer et le rire des enfants ! »

En pensant ainsi, son regard se reportait involontairement sur Mlle Savaron. Peut-être, qui sait ? Qui peut lire ce qui se passe dans le mystère profond d'un cœur de jeune fille ? Peut-être se faisait-elle de son côté des réflexions analogues.

Lui en France, elle en Amérique, à mille lieues de distance l'un de l'autre ; ils avaient

vécu jusqu'alors d'une vie solitaire, et il n'eût pas semblé possible que le hasard de la vie dût jamais les rapprocher.

Thérèse avait refusé déjà, à New-York, plusieurs offres de mariage. Jacques, lui, gardant au cœur l'amer souvenir d'un amour malheureux, s'était cru, depuis l'abandon de Charlotte, bien résolu à ne jamais chercher le bonheur dans l'amour.

Il eût certes souri avec incrédulité, si quelqu'un fût venu à lui dire, le jour où il s'embarquait pour aller organiser à Philadelphie l'exposition de la maison Ferlat et Chabot : "Tu rencontreras là-bas une jeune fille que tu aimeras..."

Non moins incrédule se fût montrée peut être la jeune fille, si quelque devin lui eût dit à elle, au moment où elle allait entreprendre son voyage : "Tu vas en France avec l'espoir d'y trouver une famille, d'y recueillir une fortune, mais sur le navire même qui doit t'emporter, tu trouveras mieux que cela : l'amour dévoué d'un honnête homme !"

Ils n'auraient pu croire à de pareilles prédictions.

Et pourtant elles eussent été l'expression de la vérité.

Jacques Chabot aimait Thérèse Savaron, il aimait son ancienne compagne de voyage du plus ardent, du plus profond amour.

Il ne pouvait plus se dissimuler à lui même la nature de ce sentiment.

Il ne lui avait rien dit encore, mais qu'est-il besoin de paroles pour qu'une femme se sache aimée ? L'instinct de son cœur devine l'amour.

Thérèse d'abord s'était attendue à ce que Jacques lui fit une franche et simple déclaration de ce qu'il ressentait à son égard. Mais tout en se montrant très assidu auprès d'elle, très-attentionné, tout en lui témoignant à chacune de leurs entrevues une affection presque tendre, il continuait à se taire.

Était ce donc extrême timidité de sa part, la crainte de voir sa demande repoussée s'il se décidait à la formuler ?

Elle s'était posée ces questions, puis en y réfléchissant elle avait deviné la véritable cause de ce silence prolongé : il provenait d'un scrupule qui n'était qu'une nouvelle preuve de délicatesse de la part de Jacques Chabot.

Tant que les recherches dont il s'occupait activement pour éclaircir la situation de Mlle Savaron n'avaient pas abouti à un résultat définitif, il s'était abstenu d'un aveu qui aurait pu faire penser qu'il voulait tourner à son profit l'incertitude même de cette situation.

Elle le comprit et elle lui en sut gré. Et, pour lui montrer qu'elle savait apprécier les mobiles de sa discrétion et de sa réserve vis-à-vis d'elle, elle se fit avec lui plus affectueuse encore, plus confiante, plus *sœur* qu'elle ne l'était déjà.

Ils ressentaient tous les deux une délicieuse impression de cette entente muette de leurs cœurs. Ils jouissaient d'un bonheur qui ne se peut définir mieux qu'en rappelant les vers charmants d'un poète :

Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on a dit : je t'aime.
Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours.

XXIII

Un de ces soirs qui réunissaient comme une seule famille Jacques Chabot, Thérèse et les Ferlat dans le salon de ces Jerniers, Jacques, que l'on avait attendu à la fin du dîner, arriva deux heures plus tard que de coutume.

La soirée, avant son arrivée, avait commencé assez tristement.

M. Ferlat était allé fumer seul dans son cabinet.

Thérèse n'avait pu dissimuler une certaine inquiétude, cette inquiétude que l'attente cause aux cœurs aimants. Mme Ferlat, qui s'en était aperçue, avait cherché à la distraire de sa préoccupation en la faisant causer de son passé.

C'était entre elles un sujet fréquent de conversation. Ces braves gens l'avaient accueillie avec tant de bonté que la jeune fille, approuvée d'ailleurs en cela par Jacques Chabot, avait cru devoir reconnaître leur affection en leur témoignant plus de confiance qu'à de simples étrangers. Ils étaient donc au courant de son histoire et des motifs qui lui avaient fait quitter l'Amérique pour venir en France.

M. Ferlat l'interrogeait volontiers, dans leurs causeries, sur sa première enfance, sur

sa jeunesse, sur le temps qu'elle avait passé dans le couvent des dames françaises à New-York, et d'ordinaire Thérèse éprouvait un certain plaisir à se remémorer, pour satisfaire aux curiosités amicales de l'excellente femme, tous ces souvenirs auxquels le changement de pays, non moins que le temps qui l'en séparait, donnait un mirage d'éloignement.

Mais, ce soir-là, elle répondait si distraitement que Mme Ferlat avait fini par demeurer elle-même silencieuse et l'on n'entendait plus depuis une demi-heure, dans le silence du salon, que le tic tac précipité de la pendule, le petit bruit sec des aiguilles poussées par le coup de dé et la régulière et monotone respiration de M. Ferlat qui, revenu de son fumoir, s'assoupissait, au coin du feu dans son fauteuil, quand la jeune fille, tout à coup s'arrêtant de coudre et relevant la tête, s'écria :

— Ah ! enfin le voilà !

— Qui donc ? demanda Mme Ferlat qui n'avait pas entendu comme elle le bruit de la porte cochère se refermant en bas.

— Lui ! répondit Thérèse.

Au même instant, ce *lui* entra. C'était Jacques Chabot.

Ce fut de la part de M. Ferlat brusquement réveill, et de sa femme qui n'avait pu réprimer un sourire à la laconique réponse de sa jeune amie, un concert de reproches à l'adresse du retardataire.

— Arrivez donc, s'exclama le mari en allant au devant de lui les mains tendues : on se morfond ici sans vous. Qui diable vous a retenu si longtemps ?

— Vous nous aviez promis hier, ajouta Mme Ferlat, de venir ce soir de bonne heure. Nous commençons à être inquiètes, fit-elle en regardant Thérèse.

Jacques s'était approché de cette dernière.

— Étiez-vous vraiment inquiète de moi ? lui demanda-t-il en lui donnant la poignée de mains qu'ils échangeaient d'ordinaire.

— Oui, répondit Thérèse avec franchise et sans faux embarras. Mais maintenant que vous voilà mon inquiétude est passée.

Sa physionomie, tout à l'heure attristée, avait repris en effet son calme souriant.

Jacques posa son chapeau sur la table et s'assit sur une chaise basse auprès de la jeune fille.

— Ces dames ont voulu vous attendre pour prendre le thé, dit M. Ferlat.

Sa femme s'était levée pour aller prendre la théière qui chantait doucement devant le rayonnement du foyer. Pendant qu'elle versait dans les tasses l'infusion toute fumante, Jacques, tout en quittant ses gants, dit à demi-voix à Thérèse :

— J'ai été retenu ce soir par une dernière démarche que j'avais à faire pour compléter les renseignements que je vous avais promis de prendre sur la famille Savaron.

— Ah ! fit Thérèse. Et qu'avez-vous appris ? . . .

Elle ajouta à haute voix, en réponse à un regard de Jacques.

— Vous pouvez parler devant monsieur et madame Ferlat. Ma situation, vous le savez n'est plus un secret pour eux.

Jacques alors leur fit part du résultat de ses informations.

— Ce que j'ai appris, dit-il, confirme entièrement ce que vous avait dit le consul de France à New-York. M. Savaron a bien en effet, il y a dix-huit mois, retrouvé ou cru retrouver sa petite-fille qu'il recherchait depuis longtemps. Voici d'ailleurs plusieurs journaux qui, à cette époque, ont raconté cette histoire : par son côté romanesque elle avait attiré l'attention du public parisien.

Il avait tiré des journaux de sa poche et il lut quelques articles qui presque tous étaient consacrés à la brillante fête que l'ancien banquier, on se le rappelle, avait donnée dans son hôtel pour présenter au monde sa petite-fille miraculeusement retrouvée. Il lut ensuite quelques faits divers qui parlaient également de cette aventure et il en fit remarquer un, entre autres, qui lui avait semblé, dit-il, jeter un jour nouveau sur cette affaire. Il était intitulé. *Un chercheur de pistes* et conçu en ces termes :

« Il n'y a pas que dans les forêts et les prairies du nouveau monde que l'on trouve de ces hommes doués d'un instinct merveilleux pour retrouver une piste perdue et la suivre jusqu'au bout. Paris possède aussi de merveilleux chercheurs de pistes. C'est ainsi qu'un simple homme d'affaires, M. Godelaine, a fait preuve d'une rare habileté en ce genre en retrouvant à mille lieues de Paris une jeune fille que sa famille avait perdue de vue depuis longtemps. M. Savaron, le riche banquier que connaît tout le monde de la bourse et des affaires, et le grand-père de cette jeune fille, va dit-on, associer M. Gode-

laine à ses affaires et lui ouvrir le chemin de la fortune en reconnaissance de l'immense service que lui a rendu ce modeste et habile chercheur de pistes."

— Godelaine? s'écria M. Ferlat, Godelaine? Il me semble que je connais ce nom-là. Attendez donc! . . .

Et après avoir interrogé pendant quelques instants ses souvenirs :

— J'y suis maintenant, reprit-il, et le Godelaine que j'ai connu doit être le même que celui dont il est question dans l'article que vous venez de nous lire, car le mien aussi était un homme d'affaires.

— Alors vous allez pouvoir nous fournir des renseignements sur lui?

— Oh! des renseignements bien vagues. Je ne l'ai vu qu'une seule fois. Il était venu me voir, un matin à la fabrique, et je ne sais comment il se fait que je ne vous aie jamais parlé de cette visite, car c'est vous, mon cher Jacques, qui en étiez l'objet.

— Comment cela? demanda Jacques.

— Cet individu prétendit qu'il était chargé par une famille de prendre des renseignements sur vous en vue d'un mariage projeté.

En entendant ces mots, Thérèse leva vers Jacques un regard où se lisait une certaine anxiété, mais la physionomie du jeune homme ne trahissait qu'un étonnement trop sincère pour être joué.

— Voilà qui est étrange, fit-il, et cet homme avait pris là un prétexte mensonger pour vous interroger sur mon compte. Combien y a-t-il de temps à peu près, monsieur Ferlat que ce fait s'est passé?

— Mon Dieu je ne saurais lui assigner une date précise, mais il doit y avoir environ deux ans. Tenez, c'était au moment où vous vous occupiez de votre invention. Je me rappelle même que c'est peu de temps après cette visite que ce gremlin de Giroud, ce mauvais ouvrier que j'avais renvoyé de mes ateliers, a saccagé votre machine.

— Ce rapprochement, dit Jacques, me donne la date à peu près exacte de la visite que vous fit ce Godelaine. Je vois maintenant que cette visite a précédé aussi de fort peu de temps l'époque où M. Savaron a soi-disant retrouvé sa petite-fille. Aurais je donc été mêlé indirectement, sans m'en douter, à toute cette histoire?

Il y eut quelques instants de silence. Ce fut Thérèse qui le rompit la première.

— Il me semble dit-elle d'une voix tranquille, qu'au lieu de s'éclaircir, les choses ne font que s'emmêler davantage. Cet homme d'affaires, dont vous venez de parler, ce Godelaine, ce "chercheur de pistes," qui est censé m'avoir rendue à mon grand père, doit seul posséder la clef de tous ces mystères. Ce n'est que par lui, je crois, que l'on pourrait arriver à connaître la vérité.

M. et Mme Ferlat déclarèrent qu'il partageaient entièrement cet avis.

— Mais c'est aussi le mien, s'écria Jacques.

— Alors, conseilla M. Ferlat, il faut rechercher ce Godelaine. Dire que j'ai eu entre les mains une carte de lui sur laquelle se trouvait son adresse! Malheureusement je ne l'ai pas conservée. Mais avec le Bottin. . . .

Il se levait déjà pour aller chercher le dictionnaire sur la table de son cabinet, mais Jacques l'arrêta.

— C'est inutile, ç'a été aussi ma première idée. J'ai trouvé l'adresse d'un Godelaine, homme d'affaires, rue de la Verrerie. Je m'y suis rendu aujourd'hui même, et c'est cela qui m'a retardé ce soir. Or, voici ce que j'ai appris là en interrogeant les concierges de la maison et quelques boutiquiers des alentours. Un Godelaine, homme d'affaires véreuses, a en effet habité pendant de longues années la rue de la Verrerie, où il a laissé une assez mauvaise réputation. Il a disparu depuis près de deux ans. Les uns m'ont dit ne pas savoir ce qu'il était devenu; d'autres, ceux qui paraissent les mieux informés et parmi eux ses anciens concierges, prétendent qu'il a quitté la France et qu'il est parti pour l'Amérique. Sans cet homme nous ne saurons rien et cet homme est introuvable.

— Cependant il est bien certain, n'est ce pas, que je suis la vraie petite-fille de M. Savaron?

— J'en suis absolument convaincu! s'écria Jacques.

— Une autre a donc pris ma place auprès de lui, l'a trompé, lui a volé son amour paternel.

Il y avait dans ses paroles un véritable accent d'indignation.

— Ma pauvre enfant, dit madame Ferlat, vous êtes la victime d'une trame odieuse ourdie contre vous.

—Mais, fit son mari, avec les preuves que Mlle Thérèse a entre les mains, rien n'est plus facile, il me semble, que de démasquer l'imposture de l'aventurière qui a osé se substituer à elle.

—L'aventurière ? dit Thérèse. Qui sait ?

—Comment, s'écria M. Ferlat, pouvez-vous douter que cette personne ne soit une misérable aventurière ? N'est-il pas clair que celle qui passe, à votre détriment, pour être la petite fille de M. Savaron, s'est mise de complicité avec Godelaine et que tous deux se sont servis d'un criminel stratagème, de cet impudent mensonge, pour s'approprier le riche héritage de votre grand-père ?

—Il me répugne à croire, répondit Thérèse, qu'une femme, une jeune fille, soit capable de se prêter à un rôle aussi odieux. Peut-être elle-même a-t-elle été trompée par l'homme d'affaires, peut-être est-ce une malheureuse orpheline à qui ce sifustier aura fait croire qu'elle était réellement l'héritière de M. Savaron.

—En tous cas, que comptez-vous faire ? demanda Mme Ferlat.

La jeune fille tourna son regard vers Jacques Chabot.

Celui-ci se promenait de long en large, en proie à une visible agitation.

—Mon Dieu, dit Thérèse répondant à la question de Mme Ferlat, j'ai besoin de réfléchir à tout cela avant de prendre un parti décisif.

Puis s'adressant à Jacques.

—Monsieur Jacques, lui dit-elle, j'ai une grande confiance dans votre bon sens et votre amitié. Demain, venez me voir, je vous dirai le résultat de mes réflexions et vous m'aidez à décider.

On se sépara sur ces mots. Il était tard et Jacques partit après avoir promis à Thérèse de revenir le lendemain ainsi qu'elle le lui demandait.

XXIV

Lorsque Thérèse Savaron se retrouva seule dans sa chambre, tout le monde étant endormi dans la tranquille demeure de Ferlat, elle s'assit sur une chaise au coin de son feu mourant et, solitaire, se livra à ses réflexions.

D'un côté s'offraient à elle les chances d'un avenir brillant, mais qu'il lui faudrait conquérir au prix de revendications qui ne pouvaient manquer d'être pénibles, au prix d'une lutte où ses sentiments de délicatesse et de fierté seraient certainement froissés.

—Dieu sait ! se disait-elle, qu'en confondant le mensonge dont mon grand-père est la dupe, en revendiquant ma place d'enfant auprès de lui, je n'obéirais qu'à l'impulsion filiale de mon cœur et au désir de remplir un devoir. Mais le monde en jugera-t-il ainsi ? M. Savaron lui-même. . . Il ne me connaît pas, en somme ! Peut-être l'aime-t-il, cette autre Thérèse ? Et s'il allait croire que l'imposture est de son côté, que c'est moi l'aventurière ; que je ne suis poussée vers lui que par l'appât de sa fortune ? Ah ! s'il était pauvre combien il me serait plus facile d'aller à lui, de lui dire : Me voilà, je suis la vraie, la seule Thérèse, la fille de votre fils ; embrassez-moi, vous êtes mon grand-père !

Elle ne fut pas seule à ne pas dormir cette nuit-là.

Jacques Chabot, de son côté, rentré dans son appartement de garçon, au lieu de chercher dans le sommeil le repos d'une fatigante journée de courses, s'oublia, malgré l'heure avancée, à examiner sous toutes ses faces la situation de la jeune fille et sa situation propre vis-à-vis de Thérèse.

Elle lui avait demandé de lui apporter le lendemain un conseil, et il se sentait fort troublé, fort incertain.

Car il l'aimait éperduement et profondément, il n'avait plus maintenant le moindre doute à cet égard.

Le lendemain, lorsqu'il se rendit au rendez-vous qu'elle lui avait assigné, Mme Ferlat, sans doute par une délicate attention et pour les laisser causer plus librement ensemble, avait emmené les enfants faire une longue promenade. Jacques trouva donc Thérèse seule à la maison.

Elle l'attendait au salon et ce fut là qu'elle le reçut.

—Je vois à vos traits pâlis, lui dit-il, que vos inquiétudes ne vous ont guère laissée dormir. Sans doute, vous avez pris quelque résolution ?

Au lieu de lui répondre, elle l'interrogea à son tour.

—Que me conseillez-vous de faire, monsieur Jacques ?

Il était préparé à cette question, et il s'était dit qu'il ferait abnégation de lui-même, de ses propres sentiments, et qu'il la conseillerait aussi froidement que s'il ne devait lui en rien coûter de se séparer d'elle.

—Mademoiselle, lui dit-il, je vais vous donner le conseil que vous donnerait certainement un homme de loi si vous en alliez consulter un. Vous avez des droits, votre intérêt est de les faire valoir. Vous êtes frustrée par une inconnue qui s'est emparée de votre nom et d'une position qui vous appartient, reprenez-lui tout ce qu'elle vous a pris.

—Mais que faut-il faire pour cela ?

—Vous avez en main des papiers qui prouvent que vous êtes la petite-fille de M. Savaron. Allez le trouvez et montrez lui ces preuves, racontez-lui votre histoire, expliquez lui comment il a été trompé.

Il poussa plus loin encore son abnégation en lui disant :

—Si une telle démarche vous est par trop pénible, mademoiselle, je me chargerai volontiers de la faire en votre nom. Vous n'auriez qu'à me confier vos papiers et j'irais voir votre grand-père. Son étonnement sera grand, sans doute, mais je crois qu'il reconnaîtra pourtant, à cause de leur sincérité même, la vérité de nos allégations.

—Merci, lui répondit Thérèse, merci, mon ami. Je reconnais bien là votre affection toujours dévouée. Mais, en me donnant ce conseil, vous ne pensez qu'à moi-même, à mon propre intérêt, et moi je dois penser à autre chose. Je ne connais pas ce grand-père que je suis venue chercher en France. Cependant je sais que mon cœur est déjà rempli pour lui d'une affection toute filiale et je serais au désespoir qu'il pût éprouver le moindre chagrin par ma faute.

—Je ne comprends pas, fit Jacques, en quoi cela pourrait être un chagrin pour lui de retrouver la véritable fille de son fils.

—Vous ne comprenez pas ? Mais songez donc qu'il doit l'aimer, et que briser cette affection serait lui causer sûrement une grande douleur ; car ce doit toujours être une grande douleur que de voir indigne de son amour qui l'on aimait.

—En effet, dit-il, on souffre beaucoup quand on se voit forcé de mépriser un être que l'on chérissait.

—Oui, reprit Thérèse, et tel serait pour M. Savaron le résultat de la révélation que vous voudriez que j'allasse lui faire. Ainsi, au lieu du bonheur que j'aurais voulu lui apporter, je ne lui apporterais qu'une douleur qui troublerait peut-être la fin de son existence. Or, cela je ne le veux à aucun prix, dussé-je me sacrifier moi-même, renoncer à mes droits sur une affection paternelle qui m'aurait été si chère.

Elle parlait de ses droits à l'affection de son grand-père, elle ne pensait même pas à ceux qu'elle avait en même temps sur son immense fortune.

Jacques Chabot fit cette remarque, mais il ne la formula pas, se contentant de constater au fond de son cœur cette nouvelle preuve des sentiments élevés, de la nature noble et désintéressée de celle qu'il aimait. Et en songeant que les dispositions dans lesquelles elle paraissait être, le parti de renoncement vers lequel elle semblait incliner, pouvaient lui laisser, à lui, l'espérance de ne pas la perdre, ainsi qu'il l'avait craint, son cœur se remplit d'une égoïste joie.

Il fit quelques pas de long en large dans le salon, puis s'arrêtant subitement devant elle :

—Ainsi donc, demanda-t-il, vous voilà prête à renoncer, par un sentiment de délicatesse que je ne peux qu'approuver, aux projets d'avenir que vous aviez formés avant de venir en France ?

—Toute prête, répondit-elle, si je ne peux accomplir ces projets qu'au prix d'un chagrin causé à mon grand-père.

—Il me semble difficile, dit Jacques, qu'il en soit autrement. Restez donc la Thérèse que vous êtes, et la vie vous réservera peut-être plus de bonheur que si vous étiez devenue l'héritière d'un riche banquier.

—Que voulez-vous dire ? fit Thérèse en fixant sur lui un regard étonné.

—Je vous aime. Pourquoi vous le cacherais je plus longtemps ? Le plus grand bonheur que je puisse rêver serait de passer ma vie près de vous. Voulez-vous être ma femme, Thérèse ? Voulez-vous porter mon nom ? Il n'a rien de bien glorieux, ce n'est que celui d'un ancien ouvrier, d'un travailleur, mais c'est le nom d'un honnête homme. Vous ne me répondez pas ? Vous paraissez troublée ! Hélas ! dois-je croire que mes paroles vous ont déplu et que j'avais conçu une espérance trop ambitieuse ?

La jeune fille, en effet, avait été tout d'abord déconcertée par la fougue de cette déclaration imprévue.

Cependant elle ne tarda pas à se remettre et à surmonter sa passagère émotion. Elle releva les dernières paroles prononcées par Jacques.

— Une espérance trop ambitieuse ! s'écria-t-elle. Ce mot ne pourrait avoir quelque apparence de justesse, non pas à mes yeux, mais à ceux du monde, que si vous aviez attendu pour déclarer la véritable nature de votre affection que je sois devenue la petite fille et l'héritière de M. Savaron.

— Oh ! dans ce cas, je m'étais juré que je me tairais, que je vous aimerais toujours en secret.

— Je connais trop votre fierté pour ne pas en être sûre. Mais, alors, vous plaidez donc tout à l'heure contre vous-même en me conseillant de me faire reconnaître par mon grand-père ?

— Je vous donnais ce conseil parce que je pensais qu'il était de mon devoir de ne pas vous pousser à sacrifier vos propres intérêts pour servir l'intérêt de mon amour. Il m'eût semblé qu'agir autrement eût été un manque de probité de ma part. Mais, je vous supplie, répondez à ma demande au lieu de m'interroger ainsi. Ne voyez-vous pas avec quelle angoisse j'attends votre réponse. D'un mot de vous dépend le bonheur de toute ma vie. Maintenant que j'ai parlé, maintenant que l'aveu s'est échappé de mon cœur, j'ai hâte de savoir si vous agréez ou si vous repoussez mon amour.

— Eh bien ! dit Thérèse, je vais vous répondre franchement.

Il était pâle et tremblant, et, pendant que la jeune fille parlait, il regardait le mouvement de ses lèvres comme pour deviner d'avance les mots qu'elle allait prononcer.

— Si je me trouvais dans une autre situation, je n'hésiterais pas un instant à mettre ma main pour toujours dans la main d'un homme que j'estime et à qui j'ai voué déjà une fraternelle affection. Je ne repousse donc pas votre offre, vous le voyez...

— Ah ! chère Thérèse, s'écria Jacques, que vous me rendez heureux en me parlant ainsi !

— Attendez, reprit elle, et laissez-moi finir. Je ne repousse pas votre offre, mais je ne saurais non plus l'accepter en ce moment. J'ai ma fierté, moi aussi, et, si un jour vous m'épousez, je ne veux pas que l'on puisse dire que vous avez donné votre nom à une femme qui n'en avait aucun qu'elle pût ouvertement porter.

— Eh ! qu'importe ! vous n'êtes pour moi que Thérèse !

— Mais je veux être pour tout le monde Thérèse Savaron. Oh ! ce n'est ni par vain orgueil ni par mesquine ambition. Mais je crois qu'il est de mon devoir d'empêcher que mon grand-père ne soit la dupe jusqu'à la fin de ses jours d'une imposture qui révolte mon honnêteté.

— Mais tout à l'heure, ne disiez-vous pas que le détromper serait peut-être lui faire beaucoup de mal ?

— Oui, mais qui sait si quelque circonstance fortuite ne fera pas la lumière à ses yeux ? Et puis ne serait-ce pas une lâcheté de ma part, le sachant enveloppé dans le réseau d'une intrigue, de ne pas chercher à l'en tirer ? Qui sait quelles peuvent être les intentions des gens qui l'ont trompé ? Si après lui avoir inventé une héritière, ils formaient le criminel projet de hâter l'heure où ils recueilleront l'héritage ? Oh ! cette pensée me fait frémir.

— Peut-être y aurait-il un moyen de ménager sa sensibilité, et pourtant de veiller sur lui, de le protéger au besoin.

— J'ai beau chercher, je n'en vois aucun, je vous l'avoue.

— Écoutez-moi donc, mon ami. Voici l'idée qui m'est venue, et il faut que vous m'aidez à la mettre à exécution ; il faudrait que je pusse entrer chez M. Savaron et vivre sous son toit sans que lui ni personne sache qui je suis. Alors j'étudierais de près le terrain, je connaîtrais la fausse Thérèse, je me rendrais compte du degré d'affection que mon grand-père peut lui avoir vouée et, d'après les circonstances, nous réglerions notre conduite. Que dites-vous de ce projet ?

Je ne peux nier, fit Jacques avec hésitation, qu'en principe, il ne soit excellent, mais il est bien difficile à réaliser. Comment vous introduire chez M. Savaron ? A quel titre sous quel prétexte vous présenter à lui ?

— Je n'en sais rien encore, mais il me semble que je trouverai, que je réussirai, si je puis toujours compter sur votre aide et votre dévouement.

— Thérèse ! en pouvez-vous douter après l'aveu que je vous ai fait tout à l'heure ? Hélas ! peut-être aurais-je mieux fait de me taire !

—Non, mon ami, non, dit elle en lui tendant la main. Vous avez bien fait de parler au contraire. Je ne veux pas songer à me marier en ce moment, mais quand je pourrai dire à mon grand-père : voici l'honnête homme, l'ami dévoué, qui m'a protégée : il m'aime et il m'a demandé d'être sa femme alors que je n'étais qu'une pauvre abandonnée, je suis sûre que mon grand-père me dira : Epouse-le, car tu ne pourrais avoir un plus digne mari.

—Merci, merci ! s'écria Jacques. Et il couvrit de baisers la main de la jeune fillé. Il comprenait que ces paroles valaient une promesse, un engagement formel pour l'avenir.

Thérèse avait les yeux humides et elle avait bien envie de lui dire : " Vous m'aimez, mon ami ? moi je vous aime aussi depuis longtemps."

Lorsqu'il se séparèrent leur cœur à tous les deux débordait de joie. L'amour leur faisait oublier toutes les difficultés qu'ils auraient à vaincre pour l'accomplissement de leurs desseins.

XXXV

Thérèse brûlait du désir de connaître au moins de vue, en attendant qu'un heureux hasard lui permit de poursuivre l'exécution de ses plans, la personne qui avait pris et son nom et sa place.

A maintes reprises elle avait exprimé ce désir à Jacques Chabot et ce dernier, dans le but d'en favoriser la réalisation, allait souvent rôder aux alentours de l'hôtel Savaron, afin d'étudier les habitudes et le genre de vie de ses habitants : il espérait bien arriver de cette manière à procurer un jour ou l'autre à son amie l'occasion de voir celle qu'elle désirait connaître.

Un soir qu'il s'était arrêté ainsi, vers huit heures, en face de l'hôtel, regardant les fenêtres éclairées du premier étage, la porte cochère s'ouvrit tout à coup pour livrer passage à un coupé attelé d'un fringant cheval de race. Le jeune homme se précipita en avant et, au moment où la voiture tournait, il eut le temps d'apercevoir dans la demi-obscurité de son intérieur capitonné, vaguement éclairé par un pale reflet des lanternes, un vieillard et une jeune fille assis côte à côte.

Il était plus que probable que c'était M. Savaron et celle qu'il croyait être sa petite-fille.

Jacques Chabot n'en douta pas un instant et subitement l'idée lui vint qu'il pourrait peut-être savoir où ils se rendaient : rien ne lui serait alors plus facile que de les rejoindre, si un hasard favorable voulait qu'ils se rendissent dans quelque endroit public, comme un théâtre ou un concert.

Tout en faisant ces réflexions, il avait marché machinalement dans la direction qu'avait prise la voiture. Il revint sur ses pas, s'arrêta devant l'hôtel et tira résolument le bouton de cuivre de la sonnette. La porte s'ouvrit, il pénétra dans le vestibule et, s'adressant au suisse qui venait à sa rencontre :

—M. Savaron ? demanda-t-il.

—Monsieur vient de sortir à l'instant, répondit le domestique.

Jacques Chabot s'attendait à cette réponse et, de fait, il se fût trouvé fort embarrassé si le suisse lui eût répondu que M. Savaron était chez lui.

Il prit néanmoins un air très désappointé.

—Mon Dieu, fit-il je n'ai pas de chance ! Je désirais beaucoup voir M. Savaron ce soir même pour l'entretenir d'une affaire excessivement pressée.

—Monsieur ne sait donc pas que M. Savaron n'est jamais chez lui le samedi soir ? demanda le suisse.

—Comment cela ?

—C'est son jour d'abonnement au Théâtre-Français, et il ne manque jamais d'y aller avec mademoiselle.

Jacques ne put réprimer un mouvement de satisfaction. Ses prévisions ne l'avaient pas trompé et il savait ce qu'il voulait savoir.

—Je suis bien aise de ce que vous me dite-là, répliqua-t-il pour donner le change au concierge. Cela se trouve on ne peut mieux : Je vais moi-même au Théâtre Français ce soir et j'y rencontrerai votre maître. Merci ?

Il s'éloigna en toute hâte et courut à une place de voitures voisine.

—Aux Français ! jeta-t-il au cocher en sautant dans une victoria.

Le cocher, comprenant à l'intonation de son client qu'il devait être pressé et jugeant à la mine qu'il pouvait être généreux, cingla d'un coup de fouet sa maigre jument :

—J'vas vous mener bon train, bourgeois ! nous y serons dans un quart-d'heure ?

Un quart d'heure après, en effet, il déposait Jacques Chabot devant le théâtre et s'éloignait enchanté de l'aubaine d'un fort pourboire.

Sans écouter les importunes sollicitations des marchands de programmes et des trafiquants de billets, le jeune homme courut au guichet et prit un fauteuil d'orchestre. Il dut attendre un peu cependant avant de pénétrer dans la salle, car la foule des spectateurs qui sortaient au moment de l'entr'acte encombraient les escaliers et les couloirs.

Dès que cette foule fut à peu près écoulée, il s'empressa d'entrer et grâce à une pièce de monnaie glissée à l'ouvreuse, se fit placer vers le milieu de l'orchestre, de manière à pouvoir embrasser de son regard tout le pourtour des loges.

Si dans l'une de ces loges il eût aperçu un homme âgé et une fille seuls, il se fût dit "ce sont eux." Mais dans aucune il ne vit un pareil couple.

Après s'en être assuré d'un premier coup d'œil circulaire, il se mit à examiner attentivement chaque loge une à une, se disant que M. Savaron et sa petite fille pouvaient ne pas être seuls, mais être accompagnés d'autres personnes.

Dans une seule loge, une loge de face, il vit un vieux monsieur, quoi causait avec un jeune homme blond bien coiffé, cravaté et plastronné de blanc, un gardénia à la boutonnière.

Ce vieux monsieur, était-il M. Savaron ?

Mais où alors était sa petite-fille ?

Elle pouvait s'être retiré pendant l'entr'acte dans le fond de la loge et ne pas être visible pour Jacques Chabot de la place où il se trouvait. Les deux hommes, le jeune et le vieux, étaient en effet à demi retournés et semblaient, dans leur causerie, s'adresser parfois à une troisième personne.

Pendant qu'il avait passé l'inspection de la salle, deux voisins étaient venus s'installer à côté de lui.

Son attention fut bientôt attirée par leur conversation. L'un semblait être un provincial ignorant les habitudes de Paris, et l'autre, qu'à ses allures, à son dégagé, à ses saillies parfois spirituelles, Jacques songea devoir être quelque journaliste, semblait servir de cicérone à son compagnon.

Il lui désignait nombre de personnes dans la salle, lui disait leurs noms, lui contait des anecdotes à leurs sujet.

Jacques Chabot pensa aussitôt que ce monsieur devait être à même de le renseigner utilement, et s'adressant à lui :

—Pardon, monsieur, lui dit-il, pourriez-vous, vous qui semblez connaître beaucoup de monde, me dire le nom de ce monsieur âgé qui se trouve dans cette loge en face de nous ?

Le voisin jeta un coup d'œil dans la direction indiquée.

—Ce vieux à cheveux blancs ? C'est M. Savaron, un richissime banquier, aujourd'hui retiré des affaires et dont la fortune est évaluée à douze ou quinze millions.

—Savaron ! fit Jacques. Ce nom ne m'est pas inconnu. A quelle occasion l'ai-je donc entendu prononcer ?

—Je vais vous aider à vous en souvenir, lui dit l'obligeant voisin. Ce fut à l'occasion d'une très romanesque histoire dont tout Paris s'est occupé.

—C'est cela même, il s'agissait, je crois, d'une jeune fille retrouvée ?

—La propre petite fille de M. Savaron. Une fort belle personne que vous pourrez voir tout à l'heure, car j'aperçois dans le fond de la loge une silhouette féminine qui doit être certainement elle.

Et, se tournant vers son compagnon, il se mit à lui raconter l'histoire que nos lecteurs connaissent déjà.

Jacques écoutait de toutes ses oreilles, espérant apprendre par ce récit quelques nouvelles particulières. Et, en effet, le nom de Godelaine fut prononcé.

—Savez-vous, monsieur, demanda-t-il ce qu'est devenu ce personnage ?

—Parfaitement, lui répondit son voisin. Il est maintenant à la tête du "Crédit rural."

—Le "Crédit rural ?" Cette nouvelle société financière dont on parle tant ?

—Elle-même.

—Et c'est M. Godelaine, l'homme d'affaires, qui a retrouvé la petite-fille de M. Savaron, qui est, dites-vous, le directeur de ce grand établissement ?

—Lui-même, et c'est à la protection de M. Savaron qu'il doit cette brillante situation. Seulement, ce n'est plus maintenant M. Godelaine tout court : il se fait appeler Godelaine de Saint-Luc et plus souvent M. de Saint-Luc.

Jacques Chabot comprit alors pourquoi il n'avait pas retrouvé dans l'almanach le nom de Godelaine.

Tout en écoutant son voisin, il ne perdait pas de vue la loge de M. Savaron.

L'entr'acte tirait à sa fin. Les spectateurs des fauteuils avaient presque tous repris leurs places. La plupart, en attendant que l'on frappât les trois coups qui annoncent le lever du rideau, se tenaient debout, lorgnant les galeries et les loges. Jacques attendait avec impatience que la petite-fille de M. Savaron reprit sa place afin de compléter les traits de cette inconnue qui avait pris la place de la pauvre Thérèse.

Un mouvement se produisit enfin dans la loge qu'il ne quittait plus des yeux. Une forme féminine apparut dans la pénombre. M. Savaron et le jeune homme qui causait avec lui se levèrent pour livrer passage, et une jeune fille vint s'asseoir au premier rang.

Jacques ne put retenir une exclamation de surprise.

Ce n'était pas l'incomparable beauté de cette jeune fille qui lui arrachait ce cri d'étonnement, mais une ressemblance inouïe, incroyable, qui l'avait frappé tout d'abord.

Il se demanda un moment s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Il n'avait pas de jumelles, étant venu au théâtre à l'improviste, et il pria son complaisant voisin de lui prêter un instant la sienne.

Ces lourds et abondants cheveux blonds, ces yeux brillants, ce nez fin, cette bouche d'un dessin charmant aux lèvres rouges et aux dents éclatantes de blancheur, tous les traits du visage de la jeune fille qu'il examinait, il les reconnaissait ; il les avait si souvent contemplés autrefois avec le ravissement de l'amour.

—Charlotte Gibert ! murmura-t-il.

C'était bien elle, il n'en pouvait douter, il reconnaissait jusqu'au petit signe qu'elle avait au coin de la lèvre et qui, jouant le rôle d'une mouche placée là par un raffinement de coquetterie, donnait au sourire un si piquant attrait.

Le rideau venait de se lever sur la scène ; Jacques ne s'en était pas aperçu, tant étaient grands son saisissement et son émotion. Tous les spectateurs s'étaient assis à leurs places, lui restait encore debout. Il fallut, pour le rappeler à lui-même, que son voisin lui touchât légèrement le bras.

Jacques lui rendit sa lorgnette en le remerciant. Pendant l'acte que l'on jouait il eut le temps de se remettre peu à peu du premier trouble que lui avait causé la reconnaissance inattendue qu'il venait de faire.

Il fut tenté plusieurs fois de se retourner pour regarder encore la jeune fille, mais il n'en fit rien, pensant qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention de Charlotte, qui, si elle l'apercevait, le reconnaîtrait certainement aussi bien que lui-même l'avait reconnue.

Heureusement que pendant le temps qu'il l'avait lorgnée, le hasard avait voulu qu'elle n'arrêtât pas une seule fois son regard de son côté.

Ainsi donc, l'ennemie qu'il allait avoir à combattre était la femme qu'autrefois il avait aimée. Mais le mal qu'elle lui avait fait souffrir il le lui avait pardonné depuis qu'il en aimait une autre, et il ne ressentit dans son cœur aucune colère, mais plutôt une grande pitié pour celle qui l'avait abandonné et trompé, qui avait préféré à son amour d'honnête homme une brillante situation dans le monde.

Plongé dans ses réflexions, il n'écouta pas un seul mot de l'acte qui s'acheva sans qu'il ne fût seulement rendu compte de la pièce que l'on jouait. Il avait eu d'abord l'idée de partir dès l'entr'acte suivant, pensant qu'à cette heure encore peu avancée il pourrait se rendre chez les Ferlat pour faire part à Thérèse de la découverte qu'il venait de faire.

Toutefois, lorsque la toile tomba, il se ravisa tout à coup. Ne valait-il pas mieux rester, pour surveiller ce qui se passait dans la loge de M. Savaron ? Il eut recours de nouveau à son prolige voisin pour se faire donner de nouveaux détails.

—Quel est donc, lui demanda-t-il, ce jeune homme blond qui se penche ainsi derrière la chaise de Mlle Savaron ? Le connaissez-vous ?

—S'il faut en croire la chronique des salons, répondit le voisin, ce jeune homme blond est un prétendant à la main de l'héritière. C'est le marquis de Saint-Paulet, parfait cavalier, grand amateur de turf, parfaitement nul sous tous les autres rapports. Il a fait dit-on, de grandes pertes au jeu et il espère sans doute redorer son blason en épousant la petite-fille du banquier.

—Et dit-on qu'il soit agréé ? demanda Jacques.

—Pas encore, mais, on dit qu'il le sera. Certains prétendent pourtant qu'il a un concurrent très sérieux.

—Et qui donc ?

—Tenez, celui même qui vient d'entrer dans la loge, qui salue si gravement la demoiselle et à qui le papa Savaron donne une amicale poignée de main.

Jacques Chabot jeta un coup d'œil vers la loge pour examiner le personnage en question.

—Peut-être ne le connaissez-vous pas ? continua le voisin.

—J'avoue, fit Jacques, que ce visage m'est tout à fait inconnu.

—Eh bien, c'est le directeur en personne du "Crédit rural."

—Godelaine ?

—De Saint-Luc. Si jamais vous aviez occasion de lui parler, appelez-le de l'un ou de l'autre nom selon que vous voudrez lui être désagréable ou agréable. Il déteste s'entendre désigner par son ancien nom.

Godelaine n'était pas le seul nouveau venu dans la loge. Une autre personne, une femme, y était entrée quelques instants avant lui, et Jacques apprit que c'était la baronne Désarcis.

—L'amie intime, quelques-uns disent même la parente de Mlle Savaron. Elle ne l'a quitte pas plus que si elle était payée pour lui servir de dame de compagnie.

Ce mot, dit en l'air, fut pour Jacques Chabot comme un trait de lumière. "Il n'y a qu'un moyen de faire pénétrer Thérèse, selon son désir, chez M. Savaron. C'est de l'y faire entrer comme demoiselle de compagnie !" Mais comment s'y prendre pour arriver à ce résultat, ne connaissant pas M. Savaron ? Jacques Chabot y réfléchit longuement et finit par conclure que c'était par Godelaine qu'il fallait attaquer la position. Il devait exercer en effet une grande influence sur M. Savaron et, en se liant avec lui, on pourrait pénétrer dans la place. Jacques résolut donc d'aller voir le directeur du "Crédit rural" et d'entrer en relations avec lui sous un prétexte quelconque. Et, comme il était homme d'exécution prompte, il se dit : "J'irai demain !"

XXVI

Le lendemain, dès neuf heures, Jacques Chabot se présentait au "Crédit rural."

C'était l'heure de l'ouverture des bureaux, et cependant la plus grande animation régnait déjà dans l'immense établissement.

Il y avait là de tous les mondes ; des ouvriers en casquettes, des commis de maisons de commerce en chapeaux ronds, des élégants vêtus à la dernière mode, des bourgeois, des petits rentiers, des pauvres et des riches, des timides et des effrontés, des honteux et des importants, des étrangers, des spécimens de tous les types qui se peuvent rencontrer entre le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Antoine, ces deux pôles de la capitale. Jacques Chabot se dirigea vers un guichet au-dessus duquel il avait aperçu le mot "Renseignement."

—Monsieur, dit-il à l'un des employés, où faut-il s'adresser pour parler au directeur du "Crédit rural."

—Montez au premier et demandez les bureaux de la direction, lui fut-il répondu.

Après avoir gravi un large escalier de pierre garni d'un épais tapis et orné d'une rampe ouvragée et dorée, il trouva un garçon de bureau, lequel l'introduisit dans une antichambre luxueuse qui n'était autre que celle du cabinet de "M. le directeur."

Il fit passer sa carte. M. le directeur était occupé à écrire une lettre, lorsque le garçon de bureau, entrant discrètement dans son cabinet, posa cette carte devant lui.

L'important personnage ne daigna même pas lever les yeux et dit, avec impatience :

—Tout à l'heure, faites attendre !

Puis le garçon de bureau s'étant retiré, il continua d'écrire sa lettre.

"... Il faut enfin que vous preniez un parti. Je ne saurais plus longtemps vivre dans cette incertitude. Entre lui et moi choisissez, mais rappelez-vous ce que je vous ai dit souvent, Godelaine vaincu saura se venger du marquis de Sa... Paulet vainqueur."

Après avoir formulé la menace contenue dans sa dernière phrase, il s'interrompit d'écrire et resta songeur. Peut-être rêvait-il à la vengeance dont il venait de parler.

Pendant qu'il tournait entre ses doigts son porte-plume, qu'il tenait encore, son regard errait distraitemment autour de lui et tomba par hasard sur la carte posée sur son large bureau. Il ne fit d'abord aucune attention au nom qui s'y trouvait inscrit. Son esprit était ailleurs et il regardait cette carte comme il eût regardé le premier objet venu, son encrier ou son presse-papier. Peu à peu, cependant, les quelques lettres gravées sur ce morceau de bristol en élégante écriture anglaise s'assemblèrent, se groupèrent, et formèrent un sens,

— Jacques Chabot ! murmura le financier. Où diable ai-je vu ce nom-là ?

Et tout à coup il sursauta dans son fauteuil. Il se ressouvénait maintenant.

— Mais c'est l'ancien amoureux de Charlotte, fit-il. Que peut-il me vouloir ?

— Bah ! continua-t-il, il est impossible qu'il sache quelque chose, sans doute il est venu pour négocier un emprunt quelconque.

Et sonnante d'un coup de timbre le garçon de bureau, il donna l'ordre d'introduire M. Chabot. Avant que celui-ci n'entrât, il reprit sa place dans son large fauteuil et abrita ses regards sous ses éternelles lunettes d'or. Quand Jacques parut, il répondit à son salut par une inclination de tête et, d'un geste courtois de la main, l'invita à s'asseoir en face de lui.

Puis il prit l'attitude d'un homme tout prêt à écouter la communication ou la demande que peut avoir à lui faire un visiteur quelconque.

— Monsieur, commença Jacques, je suis venu vous trouver pour vous proposer une grande affaire industrielle.

Le directeur du "Crédit rural" eut un sourire de satisfaction : ses prévisions se réalisaient.

— Je suis continua Jacques, l'un des associés de la maison Ferlat et Chabot, constructeurs mécaniciens. Les succès que nous avons obtenus aux dernières expositions, notamment à Philadelphie, l'essor considérable qu'ont pris nos affaires depuis quelque temps, nous ont fait reconnaître, à mon associé et à moi, la nécessité de chercher un moyen d'aider au développement toujours croissant de notre fabrication. Notre capital est devenu insuffisant, il n'est plus en rapport avec l'extension que notre affaire est susceptible de prendre. Nous avons alors pensé à lui en constituer un nouveau en faisant appel à des actionnaires, et je suis venu vous voir pour vous consulter à ce sujet, espérant que le "Crédit rural" pourrait peut-être nous prêter son aide et son appui pour une opération de ce genre.

Il se tut, attendant une réponse.

— Monsieur, lui dit Godelaine, l'affaire que vous nous proposez est de celles en effet que nous traitons journellement. Je ne saurais toutefois vous donner une réponse définitive avant d'avoir consulté notre conseil, ce que je ferai, je vous le promets, lors de sa prochaine réunion.

Ils causèrent encore pendant quelques instants des conditions éventuelles auxquelles la société financière pourrait traiter avec la maison Ferlat et Chabot pour sa mise en actions, puis Jacques fit mine de se retirer, son bat n'ayant été ce jour-là qu'une première entrée en relations avec l'ancien homme d'affaires.

Mais Godelaine le retint. A son tour, il allait jouer son jeu.

— Je suis d'autant plus charmé, monsieur Chabot, lui dit-il, d'avoir fait aujourd'hui votre connaissance, que j'avais l'intention d'aller moi-même vous rendre visite pour vous parler de choses qui vous intéressent.

— De quelles choses donc, monsieur ? fit Jacques qui ne put dissimuler son étonnement.

— N'avez-vous pas connu autrefois une personne qui portait le nom de Charlotte Gibert ?

Cette question inattendue et faite à brûle pourpoint, redoubla l'étonnement du jeune homme. Où donc Godelaine voulait-il en venir ? Il n'hésita pas cependant à répondre.

— Oui, monsieur, dit-il en effet, mais depuis longtemps j'ai perdu de vue cette personne et j'ignore actuellement ce qu'elle est devenue.

— Eh bien, lui dit Godelaine, moi je vais vous l'apprendre. Mlle Charlotte Gibert, que vous deviez épouser et qui vous a abandonné. . . .

Jacques crut devoir l'interrompre et lui demanda, pour mieux feindre d'ignorer que Godelaine eût pris part aux faits en question :

— Mais, monsieur, nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois, comment donc êtes-vous au courant des détails intimes de mon existence ?

—D'une manière bien simple, répondit Godelaine, par la personne elle-même dont il s'agit et que je connais.

Jacques marqua par une légère inclinaison de tête qu'il acceptait cette explication.

—Je reprends donc, continua Godelaine. Après avoir disparu sans que vous ayez pu découvrir les motifs qui la décidaient à se séparer de vous, Charlotte Gibert, la jolie ouvrière dont vous étiez si amoureux, a du jour au lendemain changé de condition. Elle avait découvert qu'elle était la petite-fille unique d'un riche banquier, elle s'est fait reconnaître par lui, et elle est maintenant un des plus riches partis qu'un jeune homme dans votre situation, sur le chemin lui-même d'une grande fortune industrielle, puisse rêver d'épouser. Vous me plaisez, je m'intéresse à vous. Je crois savoir d'un autre côté que votre ancienne fiancée ne vous a jamais oublié. Si donc, vous aussi, vous sentiez au fond de votre cœur quelque chose des sentiments qu'elle vous inspirait autrefois, je m'offriraï volontiers à vous aider l'une à l'autre à renouer, par mon intermédiaire, vos anciennes relations.

Jacques Chabot ne répondit pas tout de suite. Godelaine, le voyant plongé dans ses réflexions, ne douta pas qu'un combat se livrait en lui entre le désir de revoir Charlotte et le ressentiment qu'il avait gardé contre elle. Le jeune homme se demandait au contraire quel parti il pourrait tirer, pour servir les intérêts de Thérèse, de l'offre qui venait de lui être faite.

—Monsieur, dit-il enfin, je ne vous cacheraï pas que j'ai été indigné de la manière dont Charlotte Gibert a agi à mon égard. La retrouvant aujourd'hui, pourrais-je lui pardonner ! J'ai beau m'interroger, je n'en sais rien encore.

—Si vous l'aimez toujours, dit Godelaine en riant, nul doute que vous lui pardonniez certainement. Consentez seulement à la revoir. Mais il serait bien entendu, par exemple, qu'aux yeux du grand-père vous seriez censé n'avoir jamais connu sa petite-fille antérieurement. Je vous présenterais à lui comme un de mes amis. Acceptez-vous.

Jacques parut hésiter quelques secondes et répondit tout à coup d'un ton d'un homme qui prend une résolution subite :

—Eh bien, oui, j'accepte, mais sous certaines conditions.

—Lesquelles donc ?

—Celles-ci : mon acceptation n'engage en rien ma décision à venir. Mademoiselle... Mais vous ne m'avez pas dit le nom qu'elle porte maintenant ?

—Mlle Savaron.

—Mlle Savaron ignorera jusqu'à nouvel ordre que vous m'avez vu et parlé, et, enfin, vous vous chargerez d'introduire auprès d'elle une personne en qui j'ai toute confiance et qui sera chargée par moi de me rendre compte des changements qu'a pu lui faire éprouver sa nouvelle situation.

—Cette personne est une femme ? demanda Godelaine.

—Oui, c'est une jeune fille que vous pourriez placer auprès d'elle comme demoiselle de compagnie.

Godelaine, à son tour, parut hésiter. Peut-être quelque défiance s'éveillait-elle dans son esprit. Il comprit cependant qu'il ne pourrait arriver à ses fins qu'en acquiesçant à ces conditions.

—Soit, dit-il enfin, je me charge de ce que vous me demandez. Comment s'appelle cette jeune fille ?

—Mlle Duparc, répondit Jacques. Je vous la présenterai d'ailleurs dès aujourd'hui si vous voulez venir ce soir chez mon associé, M. Ferlat. Elle demeure chez lui et vous serez censé venir pour causer de la mise en actions de notre maison.

Cet arrangement fut accepté par Godelaine et les deux hommes se séparèrent enchaînés l'un et l'autre du résultat de leur conférence.

XXVII

Quelques jours après, grâce à l'intervention de Godelaine, qui avait su habilement persuader Savaron de la nécessité de donner une compagnie à sa petite-fille, Thérèse sous le nom de Mlle Duparc que lui avait attribué Jacques Chabot, se trouva installée dans l'hôtel. Charlotte avait continué avec la baronne Désarcis ses relations d'intimité. Mais une amitié entre femmes que sépare une aussi sensible différence d'âge n'est jamais complète. Charlotte le sentait. Elle ne pouvait se défendre d'une sorte de retenue, d'un manque d'abandon, qui tenait à l'espèce d'infériorité où sa jeunesse la plaçait vis-à-vis de la baronne. Aussi fut-elle ravie à l'idée d'avoir auprès d'elle une jeune fille de son âge, dont elle pourrait se faire une amie de second rang et sur laquelle elle dominerait à son tour tout naturellement, par suite de la situation même de demoiselle de compagnie que Mlle Duparc occuperait auprès d'elle. Elle fit donc bon accueil à Thérèse. Quant à M. Savaron, la première fois qu'il vit cette dernière, ses yeux s'attachèrent sur elle avec une étrange expression d'étonnement.

— Quel singulier jeu du hasard ! murmura-t-il.

Une émotion trop visible se lisait dans ses yeux pour qu'elle pût échapper à l'attention de Charlotte.

— Qu'avez-vous donc, grand-père ? demanda-t-elle.

Il n'avait aucune raison pour cacher le motif du trouble qu'il éprouvait :

— Ah ! chère fille, s'écria-t-il, la vue de Mlle Duparc réveille en moi de bien chers et bien cruels souvenirs ! Tu ne peux te rappeler ton pauvre père, tu étais trop jeune lorsque tu l'as perdu ; sans cela, tu serais frappée comme moi d'une extraordinaire ressemblance.

— Quoi ! s'écria Charlotte, Mlle Duparc lui ressemble-t-elle à ce point ?

Une vague appréhension effleura son esprit. Godelaine ne lui avait-il pas dit que la véritable Thérèse existait ? Ne l'avait-il pas un jour menacée de la retrouver si elle persistait à lui refuser l'accomplissement des promesses qu'elle lui avait faites autrefois.

Sous l'empire de ce soupçon, ses yeux se portèrent alternativement de M. Savaron à la soi-disant demoiselle Duparc.

Thérèse, elle aussi, était agitée intérieurement de sentiments qu'il lui fallait comprimer ; mais, quelque force de volonté qu'elle y mit, elle ne parvenait que difficilement à les empêcher de se refléter sur sa physionomie. Elle avait éprouvé une violente émotion en se trouvant en présence de celui qu'elle savait être son grand-père, à elle seule, et en lui entendant donner ce titre par une autre ; ce que lui-même venait de dire n'avait pu que redoubler cette émotion.

M. Savaron s'était levé et s'adressant aux deux filles :

— Je vais vous faire juges vous-mêmes de cette ressemblance, dit-il.

Pendant qu'il ouvrait le tiroir d'un petit bureau, Thérèse, relevant ses yeux baissés, surprit un regard de Charlotte dans l'expression duquel elle lut un certain malaise, presque de l'effroi, et, comprenant ce qui se passait au fond de cette conscience, elle sentit la nécessité de rassurer sa rivale.

M. Savaron revenait vers elle, tenant à la main un portrait-miniature de son fils jeune homme.

— Voyez, dit-il.

Charlotte s'empara du portrait, qu'elle connaissait d'ailleurs, et assez longuement regarda alternativement cette peinture et le visage de Thérèse.

Elle eût voulu pouvoir nier la trop réelle ressemblance signalée par M. Savaron.

— Je trouve, dit elle, avec un certain embarras, l'expression des deux physionomies bien différente.

Thérèse se pencha vers le portrait : son cœur battit violemment en contemplant cette image de son père, sur laquelle elle eût été si heureuse de pouvoir déposer un baiser filial. Ce fut pourtant d'une voix calme, et en souriant pour ne pas pleurer, qu'elle dit à M. Savaron :

— Vous trouvez, monsieur, que je ressemble à ce portrait ?

Et secouant doucement la tête :

— Il ne me rappelle en rien mon père, à qui je ressemblais beaucoup.

Il lui sembla presque commettre un sacrilège en prononçant ces paroles.

—Vous avez aussi perdu votre père ? lui demanda Charlotte.

—Oui, répondit-elle, je suis orpheline. Mon père était officier et il est mort pendant l'expédition du Mexique.

Charlotte Gibert eut un soupir de soulagement. Le fils de M. Savaron n'avait jamais été officier et il était mort en Suisse, non au Mexique.

—Allons se dit-elle, j'étais folle ! quelles chimères allais-je me forger ? C'est bien une demoiselle Duparc que j'ai pour demoiselle de compagnie.

Le vague soupçon qui lui était venu fut aussitôt dissipé et l'insouciance de sa nature lui fit bien vite oublier ce petit incident. Au bout de quelque temps, elle avait même pris en affection sa nouvelle compagne. Leur vie était commune. Le matin, Thérèse, toujours plus tôt levée que Charlotte, entra chez celle-ci et pendant que la femme de chambre procédait à la toilette de sa maîtresse, les deux jeunes filles causaient entre elles de l'emploi de leur journée. Le reste de la matinée se passait à l'étude. Savaron s'était depuis longtemps aperçu que l'éducation de celle qu'il croyait être sa petite-fille, n'était qu'une éducation de surface, un vernis brillant, manquant de ce fond de solidité, de cet acquis de connaissances, que donnent seules les études commencées dès le jeune âge et sérieusement suivies. D'après le désir qu'il en avait exprimé, il avait donc été convenu que Charlotte recevrait de sa demoiselle de compagnie des leçons d'anglais, de musique et de dessin. Cette tâche à remplir rendait à Thérèse plus supportable la fausse existence qu'elle menait. Elle puisait dans sa nature élevée et généreuse l'espérance qu'en développant dans le cœur de son élève les idées de devoir et de justice, en lui inculquant des sentiments de droiture et d'équité, elle l'amènerait petit à petit à avoir honte elle-même, au fond de sa conscience, de la supercherie grâce à laquelle elle s'était fait une situation dans le monde.

“ Qui sait, se disait-elle, si un jour elle ne me prendra pas pour confidente de ses remords ? ”

Et elle pensait que si ce jour devait arriver, le moment serait alors tout naturellement venu de révéler à Charlotte Gibert qui elle était.

Charlotte Gibert, qui avait cru d'abord en prenant auprès d'elle Mlle Duparc, qu'elle aurait une compagne effacée au second plan, une docile comparse obéissant à tous ses caprices, s'aperçut bientôt qu'à ce point de vue elle s'était trompée. Toute supériorité fatalement s'impose, et celle de Thérèse s'imposait à Charlotte. Cependant, tout en trouvant trop grave et trop sérieuse sa demoiselle de compagnie qu'elle appelait souvent par forme de plaisanterie, Mlle Mentor, elle éprouvait à son égard une sympathie mêlée du respect que lui inspirait une nature si au-dessus de la sienne. Mais contre cette sympathie et ce respect, contre la supériorité d'une personne qu'elle considérait socialement comme son inférieure, son altier et indépendant caractère la faisait parfois entrer en révolte. Alors, dans de subits accès de fierté, elle se montrait dure, blessante même, par sa manière de répondre à quelque sage avis dont elle s'irritait, et de faire sentir à la conseillère qu'elle n'occupait après tout qu'un rang subalterne dans la maison. Dans ces occasions, Thérèse fut plusieurs fois tentée de réduire cet orgueil et de l'anéantir en dressant tout à coup devant l'usurpatrice sa véritable personnalité.

N'était-elle pas en droit de lui dire en effet : “ La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir ! ”

Seule la pensée de son grand-père la retenait. Elle se résignait alors, toujours courageuse, et, comme Charlotte n'était pas foncièrement méchante, elle se reprochait bientôt à elle-même le chagrin qu'elle avait causé à Mlle Duparc et cherchait à le lui faire oublier par une affectation d'affectueuses cajoleries.

—Il faut me pardonner, lui disait elle, je suis un enfant gâté, un enfant terrible ; grondez moi, je l'ai bien mérité.

—Il ne m'appartient pas de vous gronder, je n'en ai nullement le droit, répondait Thérèse à cette étrange fille, chez qui les bons et les mauvais sentiments semblaient en lutte continuelle.

—Et qui donc l'a ce droit ?

—M. Savaron.

—Mon grand-père ? Il me ferait en effet un bel et bon sermon s'il savait que tout à l'heure j'ai manqué d'égards envers vous. Savez-vous bien qu'il vous a en grande estime. Il ne se passe pas de jour qu'il ne m'engage à prendre modèle sur vous pour me corriger de mes défauts, dont il s'aperçoit bien plus, paraît-il, depuis qu'il a sous les yeux toutes les perfections morales réunies dans votre personne.

Thérèse feignait de ne pas comprendre le sens un peu ironique de telles phrases.

—Je finirai par être jalouse de vous, continuait Charlotte si mon grand-père continue à se montrer pour moi aussi peu indulgent.

—Pouvez-vous parler ainsi ! . . .

—Oh ! il est très bon, sans doute, et je ne doute pas de son affection pour moi ; mais c'est une affection souvent grondeuse. Son grand âge l'empêche de comprendre le besoin de plaisirs et de distractions de ma jeunesse, et je m'ennuyais souvent toute seule auprès de lui, avant de vous avoir pour compagne.

Ces choses et d'autres du même genre, dites, au cours de leurs entretiens, eurent bientôt fait voir clairement à Thérèse que Charlotte Gilbert était loin de ressentir pour M. Savaron, à défaut de sentiments filiaux imposés par de véritables liens du sang, la reconnaissance qu'au moins elle eût dû vouer pour tout ce qu'elle lui devait.

Il est juste de dire pourtant qu'il n'en avait pas été toujours ainsi. L'ancienne ouvrière, dans les premiers temps de son changement de position, avait pris à cœur de s'acquitter aussi consciencieusement que possible du rôle de petite-fille qu'elle avait assumé. Mais, depuis qu'elle s'était laissé prendre à l'amour de Saint-Paulet, elle avait secoué la contrainte que lui imposait ce rôle. Elle oubliait tout pour une soirée de théâtre ou pour une nuit de bal.

Quelque temps après l'installation de Thérèse auprès d'elle comme demoiselle de compagnie, les deux jeunes filles devaient aller, un soir, accompagnées de Mme Désarcis, à une grande fête donnée par un riche financier et qui devait être très brillante. Le matin de ce jour là, M. Savaron se trouva assez gravement indisposé. L'inquiétude que ressentit Thérèse lui fit oublier toute idée de fête. Aussi fut-elle fort surprise, s'étant rendue vers la fin de la journée à l'appartement de Charlotte, qu'elle s'étonnait de ne pas avoir vue apparaître chez le malade depuis plusieurs heures, de trouver celle-ci occupée avec sa femme de chambre à ses préparatifs de toilette.

—Eh quoi ! lui dit-elle, songez-vous encore à aller à cette fête, malgré l'état de votre grand-père ?

—Mais son état n'a rien d'alarmant, répondit Charlotte. Il est malade, il est vrai, mais ne court pas un danger sérieux.

Et comme Thérèse insistait et disait que, pour elle, elle croyait de son devoir de rester auprès de M. Savaron ; Charlotte lui répartit avec humeur :

—Libre à vous de rester, si bon vous semble. Moi je ne crois pas manquer à mon devoir en allant à cette fête et j'irai. Je partirai avec Mme Désarcis qui doit venir me prendre.

Dans la soirée, elle vint, avant son départ, dire adieu à son grand-père, et après lui avoir fait admirer sa splendide toilette qui doublait l'éclat de sa beauté :

—Vous ne m'en voulez pas, lui dit-elle, d'aller m'amuser ?

—Je ne t'en veux nullement, mon enfant, répondit l'excellent homme. Mais je croyais qu'il avait été convenu que tu emmènerais Mlle Duparc ?

Charlotte jeta les yeux vers Thérèse qui, assise à quelques pas du malade, avait suspendu la lecture qu'elle était en train de lui faire et tenait le livre à demi fermé sur ses genoux.

—Oh ! Mlle Duparc, elle a eu des scrupules. Moi j'ai pensé au contraire que vous seriez plutôt peiné de savoir qu'à cause de vous je me privais d'un plaisir. Adieu grand-père ! je vous laisse aux soins de votre garde-malade.

Et l'ayant embrassé, elle se enfuit à la hâte en faisant bruire sur le tapis de la chambre sa longue traîne de satin.

—Quelle évaporée ! murmura Savaron dès qu'elle fut sortie. Et dire que vous êtes toutes les deux du même âge ! Quelle différence entre vous ! Ne dirait-on pas, ce soir, que c'est vous la petite-fille et elle l'étrangère ?

Et prenant la main de Thérèse, il l'attira vers lui et déposa paternellement un baiser sur son front.

—Merci de votre dévouement, ma chère enfant !

A cette caresse, à ces paroles, elle se sentit violemment émue et dut se détourner pour essuyer ses yeux humides. Un instinct secret le rapprochait de cette jeune fille qui de plus en plus lui rappelait son fils. Ce n'était plus seulement une ressemblance physique, c'était aussi une ressemblance morale. Il retrouvait en elle toutes les qualités de ce fils. Souvent il le lui disait, et Thérèse pensait, en l'écoutant, qu'il lui serait bien facile.

de le convaincre quand le jour serait venu de lui révéler la vérité. Plusieurs fois Jacques Chabot, qu'elle voyait de temps en temps en se rendant chez les Ferlat, l'avait pressée de hâter ce jour, mais elle hésitait encore, et gardait son mystère, retenue d'un côté par une sorte de pitié pour Charlotte, d'un autre côté par la crainte d'occasionner un scandale qui désolerait son grand père. Et Jacques se demandait, en voyant ces hésitations sans cesse renouvelées, s'il ne ferait pas bien, dans l'intérêt même de Thérèse, d'intervenir pour brusquer le dénouement.

XXVIII

A cette fête où Thérèse avait refusé d'aller, Charlotte savait devoir rencontrer Saint-Paulet. Cette raison seule eût suffi pour que rien au monde pût l'empêcher de s'y rendre.

Elle se réjouit même à la réflexion du refus de Thérèse, ou plutôt de Mlle Duparc de l'accompagner : elle eût été gênée par sa présence, et préférerait se trouver seule avec Mme Désarcis qui, loin d'y apporter aucune entrave, favorisait au contraire les assiduités de Saint-Paulet auprès de l'héritière du banquier Savaron.

La baronne s'était faite auprès de la jeune fille la protectrice, l'ambassadeur et l'avocat du vicomte.

— C'est le mari qu'il vous faut, disait elle souvent à Charlotte.

Elle agissait ainsi en haine de Godelaine et pour se venger de lui.

Ce soir-là, pour la centième fois, au milieu des tourbillons de la fête et de son éclat enivrant, Saint-Paulet renouvela à la jeune fille ses brûlantes déclarations et ses sollicitations pressantes. Il savait bien, par l'accueil encourageant qu'elle lui faisait, que sa recherche lui était agréable, et, si elle ne lui avait pas encore dit qu'elle l'aimait, il l'avait deviné et Mme Désarcis le lui avait affirmé. Il commençait cependant à se lasser, habitué aux rapides conquêtes, des hésitations qu'il mettait la petite-fille du banquier Savaron à l'agréer définitivement. Aussi se montra-t-il dans cette soirée plus pressant que jamais, si pressant, que, dans l'ombre d'une serre où s'était égarée leur promenade, il lui arracha enfin un aveu dont un baiser fut le gage. Mais ce ne fut qu'une victoire partielle ; il ne put obtenir encore une promesse décisive.

Peut-être allait-elle, dans ce moment de trouble, prononcer cette promesse, mais elle fut arrêtée sur ses lèvres par une vision subite. Elle crut reconnaître Godelaine dans une silhouette qui passait derrière les feuillages. Elle se rappela ses menaces et elle eut peur. C'était lui en effet. Il avait vu le baiser échangé et il s'éloignait la rage dans le cœur, bien décidé à ne pas différer d'un seul jour l'exécution du plan qu'il avait formé pour rompre la liaison de Charlotte avec le vicomte. Depuis qu'il avait fait entrer Mlle Duparc chez Savaron, il n'avait pas revu Jacques Chabot. Jugeant qu'il était urgent de le faire entrer en scène, dès le lendemain il se rendit chez lui.

Godelaine trouva Jacques Chabot fort préoccupé. Il avait reçu le matin même une lettre de Thérèse et dans cette lettre elle se montrait toujours aussi irrésolue. Touché de la bonté et de la sympathie que lui témoignait M. Savaron, elle semblait incliner, pour le moment, à se contenter de ces marques d'affection et à laisser aller les choses jusqu'à ce que la vérité se fit jour par quelque hasard providentiel.

« C'est une si grave détermination à prendre, lui disait elle, que de se faire justice soi-même, que je n'ose m'y résoudre. Quand je suis venue dans cette maison je pensais moins à mon propre intérêt qu'à celui de mon grand-père. Tout autre que vous pourrait douter de cette affirmation, mais vous, mon ami, vous me connaissez trop bien pour ne pas ajouter foi à mon entière franchise.

« Or, depuis que je suis ici, je vois mon grand-père heureux et j'ai la joie de contribuer à ce bonheur. Je lui rends les mêmes services, je lui voue la même affection que si j'habitais auprès de lui, à titre d'enfant. Quelle raison aurais-je donc, quant à présent, de troubler sa tranquillité ? Me faire reconnaître comme sa légitime héritière ? Cette pensée me fait presque honte ! »

Jacques Chabot n'admettait pas ces raisonnements et il se demandait, comme maintes fois il l'avait déjà fait, s'il n'était pas de son devoir, s'étant déclaré le protecteur de Thérèse, de la protéger même un peu malgré elle, même à son insu, et d'intervenir non pas auprès de M. Savaron, mais auprès de Charlotte. Il ne doutait pas que devant la

menace de voir son passé révélé, elle ne consentit à céder la place qu'elle occupait indûment.

Ce fut dans cette disposition que le trouva Godelaine, et il lui sembla que l'ancien homme d'affaires était envoyé vers lui par la destinée pour lui dicter sa voie, lorsqu'il lui dit :

—Je crois maintenant, monsieur Chabot, que l'heure est venue que vous revoyiez Charlotte.

—Je suis prêt à le faire répondit Jacques.

C'était la réponse qu'il espérait, un refus eût déjoué tous ses plans, puisque Jacques était l'instrument dont il avait résolu de se servir contre Saint-Paulet. Il comptait bien qu'ensuite, Charlotte, furieuse de l'intervention inopportune de son ancien fiancé, l'aiderait s'il le fallait à se débarrasser de lui : il avait d'ailleurs l'intention de le replonger dans le néant en ruinant par ses influences financières la maison Ferlat et Chabot. Jacques, réduit à la faillite, ne serait plus à craindre et les révélations qu'il pourrait s'aviser de faire seraient taxées d'imputations calomnieuses.

Quand le jeune homme lui dit : " Je suis prêt ", Godelaine vit dans ce seul mot la réalisation promise de son plan machiavélique. Il eut un mouvement de joie et s'écria avec bonne humeur :

—Allons, je vois avec plaisir que votre ancienne passion n'est pas morte, comme vous sembliez le croire. Petit bonhomme vit encore. Hé, hé, mon cher, je vous en félicite, car Charlotte Gibert, aujourd'hui Mlle Savaron, est, comme je vous le disais l'autre jour, un des plus beaux partis de Paris.

Jacques avait trop de loyauté pour paraître approuver, même par son silence, l'exactitude de cette appréciation. Il eût cru se rendre indigne de Thérèse, dont la pensée remplissait son cœur, en permettant même à un Godelaine, de supposer un seul instant qu'il aimait encore Charlotte.

—Permettez, monsieur, dit-il froidement, j'ai dit que j'étais prêt à revoir Charlotte Gibert, mais je n'ai pas dit le moins du monde que je l'aimais, ni que je consentais à en faire ma femme.

Godelaine crut qu'il ne parlait ainsi que pour ne pas avoir l'air de se jeter avec trop d'empressement sur l'aubaine d'un brillant mariage et d'une grosse dot.

—Bon, bon, dit-il, mettons donc que cela ne soit pas encore venu, mais enfin cela peut venir. L'important pour le moment, et tout avenir réservé, est que vous revoyiez Charlotte. Quand donc comptez-vous la revoir ?

—Le plus tôt possible, demain probablement ?

—Désirez-vous que je vous accompagne ?

—Non, s'empressa de répondre Jacques, c'est complètement inutile. Je crois qu'il vaut mieux qu'elle ne nous sache pas de connivence.

—Ce qui ne manquerait pas d'arriver si elle nous voyait ensemble ?

—N'êtes-vous pas du même avis ?

—Parfaitement. Je vous demanderai pourtant comment vous vous y prendrez pour arriver, jusqu'à elle ?

—Rien n'est plus simple. Avez-vous donc oublié que j'ai des intelligences dans la place.

—Mlle Duparc, la demoiselle de compagnie ?

—Elle-même, c'est elle que j'irai voir demain, Je suis son ami et personne ne pourra s'étonner que j'aie lui faire une visite.

—Et c'est elle qui vous ménagera une entrevue avec Charlotte ?

—Peut-être. Je n'en sais rien encore, car il pourrait se faire qu'une fois introduit dans l'hôtel le hasard me mette tout naturellement en présence de la petite-fille de M. Savaron.

—Oh ! oh ! fit Godelaine en souriant, le hasard, à mon avis, est un introducteur sur lequel on ne peut guère compter. Mais préféreriez-vous que ce ne fût pas Mlle Duparc qui vous mît en rapport avec Charlotte ?

—Je le préférerais de beaucoup, répondit Jacques, car je ne l'ai pas mise complètement au courant de la situation, et sa présence me gênerait pour l'explication que je dois avoir.

—Et d'un autre côté, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, il est préférable que vous ne soyez pas présenté par moi.

—En effet, et c'est pourquoi, je le répète, je compte sur un heureux hasard.

—Étant très au courant des habitudes de la maison, je puis vous indiquer un moyen de le faire naître. Mais il faudrait pour cela que vous fissiez votre expédition dans la matinée.

—Soit, j'irai dans la matinée si ce moment est plus favorable.

—Entre dix et onze heures, vous demanderez Mlle Duparc. On vous fera nécessairement monter à l'appartement qu'elle occupe avec la petite fille de M. Savaron. Un domestique vous accompagnera et, pendant qu'il ira vous annoncer, il vous priera d'attendre dans un petit salon. A gauche de ce petit salon, se trouve une porte conduisant dans les appartements ; à droite, une porte vitrée qui donne accès dans la serre. Regardez à travers le vitrage. Presque tous les jours, Charlotte, à cette heure-là, passe la revue de ses fleurs.

—Parfaitement. Si je l'aperçois, je n'ai qu'à ouvrir la porte pour arriver auprès d'elle.

—C'est cela même. Ainsi donc, c'est bien entendu. Demain matin . . .

—Demain matin j'irai ; entre dix et onze heures, à l'hôtel Savaron, et, d'une manière ou d'une autre, je verrai Charlotte, j'y suis bien décidé.

—J'espère bien que vous me ferez connaître le résultat de l'entrevue ?

—Soyez tranquille, répondit Jacques, vous êtes trop mêlé à cette affaire pour ne pas être mis des premiers au courant des suites de ma démarche. Je suis bien sûr que Mlle Charlotte elle-même vous en parlera.

Godelaine ne fit pas attention au singulier sourire dont il accompagnait ces paroles ; ce sourire, s'il l'eût remarqué, eût sans doute éveillé quelque défiance dans son esprit soupçonneux et lui eût donné fort à réfléchir. Il quitta Jacques, fort satisfait de la résolution prise par ce dernier. Avant de partir, toutefois, il lui repara du projet de mise en actions de la maison industrielle. Aucune décision n'avait encore été prise à cet égard. Jacques, à dessein, traînait les choses en longueur. Ce projet n'avait été inventé par lui que pour lui servir de prétexte d'entrer en relations avec le directeur du Crédit rural ; il s'en servait maintenant comme dans le cirque le torero se sert de sa cape rouge pour détourner l'attention de la bête. Godelaine, malgré sa finesse, s'était laissé prendre à cette habile feinte. Il croyait même qu'en cette affaire le piège était tendu par lui. La mise en actions de l'usine mettrait à sa merci la maison Ferlat et Chabot ; et, le moment venu, il la ruinerait en provoquant sur le marché une forte baisse sur les actions. Il poussa donc encore ce jour-là, le plus qu'il put, à ce que l'opération projetée ne fût pas différée plus longtemps et s'appliqua à démontrer que, grâce aux conditions exceptionnelles qu'il offrait, elle serait tout à l'avantage des deux associés et constituerait pour eux un véritable coup de fortune.

Il croyait très sincèrement que l'affaire ne pouvait manquer de se conclure. Jacques ne négligeait rien pour l'entretenir dans cette illusion.

—M. Ferlat n'est pas encore complètement décidé, répondit-il à Godelaine, mais j'ai sur lui une grande influence et vous pouvez vous reposer sur moi du soin de le persuader et de l'amener, à bref délai, à partager mon avis.

Godelaine partit sur cette assurance. Il était enchanté du résultat obtenu. Il se félicitait intimement de son habileté et ne s'apercevait pas qu'il venait de forger des armes contre lui-même.

Après son départ, Jacques Chabot resta longtemps plongé dans ses réflexions. Il avait pris une grave détermination en décidant qu'il irait voir Charlotte Gibert. En agissant ainsi de sa propre initiative et sans le consentement préalable de Thérèse, il assumait vis-à-vis d'elle toute la responsabilité des événements qui pourraient suivre. L'approuverait-elle ? Il lui savait trop grand cœur, trop grande intelligence pour ne pas l'espérer. Elle comprendrait qu'il n'avait eu d'autre mobile que son dévouement pour elle. Il relut la lettre qu'elle lui avait écrite. Entre les lignes de cette lettre il lisait, avec la seconde vue de l'amour, bien des choses qui ne s'y trouvaient pas exprimées.

Il comprenait que la jeune fille n'était pas heureuse, qu'elle souffrait de sa faussé situation, et surtout de ne pouvoir donner ouvertement toute leur expansion à ses sentiments de tendresse pour son grand-père.

« Puisqu'un scrupule exagéré de délicatesse, l'horreur de nuire même à qui lui a nuï la retiennent d'agir, se dit Jacques, il faut bien qu'il se trouve quelqu'un d'assez dévoué pour agir pour elle. Qui donc serait ce, sinon moi ? »

Et ayant vaincu par ce raisonnement les dernières hésitations que pouvait lui inspirer la crainte d'une désapprobation de Thérèse, il sentit en lui le calme des résolutions immuablement prises.

XXIX

A dix heures précises Godelaine arrivait chez M. Savaron et, après avoir causé d'affaires quelques instants avec lui, pour donner un prétexte à sa visite matinale, il le quitta : mais au lieu de descendre le grand escalier pour sortir de l'hôtel, il entra dans la serre, dont une des extrémités communiquait avec l'appartement du banquier et l'autre avec celui de sa petite-fille.

Il n'y avait en ce moment dans la serre qu'un jardinier qui achevait d'enlever les quelques feuilles mortes tombées dans les caisses au pied des arbustes ; connaissant Godelaine de vue, pour un habitué de la maison, cet homme ne s'étonna nullement de le voir entrer ; il le salua et peu après se retira en emportant ses outils et le laissant absolument seul. Le directeur du "Crédit rural" se trouva ainsi maître du terrain ; il ne venait là que pour épier l'entrevue qui devait avoir lieu entre Jacques Chabot et Charlotte Gibert. Il se dissimula derrière une rangée de caisses et attendit patiemment. Au bout d'une longue demi-heure, il entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait. Était-ce Jacques ? Était-ce Charlotte ? Il regarda avec précaution à travers le feuillage.

C'était Charlotte.

— Voilà toujours, se dit-il, un des deux personnages de la comédie à laquelle je veux assister.

Il regarda sa montre : Il était dix heures et demie.

— L'autre personnage est en retard, ajouta-t-il mentalement, mais il ne peut tarder à arriver.

Cependant la jeune fille se croyant seule, allait et venait dans la serre en chantonant à demi voix.

Elle suivait les rangées de caisses, examinait les plantes, enlevait par-ci par-là une fleur flétrie. A un moment, elle cueillit une superbe et sanglante fleur épanouie du matin même sur un rameau de grenadier et la piqua coquettement dans ses cheveux.

— Qu'elle est belle ! murmura Godelaine.

Et il se sentit plus que jamais décidé à vaincre tous les obstacles, par quelque moyen que ce fût, pour qu'elle ne fût pas à un autre qu'à lui. Charlotte cependant continuait sa lente promenade. Elle faisait le tour de la serre et, malgré ses nombreux arrêts, peu à peu elle se rapprochait de l'endroit où Godelaine était caché. Il arriva un moment où celui-ci vit qu'il ne pourrait éviter d'être découvert et il prit alors le parti de se montrer.

— Vous ici ! s'écria Charlotte en le voyant s'avancer vers elle.

Mais d'où sortez-vous donc ? ajouta-t-elle. Je ne vous ai pas entendu entrer.

— J'étais là, caché derrière ces arbustes. Je vous regardais et je vous admirais.

— Vous m'espionniez, voulez-vous dire.

Comme toujours, elle lui parlait durement, elle le bravait.

Il eut un frémissement de colère.

— Eh bien oui ! répondit-il, je vous espionnais. Je vous espionnais parce que je vous aime et que je veux que vous soyez à moi ! Je vous espionnais parce que vous m'en avez donné le droit par vos mensonges et vos tromperies ! Je vous espionnais comme l'autre soir dans une autre serre semblable à celle-ci !

Le souvenir revint à Charlotte du baiser d'amour que quelques jours auparavant elle n'avait su refuser à Saint Paulet. Mais ce souvenir ne fit que redoubler son antipathie contre Godelaine et, au lieu de la voir rougir de confusion, il la vit se redresser devant lui avec un air de fierté révoltée. Et elle lui jeta à la face ces paroles de mépris comme un cinglement de coups de cravache :

— Espionner une femme est une action lâche !

On eût dit qu'elle l'exaspérait à plaisir.

La passion, la colère, la jalousie, lui faisaient monter une folie au cerveau.

Il eut un ricanement et d'un mouvement trop brusque pour qu'elle pût l'éviter, de ses deux mains il lui saisit les poignets ; puis se penchant vers elle :

— Pour me venger de toi et de lui, à mon tour je veux un baiser de tes lèvres. J'effacerai ainsi la souillure qu'elles ont reçue du sien.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! cria Charlotte, rejetée en arrière pour éviter l'injure qu'il lui voulait infliger.

Mais il ne l'écoutait pas, il l'attirait de force vers lui et allait certainement triompher de sa résistance lorsqu'elle lui dit d'une voix sourde :

—Mais lâchez moi donc, on vient.

Il lâcha prise et tourna la tête.

Jacques Chabot venait d'entrer dans la serre.

Godelaine alors dit à voix basse à Charlotte :

—Vous ne vouliez pas croire à mes menaces. Y croirez-vous maintenant ? Voici votre passé qui se dresse devant vous.

Charlotte avait reconnu Jacques et elle restait debout, muette, pâle, la bouche entr'ouverte sans pouvoir proférer un cri. Elle eût voulu fuir, mais elle ne le pouvait pas, le jeune homme lui barrait le passage. Il s'avançait à pas lents et ne paraissait pas d'ailleurs avoir vu la scène de violence à laquelle avait mis fin son arrivée. Godelaine, comprenant que Jacques Chabot devait être en même temps étonné et mécontent de le trouver là après ce qui, la veille, avait été convenu entre eux, s'éloigna rapidement et, pour éviter de passer auprès de lui, sortit de la serre par l'autre porte. Jacques et Charlotte se trouvèrent donc seuls, face à face.

—Vous ne vous attendiez plus à me revoir jamais ? lui dit-il.

—Que me voulez vous ? murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

—Vous sauver peut être. Rassurez-vous donc. Je ne viens ni pour vous rappeler vos serments violés, ni pour réclamer les droits d'un amour oublié de vous, oublié de moi aussi. Je viens seulement pour rompre les trames ourdies par l'homme qui sort d'ici et qui est votre mauvais génie.

—Vous avez raison, murmura Charlotte, la tête baissée, et n'osant regarder Jacques. Godelaine est un mauvais génie.

—Eh bien, il faut détruire vous-même ce que Godelaine a fait ; il faut déchirer de vos propres mains le voile de mensonges dans lequel il vous a enveloppée.

—Comment cela ! fit Charlotte dont la terreur croissait.

—En redevenant ce que vous étiez, ce que vous auriez dû rester, en reprenant votre vrai nom de Charlotte Gibert.

—Je ne suis plus Charlotte Gibert, s'écria-t-elle. Ne savez-vous pas que je suis maintenant la petite-fille de M. Savaron ?

—Cela n'est pas vrai, répondit Jacques durement. Vous ne voyez donc pas que je sais tout ? Godelaine vous a fait passer pour celle que vous dites être, et vous vous êtes prêtée à cette imposture, éblouie et fascinée par la convoitise d'un riche héritage. Mais ni cette fortune, ni la place que vous occupez ici ne vous appartiennent, elles appartiennent à une autre.

—Elle est morte.

—Qu'en savez-vous ? Qui vous dit que ce n'est pas encore là un mensonge de Godelaine ?

Elle le regarda un long moment sans répondre, cherchant à lire au fond de ses yeux le secret de ses paroles.

—Voulez vous donc me perdre ? lui demanda-t-elle enfin avec anxiété.

—Non, répondit Jacques, je veux au contraire, comme je vous l'ai dit en commençant, vous sauver. Oui, vous sauver de la honte qui tombera sur vous le jour où votre supercherie sera découverte. Et elle ne peut manquer de l'être, soyez-en sûre. Réfléchissez-y donc, votre secret est aussi celui de Godelaine ; il ne vous appartient pas à vous seule, et puisque moi, je le connais, pourquoi d'autres, tout aussi bien, ne le connaîtraient-ils pas qui pourront s'en servir contre vous ou contre votre complice ?

Elle courbait la tête et elle murmura presque inconsciemment, comme se parlant à elle-même :

—Que faire ?

—Vous n'avez qu'un seul parti honnête, sage et prudent à prendre : dire à M. Savaron toute la vérité. Il est bon, il.....

Elle ne le laissa pas achever.

—Subir une pareille humiliation ? Jamais !

Son orgueil se révoltait, à la fin, contre la pression que l'on voulait exercer sur elle. Et puis, pendant que Jacques avait parlé, un travail s'était fait dans son esprit. Quel intérêt pouvait-il donc avoir à ce qu'elle perdît la brillante situation qu'elle occupait et le

plus brillant avenir qui lui était réservé ? La véritable petite-fille de M. Savaron existait-elle réellement et Jacques Chabot la connaissait-il ? Cela lui semblait bien improbable. La vie n'a pas de ces hasards, de ces rencontres étonnantes auxquelles se plaît l'esprit des romanciers. Si Jacques était au courant de son histoire, c'est qu'il l'avait apprise en faisant des recherches pour la retrouver. Et s'il l'avait ainsi cherchée, c'est qu'il n'avait pu renoncer à elle, il était encore sous la domination de son ancien amour. Il ne lui avait parlé ainsi qu'il venait de le faire que parce qu'il désirait la voir redevenir la Charlotte Gibert d'autrefois, celle qu'il aimait toujours.

Tel fut le raisonnement qu'elle se fit, et quand cette persuasion se fut emparée d'elle, l'expression de son visage changea, sa pâleur disparut peu à peu, ses traits reprirent leur calme, sa bouche s'anima d'un sourire.

— Jacques, dit-elle d'une voix adoucie, je comprends . . .

Elle lui tendit la main, mais il ne la prit pas. Tout étonné de ce geste, il se recula un peu, et la regardant :

— Si vous me comprenez, vous suivrez alors le conseil que je suis venu vous donner.

Elle ne doutait pas qu'il ne lui fût bien facile de l'abuser et de le soumettre à ses volontés, en faisant appel au passé, en ravivant l'ancienne flamme. Pour atteindre ce but, elle se mit à lui parler avec une animation, une émotion, un accent de sincérité qui, sur un homme épris, n'eussent pas manqué de produire l'effet qu'elle en attendait.

— Jacques ! j'ai été bien coupable envers vous ! Au lieu de partir ainsi que je l'ai fait, de vous imposer, de nous imposer à l'un et à l'autre, devrais-je dire, la douleur d'une longue et cruelle séparation, j'aurais dû vous parler, vous exposer franchement mes projets. Si j'ai agi autrement, c'est parce que je craignais que vous ne fissiez opposition à mes desseins. L'ambition me poussait, il est vrai, mais non pas une ambition égoïste pour moi seule ; elle était aussi pour vous. Oui, je vous le jure, Jacques, je n'ai jamais oublié le passé, car je n'avais pas rompu avec lui sans espoir de retour. J'étais sûre que l'avenir nous réunirait un jour. Si vous n'étiez venu, je serais allée à vous, moins prochainement sans doute, pour vous dire : Jacques, pardonnez-moi la faute que j'ai commise envers vous. Je suis plus coupable d'apparence qu'en réalité ! La meilleure preuve en est que me voilà revenue, et si je ne suis plus la petite ouvrière d'autrefois, je suis toujours Charlotte, votre Charlotte ! C'est ainsi que je vous aurais parlé, eussiez-vous toujours été le simple ouvrier mécanicien ! Vous m'aimiez ! Et quand on aime c'est pour toujours ! Je le sais bien, puisque je vous aimais aussi ! Je ne vous l'avais pas fait cet aveu, je vous le dois aujourd'hui, puisque vous avez douté de moi ! Jacques ! Ne me croyez vous pas ? . . . Cela n'est pas possible ! . . . Ce serait trop cruel ! . . . Et, me croyant, pouvez-vous ne pas me pardonner ?

Sa parole devenait hésitante. Son assurance de vaincre commençait à l'abandonner, en voyant le jeune homme rester impassible devant elle.

Ne l'aimait-il donc plus ?

Elle était bien belle, cependant, plus belle encore qu'autrefois. Le léger désordre qu'avait apporté dans sa toilette sa scène avec Godelaine, ses cheveux à demi dénoués, sa robe entr'ouverte, ajoutaient encore, elle en avait conscience, au charme de sa beauté. Dans l'air flottaient, comme émanant d'elle-même, les parfums des fleurs dont la serre était remplie.

Cependant Jacques la regardait, l'écoutait sans donner le moindre signe d'émotion, sans se laisser enivrer par la capiteuse atmosphère d'amour qu'elle s'efforçait de créer autour de lui.

— Jacques, s'écria-t-elle avec un accent où elle mit un déchirement de désespoir, dites-moi que vous m'aimez encore !

— Je ne sais pas mentir, répondit-il froidement, je ne peux vous dire cela. J'en aime une autre maintenant.

Son orgueil fut sur le point de se révolter. Mais elle voulut tenter encore un effort et, songeant que les pleurs sont une arme plus puissante encore que les paroles passionnées, elle eut un sanglot.

La gorge palpitante, la tête rejetée en arrière, elle porta, dans un geste de désolation, les deux mains à son front, et ses cheveux, tout à fait dénoués dans ce mouvement, inondèrent ses épaules de leurs flots blonds.

En habile actrice, elle soignait tous les détails de sa mise en scène.

Mais ce fut en vain. Jacques savait bien que tout cela n'était que mensonge et.

comédie, et, ne l'eut-il pas su, que son propre amour pour Thérèse lui eût en ce moment servi d'épée contre les séductions déployées par cette fille artificieuse.

Thérèse ! Sa pensée remplissait son cœur en ce moment.

— Cessons, je vous en prie, cette scène pénible et pour vous et pour moi, mademoiselle, dit-il à Charlotte. Vous en aimez un autre que moi, je le sais, et je puis vous le nommer : c'est M. le vicomte de Saint-Paulet. Moi-même je vous l'ai dit tout à l'heure, j'en aime une autre que vous.

Soudain, les yeux de Charlotte séchèrent et brillèrent d'un éclat de colère ; en une seconde elle eut changé d'expression et d'attitude, elle réunit dans ses mains ses cheveux ondoyants, les roula en torsade derrière sa tête, et redevenue calme, souriant d'un sourire ironique et un peu méprisant, elle se préparait à se venger en une seule phrase de l'humiliante défaite qu'elle venait de subir, lorsque le bruit d'une robe frôlant les dalles de la serre se fit entendre.

C'était Thérèse. La jeune fille marchait rapidement vers Jacques Chabot qu'elle pouvait seul apercevoir, Charlotte se trouvant masquée pour elle par un massif d'arbustes.

— C'est vous, Jacques ! vous ici ! . . .

Elle s'arrêta interdite en voyant tout à coup apparaître Charlotte.

— Je devine maintenant, dit cette dernière en s'adressant à Jacques. Mlle Duparc est la personne dont vous parliez tout à l'heure ! Vous aimez *ma demoiselle de compagnie* !

Elle prononça ces derniers mots avec la plus dédaigneuse expression. Le jeune homme se redressa blessé aux fibres les plus profondes de son cœur.

— Oui, dit-il, c'est celle que j'aime, mais vous ignorez qui elle est.

Thérèse comprit qu'il allait révéler son secret.

— Jacques ! s'écria-t-elle.

Il s'arrêta, et devant dans son regard la prière qu'elle lui adressait :

— Elle est, reprit-il, la plus pure des jeunes filles et la plus digne de l'amour d'un honnête homme.

Charlotte eut un ricanement méchant. Elle ne doutait pas que Mlle Duparc aimât Jacques, et elle voulut lui faire une cruelle blessure :

— Elle ignore sans doute les serments d'amour qu'autrefois vous avez déjà faits à une autre ?

— Elle sait toute mon histoire . . . et toute la vôtre !

Thérèse intervint.

— Oui, dit elle, Jacques ne m'a rien laissé ignorer. Je sais qu'il vous a aimée autrefois. Je sais qui vous êtes, que votre vrai nom est Charlotte Gibert, et en le voyant ici, avec vous, je devine ce qu'il a dû vous dire. Il est venu vous engager à renoncer à une situation dangereuse pour vous . . .

Charlotte l'interrompit avec colère.

— Puisqu'il vous a prise pour confidente de la démarche qu'il a tentée auprès de moi, eh bien, que lui même vous apprenne donc ce que je lui ai répondu !

Après avoir prononcé ces paroles, elle s'éloigna profondément agitée et troublée.

— Qu'avez-vous fait, Jacques, dit Thérèse lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

— Vous le voyez, dit-il, j'ai tenté de persuader à cette orgueilleuse fille qu'il était de son propre intérêt de renoncer à sa situation usurpée.

— J'espère que vous ne lui avez pas dit qui j'étais ?

— Non, car ceci est votre secret, et je n'avais pas le droit de lui révéler sans votre approbation.

— À quoi, mon ami, votre tentative aurait elle servi ? car vous ne l'avez pas convaincue, n'est ce pas ?

— Non, mais elle réfléchira, elle sait maintenant du moins qu'elle n'est pas enveloppée, ainsi qu'elle le croyait, d'un impénétrable mystère. Elle doit trembler maintenant d'être découverte, et cette crainte l'amènera peut être à prendre d'elle-même une résolution.

— La crise, dit Thérèse, arrive maintenant à son état aigu. Jacques, vous avez voulu qu'il en fût ainsi. Je sais que c'est votre dévouement et votre amour pour moi qui vous ont fait agir ainsi que vous l'avez fait. Je ne peux donc vous faire aucun reproche. Mais j'ai peur !

— Peur ?

— Oui, de la vengeance de mes ennemis.

Jacques la regarda avec une indéfinissable expression de tendresse.

— Je vous aime, murmura-t-il et je veille sur vous !

XXX

La baronne Désarcis devait aller prendre ce jour-là sa jeune amie à deux heures, à son hôtel, pour faire ensemble quelques visites.

Aidée de sa femme de chambre, elle terminait ses derniers préparatifs de toilette et se préparait à sortir lorsque l'on sonna à la grille du jardin.

— Mon Dieu, dit-elle, sans doute quelque visite qui va me retarder. Augusta, allez donc bien vite prévenir en bas pour que l'on dise que je suis sortie.

La femme de chambre descendit à la hâte pour exécuter l'ordre de sa maîtresse, et elle revint au bout de quelques instants.

— C'est Mlle Savaron qui vient voir madame, et comme je savais que c'était chez elle que madame devait se rendre je n'ai pas fait dire que madame était sortie.

— Vous avez très bien fait. fit Mme Désarcis, vous êtes une fille intelligente. Faites monter tout de suite Mlle Savaron, je la recevrai dans ma chambre au lieu de descendre au salon.

Lorsque Charlotte entra, la baronne fut frappée de l'altération de ses traits.

— Comme vous voilà pâle, chère mignonne ! Qu'avez-vous donc ? Et par quel hasard vous vois-je arriver ici alors que je devais aller vous prendre chez vous ?

— Il est survenu de très graves événements, lui répondit Charlotte à voix basse, et il fallait que je vous voie le plus tôt possible.

— De graves événements ? Vous m'effrayez !

Et courant à la porte de la chambre, elle cria à la femme de chambre qui redescendait :

— Augusta ! Je n'y suis à présent pour personne.

Puis, après avoir eu la précaution de pousser un mignon verrou de cuivre ciselé pour être sûre que personne ne la dérangerait pendant qu'elle écouterait les confidences de son amie, elle revint vers la jeune fille.

— Maintenant, chère enfant, nous voilà à l'abri des importuns et des indiscrets. Asseyez-vous là près de moi, et dites-moi ce qui vous amène.

Charlotte alors lui raconta les événements de la matinée, la scène qu'elle avait eue avec Godelaine, la visite de Jacques Chabot ; elle n'omit rien, ni ses tentatives sur ce dernier pour tenter de faire renaître son ancien amour, ni l'interruption de leur entrevue par la subite arrivée de Mlle Duparc, ni de l'amour de Jacques pour la demoiselle de compagnie.

Mme Désarcis l'avait écoutée très attentivement, la questionnant de temps en temps lui faisant répéter certains détails.

— Il y a certainement du Godelaine dans toutes ces histoires-là, dit-elle enfin lorsque Charlotte eut terminé son récit.

— Evidemment, et il l'a presque avoué lui-même par les paroles qu'il a prononcées lorsqu'est arrivé Jacques : " Vous croirez à mes menaces, maintenant, car voilà votre passé qui se dresse devant vous."

— C'est lui qui a tout fait ! N'est ce pas par son intermédiaire que cette petite Duparc est entrée chez vous ?

— Oui, c'est lui en effet qui l'a présentée à mon grand-père et à moi.

— Je vois clair alors dans le jeu de Godelaine. Au courant de l'amourette de Jacques Chabot, avec cette petite, il l'a placée chez vous comme un miroir aux alouettes pour attirer Jacques à l'hôtel où il espérait bien qu'il vous rencontrerait.

— Mais dans quel but ?

— Par jalousie. Afin d'empêcher Saint-Paulet d'arriver jusqu'à vous, il a voulu mettre en travers de sa route Jacques Chabot, votre ancien fiancé.

— Je crois que vous avez raison. Mais que faire maintenant ? Quel parti prendre ?

— Quoi ! hésitez-vous ? Epouser Saint-Paulet le plus promptement possible.

— Mais Godelaine, baronne, cette âme damnée de Godelaine ne permettra pas que ce mariage se fasse ! Il me dénoncerait plutôt à M. Savaron !

— Allons donc ! croyez-vous cela ? Il menace bien haut, il est capable de simuler un commencement d'exécution de ses menaces pour mieux vous effrayer et vous dominer ; mais n'en tenez nul compte, passez outre, et, vous voyant bien décidée à le braver, il se tiendra tranquille, soyez-en sûre.

—Il m'a paru pourtant ce matin, dans un accès de rage et de violence, lorsqu'il me tenait par les poignets et dardait sur moi ses yeux flamboyants, capable de pousser les choses jusqu'au bout.

—La réflexion le calmera, fit la baronne en haussant les épaules. Je le connais bien, et depuis longtemps. Tigre peut-être dans certains moments d'exaspération, mais plus volontiers renard. Le calcul de son propre intérêt a vite raison de ses emportements.

—Son intérêt n'est-il pas de m'épouser ?

—Son intérêt est, avant tout, de ne pas vous perdre, car il se perdrait en même temps. Il ne peut pas vous dénoncer à Savaron sans se dénoncer lui-même, et je vous réponds qu'il ne s'exposera pas à gaspiller la belle situation qu'il s'est faite.

—Soit, dit-elle tout à coup, je veux suivre votre conseil. Et d'ailleurs, quand bien même je croirais que vous vous trompez, mon parti serait le même. Je veux jouer le tout pour le tout.

—Bravo ! Mais il ne faut pas perdre de temps ! Il faut que le plus tôt possible le vicomte aille trouver Savaron et lui demande votre main.

—Comment lui faire savoir que je l'y autorise ?

—Je me charge, si vous voulez, chère mignonne, de lui porter cette bonne nouvelle. Va-t-il être heureux !

—Et moi, pendant ce temps, j'irai trouver Jacques Chabot, plus facile à manier que Godelaine, et obtenir de lui un peu de répit pour être tranquille de ce côté.

—Ce garçon, puisqu'il ne vous aime plus, puisqu'il en aime une autre, ne peut avoir aucun intérêt à s'opposer, comme Godelaine, à votre mariage. Faites donc de ce mariage une condition et après nous aviserons selon les circonstances.

Jacques ne fut pas étonné de voir arriver chez lui Charlotte Gibert.

Cette démarche avait pour la jeune fille un côté humiliant dont elle crut sauver l'apparence en prenant son plus grand air de fierté.

—Je n'ai plus de colère contre vous, lui dit-elle, malgré ce qui s'est passé ce matin, parce que je sais que dans tout ceci, vous et Mlle Duparc n'êtes que les instruments, à votre insu peut-être, d'un homme qui vous fait agir.

Jacques eut un sourire.

—De qui donc, demanda-t-il, nous croyez-vous les instruments ?

—De Godelaine, qui est mon ennemi personnel. Il emploie tous les moyens pour me forcer à l'épouser. Or vous n'ignorez pas que j'aime le marquis de Saint Paulet. Vous même m'avez dit le savoir. Que vous importe que je devienne la femme de l'un ou de l'autre ?

—Je suis tout à fait indifférent, répondit Jacques, et il m'est tout à fait égal que vous épousiez le marquis ou Godelaine.

—Je ne vous demande donc qu'une chose, c'est de rester neutre dans la lutte engagée, jusqu'après mon mariage.

—Je vous le répète, mademoiselle, je n'ai aucune raison de m'opposer à ce que vous épousiez l'homme de votre choix. Je ne veux qu'une chose : vous décider à renoncer à une situation usurpée et qui ne vous appartient pas.

—Mon mariage conclu, cette renonciation pourrait me paraître moins difficile, mais je ne saurais m'y résoudre auparavant parce qu'elle rendrait mon mariage impossible. Laissez-le donc s'accomplir. Sans que je vous promette rien d'avance, sans que je prenne aucun engagement, il pourra se faire que vous me trouviez plus maniable, plus disposée à accepter vos vœux, alors qu'une nouvelle situation aura remplacé celle que, je ne sais pourquoi, vous vous obstinez à vouloir me faire perdre.

Jacques ne songeait qu'à l'intérêt de Thérèse. Il se dit que, pour elle-même, ce mariage ne pouvait avoir qu'un bon résultat : il les débarrasserait de la présence de Charlotte et il éloignerait cette dernière de M. Savaron.

—Mais il se dit que ce ne pouvait être qu'une feinte de la part de Charlotte.

—Aussi ne voulut-il s'engager que dans des limites bien définies.

Combien de temps, demanda-t-il devra durer la neutralité que vous me demandez ?

—Jusqu'après mon mariage. Ne viens-je pas de vous le dire ?

—Oui, mais je veux savoir quand votre mariage doit avoir lieu.

—Oh ! le plus tôt possible, soyez-en sûr.

—Eh bien, dit Jacques, je vous promets de vous laisser toute tranquillité pendant un mois. A vous de hâter les événements pour épouser votre marquis avant l'expiration de ce laps de temps.

Elle s'empressa d'accepter.

— Soit, fit-elle, j'espère bien être mariée avant un mois d'ici.

En s'engageant ainsi à rester neutre, Jacques engageait en même temps Thérèse. Il devait donc la prévenir, et, aussitôt après le départ de Charlotte, il lui écrivit pour lui raconter cette visite et lui faire part du résultat qu'elle avait eu.

Thérèse reçut cette lettre le soir même. Charlotte était sortie. Mme Désarcis, qui de son côté avait vu Saint-Paulet dans la journée, était venue la chercher pour assister à une première représentation où elles devaient rencontrer le marquis. M. Savaron, encore un peu souffrant des suites de l'indisposition qu'il avait éprouvée quelque temps auparavant, demanda à la demoiselle de compagnie de sa petite-fille de vouloir bien passer la soirée auprès de lui. Il aimait à se trouver seul ainsi avec Thérèse, à causer avec elle. Il lui semblait qu'elle lui donnât, dans ces circonstances, un bonheur d'intérieur et de vie de famille que Charlotte ne lui procurait que bien imparfaitement. Il ne put se défendre ce soir-là dans le courant de la conversation, de faire à Thérèse quelques confidences à ce sujet.

— Je suis parfois inquiet, lui dit-il, de l'avenir de ma petite-fille, sa nature et son caractère ne sont pas tels que je le désirais. Elle aime trop les plaisirs, elle aime trop le luxe et, bien que je sois assez riche pour satisfaire à toutes ses fantaisies, je voudrais lui voir des goûts plus simples. Tâchez donc, ma chère demoiselle Duparc, de lui inculquer un peu de votre bon sens et de votre jugement droit.

Thérèse se trouvait fort embarrassée pour répondre à un semblable discours.

— Je me suis souvent efforcée, dit-elle, de tourner son esprit vers de plus sérieuses préoccupations.

— Et vous n'avez pas réussi, pas plus que moi, qui souvent y ai fait aussi de vains efforts. Mais ce qui me peine encore plus que sa légèreté, c'est son manque de confiance à mon égard.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— J'ai cru m'apercevoir à divers indices que cette enfant devait avoir des inclinations de cœur ; mais, malgré les questions détournées que je lui ai faites quelquefois, malgré les occasions que je lui ai offertes de s'ouvrir à moi, jamais elle ne m'a rien confié. Vous aurait-elle fait, à vous, quelque confidence de cette nature ? Oh ! vous pourriez me le dire sans crainte de commettre une indiscretion ! Ne suis-je pas son grand-père ?

— Jamais, monsieur, elle ne m'a entretenu d'un pareil sujet.

— Mais vous avez dû, tout au moins, remarquer comme moi, continua M. Savaron, les assiduités de plus en plus significatives dont l'entoure le marquis de Saint-Paulet et la faveur marquée avec laquelle elle les accueille ?

Thérèse se sentit rougir. Le sujet abordé par M. Savaron la préoccupait elle-même depuis qu'elle avait lu la lettre par laquelle Jacques l'avait mise au courant des projets de mariage de Charlotte.

— Vous ne me répondez rien, reprit-il, mais je vois à votre air que vous avez remarqué les galantries du marquis et même que vous en avez été choquée.

— Je ne pouvais faire autrement que les remarquer, fit la jeune fille dont l'embarras redoublait.

— Je crois bien qu'un jour ou l'autre il viendra me demander sa main. Il ne réalise certes pas le type du gendre que j'aurais rêvé ! Mais enfin si elle l'aime ! . . . Voyons, vous, ma chère demoiselle, dites-moi franchement ce que vous penseriez de ce mariage.

— Je pense, monsieur Savaron, dit-elle résolument, qu'il n'offrirait aucune garantie d'avenir heureux, ni pour elle, ni pour lui.

Le grand père resta quelques moments silencieux, puis remuant doucement la tête.

— Peut être avez-vous raison, murmura-t-il.

Et il poussa un profond soupir.

Pourquoi donc Thérèse parlait-elle ainsi ? Le mariage de Charlotte ne devait-il pas, ainsi que l'avait pensé Chabot, lui ouvrir une voie plus libre ?

Elle n'avait pas examiné la question seulement à ce point de vue, et d'autres considérations de haute conscience, pourrait-on dire, avaient influé sur son jugement, ainsi qu'on le verra bientôt.

Charlotte rentra très tard et fut fort étonnée de trouver dans sa chambre sa demoiselle de compagnie qui l'attendait.

Depuis la scène de la serre, elles avaient évité, d'un tacite accord, de se rencontrer seule à seule et même de s'adresser la parole.

—Que faites-vous ici à pareille heure, mademoiselle? demanda Charlotte assez durement.

—J'ai à vous parler, répondit Thérèse de sa voix calme.

—Ce que vous avez à me dire ne peut il se remettre? Ce n'est guère l'heure ni le moment de causer, et je ne vous cache pas que je suis fatiguée de ma soirée.

—Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long, et je désire vous le dire ce soir-même.

Charlotte congédia avec un geste d'impatience sa femme de chambre, venue pour l'aider à se déshabiller.

—Je vous écoute, dit-elle.

Thérèse aborda résolument la question sans recourir à aucun préambule.

—Vous avez l'intention d'épouser M. le marquis de Saint-Paulet?

—Qui vous l'a dit? Et que vous importe?

—Sachant ce que j'ai dit? Jacques Chabot. Et que m'importe? Il m'importe beaucoup. Sachant ce que je sais, étant, par le silence que j'ai gardé jusqu'à présent, déjà presque votre complice, je le serais doublement si je vous laissais tromper M. de Saint-Paulet comme vous avez trompé M. Savaron.

Charlotte s'avança vers elle, et les bras croisés sur la poitrine, dardant sur elle un regard étincelant de défi :

—Ah ça! de quel droit, vous, une inconnue, une subalterne dans cette maison, vous mêlez vous de mes affaires et intervenez-vous dans mes projets et mes actions?

Le ton de grossière insolence dont ces paroles furent prononcées révolta Thérèse, et se redressant sous l'injure avec une juste fierté :

—Du droit le plus sacré! dit-elle. Moi! une subalterne dans cette maison! vous vous trompez, Charlotte Gibert! Apprenez donc enfin que je suis Thérèse Savaron! Vous occupez ici ma place!

Charlotte devint subitement toute pâle.

—Vous mentez, s'écria elle, je ne vous crois pas.

—J'ai toutes les preuves?

A ces mots, une fureur terrible bouillonna dans les veines de l'ancienne ouvrière, une de ces fureurs semblables à la folie et qui font voir rouge. Le poing tendu vers Thérèse :

—Ah! prenez garde, criait-elle, prenez garde! vous ne savez pas encore quelle fille je suis! Dussé je commettre un crime, je me vengerai.

Son geste, son regard, étaient si menaçants, que Thérèse épouvantée se recula jusqu'au mur et sa main rencontrant le cordon d'une sonnette, elle le tira avec force.

La femme de chambre entraît quelques instants après, croyant que sa maîtresse l'avait appelée pour l'aider à se déshabiller.

Au moment où Thérèse sortait, Charlotte lui dit encore d'une voix sourde :

—Prenez garde! prenez garde!

Et Thérèse comprit qu'elle avait un impitoyable ennemie, capable de se porter sur elle à quelque acte de violence.

XXXI

La situation était beaucoup trop tendue entre les deux jeunes filles. Par qu'il fut possible de la prolonger davantage. Thérèse, après avoir fait connaître à sa rivale sa véritable personnalité, n'avait que deux partis à prendre. Ou déclarer sans retard toute la vérité à M. Savaron, ou quitter provisoirement l'hôtel. Il lui répugnait de faire brusquement à son grand-père une telle révélation. De plus elle voulait espérer encore que Charlotte Gibert, voyant la lutte devenue impossible, se rendrait enfin et se retirerait d'elle-même. Ce fut donc au second parti qu'elle s'arrêta. Dès le matin, furtivement, sans prévenir personne, elle partit et courut se réfugier chez Ferlat. Elle eut le bonheur, en y arrivant, de rencontrer Jacques chez son associé. Elle lui raconta ce qui s'était passé la veille au soir entre elle et Charlotte, lui dépeignit la fureur de cette dernière, lui fit part des menaces qu'elle avait proférées.

—Vous avez bien fait de venir, lui dit Jacques. Là-bas, vous ne seriez plus en sûreté.

Il fut donc convenu que, jusqu'à nouvel ordre, Thérèse habiterait comme autrefois dans la famille Ferlat.

Thérèse voulait écrire à M. Savaron pour s'excuser, sous un prétexte quelconque, son départ subit, mais Jacques s'y opposa.

—Il est préférable, dit-il, que j'aie le voir moi-même de votre part. J'aurai ainsi l'occasion de savoir si quelque chose de nouveau s'est passé à l'hôtel depuis ce matin.

—Surtout, s'écria Thérèse, ne lui révélez rien encore. Nous ne le ferons que dans quelques jours et à la dernière extrémité, si nous voyons que Charlotte Gibert s'obstine, bien que se sentant perdue, à ne pas nous céder la place.

Jacques dut le lui promettre et il partit. Il trouva M. Savaron plongé dans la plus grande inquiétude. De toute la journée, il n'avait vu ni celle qu'il croyait encore sa petite-fille, ni sa demoiselle de compagnie. Lorsque Jacques Chabot, qu'il ne connaissait pas, fut introduit auprès de lui et qu'il sut qu'il venait de la part de Mlle Duparc son inquiétude redoubla, la croyant le messager de quelque sinistre nouvelle, de quelque accident survenu à l'une des deux jeunes filles et qu'on ne pouvait plus longtemps lui cacher,

—Ah ! monsieur ! s'écria-t-il, parlez vite ! Qu'avez-vous à m'annoncer ?

—Je viens, dit Jacques en s'inclinant, vous apporter les excuses de Mlle Duparc qui, à la suite d'une nouvelle d'une très grande importance pour elle et qui lui est parvenue hier fort tard dans la soirée, s'est trouvée forcée de quitter ce matin votre maison sans avoir le temps de vous faire ses adieux.

—Comment ? Mlle Duparc a quitté la maison ? Je la croyais sortie avec ma petite-fille. Ne me cachez rien, monsieur, ce que vous me dites est-il l'exacte vérité ?

Jacques s'empessa de protester de l'entière véracité de ses paroles.

Presque au même instant, d'ailleurs, un domestique vint remettre une lettre au vieillard. C'était un billet par lequel Charlotte lui annonçait qu'elle avait passé la journée chez Mme Désarcis et comptait y rester dîner.

—La méchante enfant, dit Savaron après avoir lu ce billet, quelle cruelle inquiétude elle m'a causée en ne me prévenant pas plus tôt de son projet. Vous devez comprendre cela, monsieur. Ces deux jeunes filles, que j'aime presque autant l'une que l'autre, absentes depuis ce matin sans que je sache où elles étaient allées.

Puis, revenant au motif de la visite de Jacques :

—Vous êtes sans doute un parent ou un ami de Mlle Duparc, pour qu'elle vous ait chargé de la commission dont vous vous acquittez près de moi ?

—Je ne suis pas son parent, répondit Jacques, mais je crois pouvoir me dire son ami le plus dévoué.

—Quelle belle et charmante nature ! reprit M. Savaron. Je crois vraiment que cette jeune fille possède toutes les qualités qui font les femmes supérieures : bonté, sagesse, modestie, fermeté de caractère. Quel trésor inappréciable, et plus enviable que la plus riche dot, pour l'homme qui saura se faire agréer pour elle ? Combien je voudrais que ma petite fille lui ressemblât ! Mais . . .

Et sans achever, il secoua doucement la tête comme pour dire combien sa petite-fille était loin de ressembler à ce parfait modèle.

—Je vois sans étonnement, dit Jacques, que pendant le peu de temps qu'elle a passé ici, Mlle Duparc a su conquérir votre estime.

—Plus que mon estime, répartit Savaron avec vivacité, mon admiration et ma plus sincère affection. Oui, je chéris cette enfant, dois-je l'avouer ? autant que si elle tenait à moi par les liens du sang. Aussi ne vous cacherais-je pas que je suis affecté de son départ. Je puis cependant espérer, n'est-ce pas, que son absence n'est que momentanée et qu'elle reviendra auprès de nous ?

—Certes, monsieur, son intention est de revenir un jour où l'autre.

—Un jour ou l'autre ? Cela est bien vague ! C'est que, voyez-vous, elle tient dans mon cœur une plus grande place que je n'ose le dire.

Et il ajouta en souriant, avec une grâce charmante de vieillesse rajeunie :

—Elle était ici ma demoiselle de compagnie, bien plus encore que celle de ma petite-fille. Dites-lui donc de revenir bientôt, monsieur. Dites-lui combien le vieux Savaron va se trouver malheureux de son absence et qu'il serait désespéré d'être abandonné par elle.

—Elle reviendra, monsieur, elle reviendra, répondit Jacques. J'en prends envers vous l'engagement en son nom.

Et il se retira, ému lui-même de l'émotion qu'avait laissé voir ce vieillard.

Une heure à peine après que Thérèse avait quitté l'hôtel, Charlotte était sortie à son tour, furtivement, elle aussi. Elle avait pris une voiture de place et s'était fait conduire chez la baronne Désarcis.

—Tout est perdu, lui dit-elle en arrivant : la véritable Thérèse existe, elle est chez M. Savaron.

— Comment cela ? interrogea la baronne. D'où vient-elle ? Quand est-elle arrivée ?

— Vous la connaissez aussi bien que moi. Elle se cachait hypocritement sous le nom de Mlle Duparc.

— Votre demoiselle de compagnie ? Qui jamais se serait douté que le danger viendrait de là ! Mais comment s'est-elle déclarée ? S'est-elle fait déjà reconnaître de M. Savaron ?

— Non, mais elle ne peut tarder à le faire, elle le fera certainement aujourd'hui.

— Et cependant, fit la baronne qui se prit à réfléchir, depuis le jour où elle est auprès de vous, elle aurait pu revendiquer ses droits. Pour avoir si longtemps attendu, il faut qu'elle n'ait pas de moyen certain de les établir.

— Elle a des preuves, dit-elle.

— Les avez-vous vues, ces preuves ?

— Non.

— Peut-être alors ne vous a-t-elle dit cela que pour mieux vous effrayer. Et elle y a réussi, puisque vous voilà, puisque vous lui avez laissé la place libre.

— Vous pourriez bien avoir raison, fit Charlotte. Je n'avais pas réfléchi à tout cela, et dans mon affolement je n'ai vu d'autre parti à prendre que d'accourir vous demander conseil. Mais je commence à croire qu'elle n'est pas très sûre de son fait, puisqu'au lieu d'aller tout déclarer à M. Savaron, elle a, ce matin même, quitté l'hôtel une heure avant moi. Je l'ai su par ma femme de chambre qui l'a vu sortir.

— En conscience demanda la baronne, êtes-vous sûre qu'elle soit, comme elle le prétend, la petite fille de M. Savaron ?

— Oh ! pour cela, j'en suis absolument certaine.

— Alors, de toutes façons, qu'elle ait des preuves ou qu'elle n'en ait pas, la situation est grave, très grave !

— C'est mon avis. Mais enfin que me conseillez-vous de faire ?

— Je ne vois que Godelaine qui soit assez fort pour pour gagner une partie aussi embrouillée.

— Mais, se récria Charlotte, vous savez bien quelle condition il mettrait à son concours. Il veut m'épouser ! . . .

— Eh, ma chère, répliqua la baronne, ne vaudrait-il pas encore mieux vous résigner à devenir la femme de Godelaine que de tout perdre à la fois ? Je vais l'envoyer chercher.

Charlotte ne répondit rien et, profitant du consentement de son silence, Mme Désarcis s'empressa d'écrire quelques lignes sur une feuille de papier chiffré et parfumé. Le billet mis sous son enveloppe et cacheté, elle donna des ordres pour qu'il fût immédiatement porté à son adresse. Il arriva bientôt et Charlotte, aidée de Mme Désarcis, le mit en quelques mots au courant de qui s'était passé. Il se contraignit pour ne pas éclater en reproches : il voyait d'avance sa situation compromise en même temps que celle de Thérèse et il rêvait déjà aux moyens de se mettre, pour sa part, à l'abri de ce coup du sort.

— Tout cela ne serait pas arrivé, se contenta-t-il de dire, si vous m'aviez tenu parole et si vous aviez consenti à m'épouser.

— Cela aurait-il empêché, répondit Charlotte, la véritable Thérèse d'exister et de venir se jeter un jour au travers de notre existence ?

— Vous me connaissez bien mal, répartit Godelaine avec un sourire équivoque, si vous croyez que je n'aurais pas su l'empêcher de jamais parvenir jusqu'à M. Savaron.

— Dans tous les cas, reprit-il au bout d'un instant, nous aurions été deux pour nous défendre et l'union fait la force, dit fort justement un proverbe que vous avez eu tort d'oublier. Au pis aller, j'aurais combiné les choses de telle sorte que, la vérité venant à se faire jour, j'aurais démontré, et pour vous et pour moi, au crédule Savaron, que nous avions été trompés nous-mêmes et que nous étions entièrement de bonne foi.

— Mais, mon cher Godelaine, s'écria Mme Désarcis, il est temps encore de recourir à ce parti.

Il haussa les épaules d'un air de doute ou comme pour rire : " Que m'importe maintenant ! Quel intérêt y aurais-je ? "

La baronne comprit sa pensée.

— Je suis sûre, dit-elle, que notre amie Charlotte est prête à signer avec vous un pacte d'alliance et à souscrire de bon cœur à toutes vos conditions.

Elle regardait en même temps Charlotte pour l'inviter à prendre la parole à son tour. Il en coûtait à la jeune fille de s'engager dans cette voie : mais, ainsi que le lui avait fait remarquer la baronne, c'était sa seule chance de se sauver. Elle fit donc effort pour dire à Godelaine.

—Serait-ce donc à moi à réclamer de vous maintenant l'exécution de nos engagements ? Je vous avais demandé un délai de six mois, ils sont écoulés et j'ai bien réfléchi. Je renonce à être marquise. Voici ma main.

Godelaine prit sans trop d'empressement cette main que la jeune fille lui avait si longtemps et si durement refusée et qu'elle ne lui offrait maintenant que parce qu'elle ne pouvait faire autrement.

Charlotte et Mme Désarcis elle-même, plus clairvoyantes cependant, ne virent dans son hésitation qu'un reste de ressentiment des dédains qu'il avait essayés.

Mais Godelaine murmurait à part lui :

—Il est trop tard, ma belle, vous avez voulu me tromper et m'échapper, je vous tromperai et je vous échapperai à mon tour.

Charlotte lui paraissait toujours tout aussi désirable, mais il était trop positif et trop calculateur pour sacrifier ses intérêts à une passion à laquelle il s'était livré avec emportement tant qu'il y avait vu un moyen de satisfaire à la fois aux doubles convoitises de l'amour et de l'ambition.

—Non, non, pensait-il, ma situation ne me permet pas d'épouser une fille dont tout Paris jaspera demain. Après la discussion qu'elle a eue avec la vraie Thérèse, après les menaces qu'elle lui a imprudemment et impudemment adressées, elle ne peut plus espérer faire croire à sa bonne foi, tandis que moi, je puis encore user de ce moyen. C'est une dernière carte que je ne retournerai avec succès qu'à la condition de la retourner qu'à mon seul profit.

Et il combinait dans sa tête les détails de réalisation d'un plan instantanément conçu.

Tout en se livrant cependant à ces arrières pensées de trahison, il feignait tout haut d'accepter l'alliance proposée, il parlait des chances de réussite des nouveaux projets, il s'efforçait de tranquilliser l'esprit de la jeune fille.

—À propos, lui demanda-t-il, tout à coup, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez partie ce matin sans prévenir M. Savaron ?

—Oui, répondit elle, et, s'il ne sait rien encore, il doit être fort en peine de moi.

—Il faut vite le tranquilliser, s'écria Godelaine.

—Vous avez raison, je vais rentrer à l'hôtel.

—Non, non ! que Mme Désarcis fasse porter à M. Savaron un mot de vous, où vous lui direz que vous avez passé la journée chez elle et que vous y restez à dîner.

—Et pourquoi cela ? lui demanda Charlotte.

—Pour le cas où la véritable Thérèse serait revenue pendant votre absence et aurait déjà parlé. Je vais aller moi-même chez M. Savaron afin de m'en assurer. J'agirai suivant le cas. Je préparerai les choses. Quant à vous, ne revenez pas avant ce soir à dix heures. Vous me trouverez à l'hôtel et je vous dirai où nous en sommes.

Ses instructions furent suivies, et l'on a vu que le billet de Charlotte parvint à M. Savaron pendant la visite que lui avait faite Jacques Chabot pour lui expliquer l'absence de Thérèse, ou plutôt de Mlle Duparc.

Godelaine se ménageait ainsi en retenant Charlotte auprès de Mme Désarcis, le temps nécessaire pour mener à bonne fin ses perfides projets.

XXXII

Après que Jacques Chabot l'eut quitté, M. Savaron resta, malgré les assurances qu'il avait reçues du retour certain de la demoiselle de compagnie, fort attristé de l'absence, d'une durée indéterminée, de cette jeune fille pour laquelle il s'était pris d'une si vive affection. Il était plongé dans ces attristantes réflexions, lorsqu'arriva Godelaine.

— Mais ce n'était pas le Godelaine plein d'importance et d'assurance, qui venait souvent le trouver pour lui parler des affaires de plus en plus prospères du Crédit rural. C'était un autre Godelaine, d'une attitude humble, accablée, et dont les traits bouleversés semblaient empreints du plus grand désespoir. Il avait pris dans l'antichambre la véritable expression du nouveau rôle qu'il allait jouer. Il était passé maître dans ces changements subits de physionomie, et tout autre que Savaron s'y fût comme lui laissé tromper. En le voyant entrer, ainsi, et s'arrêter sur le seuil, comme s'il n'osait faire un pas de plus, les yeux baissés, les lèvres balbutiantes sans prononcer un mot, le vieillard crut tout d'abord que le directeur du Crédit rural lui apportait la nouvelle de quelque grand désastre financier.

— Parlez, Godelaine, lui dit-il, qu'est-il arrivé ? Votre caissier s'est-il enfui ? Sommes-nous compromis par la chute de quelque maison de banque ? par la faillite de quelqu'une des entreprises industrielles que nous soutenons ? Mais parlez donc, mon cher ! Quel que soit le malheur de ce genre que vous ayez à m'annoncer, ma fortune, vous le savez, sera toujours assez grande pour y remédier.

Mais, au lieu de lui répondre, Godelaine, comme s'il pouvait alors seulement détacher ses pieds du tapis, se précipita vers M. Savaron et tomba à genoux devant lui en poussant de véritables sanglots.

M. Savaron ne savait plus que penser.

— Que veut dire cela ? s'écria-t-il. Au nom du ciel, parlez-moi, expliquez-moi l'état où je vous vois !

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! murmurait Godelaine. Le mal que j'ai causé, je l'ai causé bien involontairement, je vous le jure ! Loin de vous tromper, j'ai été trompé moi-même ! oui, trompé par deux misérables femmes ! Je n'ai appris ma déplorable erreur qu'aujourd'hui, tout à l'heure, et je viens vous la confesser, je viens vous révéler tout !

— Voyons, dit M. Savaron au comble de l'inquiétude, calmez-vous, expliquez vous clairement. Quelle est cette erreur que vous déplorez ? De quoi s'agit-il ?

Croyant la première impression suffisamment produite et voyant que M. Savaron ne savait encore rien, Godelaine, ravi au fond d'avoir cet avantage de lui apprendre lui-même la vérité et d'avoir devancé les révélations de Thérèse, se releva, et, après avoir paru faire de grands efforts pour dominer son émotion, il dit enfin :

— Je croyais vous avoir rendu votre petite-fille. Il n'en est rien. Celle que je vous ai présentée et que vous avez accueillie comme telle n'est qu'une indigne aventurière qui a surpris ma bonne foi et la vôtre pour s'emparer de vos millions !

— Que m'apprenez-vous là ?

— Son véritable nom est Charlotte Gibert. J'ai découvert l'odieux complot et je sais tout maintenant. Cette fille est une ancienne ouvrière, sortie du ruisseau, et qui pourrait dire quelles basses aventures elle a courues avant de s'introduire effrontément dans votre maison et la souiller de sa présence !

L'indignation de Godelaine avait une trop grande apparence de sincérité, pour qu'on pût le soupçonner un instant d'avoir été complice de la sombre machination qu'il venait de dénoncer de son propre mouvement.

M. Savaron restait accablé sous le rude coup d'une semblable nouvelle.

— Me voilà donc de nouveau condamné, murmura-t-il, à une vieillesse misérable et solitaire. Pour le peu de jours que j'ai encore à vivre, ne pouvez-vous me laisser mon illusion jusqu'à la tombe ? J'aurais cru au moins en mourant embrasser la petite fille de mon fils.

— Vous ne connaissez pas encore toute la vérité, monsieur Savaron, dit Godelaine. Sans cela, vous ne parleriez pas ainsi.

— Quevez-vous donc encore à m'apprendre ? Si ce que vous avez à me dire doit

m'infliger une nouvelle tristesse, oh ! cette fois-ci, je vous en prie, mon ami, ne parlez pas ! Le mesure est comble ! Je n'aurais pas la force d'en supporter davantage !

—Ce qui me fait hésiter maintenant, c'est la crainte de vous faire passer trop brusquement de l'excès du chagrin à celui de la joie... Je ne puis me taire cependant... C'est un devoir pour moi de tout vous apprendre, de contribuer à réparer vis-à-vis de vous, vis-à-vis d'une pure et noble jeune fille, l'injustice dont on m'a rendu complice à mon insu.

—Godelaine ! Godelaine ! je n'ose comprendre le sens de vos paroles !

—Vous le devinez, n'est-ce pas ? la véritable Thérèse existe.

—Est-ce bien vrai cela ?

Il s'était levé de son fauteuil, et debout les mains étendues, il semblait supplier Godelaine.

—Elle existe, reprit ce dernier, et c'est en découvrant, par le plus grand des hasards, son existence, que je me suis aperçu de la fourberie de la fausse Thérèse.

—Est-ce bien vrai ?... Est-ce bien vrai ?... répétait le malheureux vicillard d'une voix tremblante d'émotion. Êtes-vous bien sûr cette fois de ne vous être pas trompé ?

—Vous la connaissez, répondit Godelaine. Vous l'avez vue, ici même auprès de vous.

—Serait ce ?... Oh ! non... je serais trop heureux !...

—Mlle Duparc. Oui, c'est elle. Son véritable nom est Thérèse Savaron.

—Ah ! comment moi-même ne l'avais-je pas deviné à l'instinct de tendresse qui me portait vers elle ? Comment, entre ces deux jeunes fille, n'ai-je pas dit depuis longtemps : Celle-là ne m'est rien, celle-ci m'est tout ?

—Elle a d'ailleurs, paraît-il, ajouta Godelaine, toutes les preuves de sa naissance.

—Et moi aussi, s'écria Savaron, je les ai ces preuves !... Là... et là.

Et, en parlant ainsi, il montra le portrait de son fils et posa la main sur son cœur.

—Où est-elle, cette chère enfant, où est-elle ? Je veux aller lui demander pardon de ne pas l'avoir reconnue, et la ramener en triomphe dans cette maison qui est la sienne.

Godelaine lui apprit qu'elle se trouvait en ce moment dans la famille d'un industriel nommé Ferlat, et lui donna l'adresse de cette maison. Soupçonnant, lorsqu'il avait su par Charlotte le départ matinal de Thérèse, que la jeune fille avait dû se réfugier là, il s'en était assuré avant de venir chez Savaron. Il n'avait eu pour cela qu'à passer par le quai de Billy, où se trouvaient la nouvelle usine et l'habitation de M. Ferlat, et à s'informer auprès du concierge.

M. Savaron voulait s'y rendre de suite. Godelaine le retint.

—Ne pensez-vous, lui dit-il, qu'il serait urgent de régler avant tout la situation de Charlotte Gibert ?

Charlotte Gibert ?... Qui est Charlotte Gibert ?

Déjà il avait oublié ce nom dans l'excès de son bonheur. Mais la mémoire lui revenant tout à coup :

—Ah ! oui. Cette misérable qui m'a si odieusement trompé !

—C'est une misérable créature en effet, reprit Godelaine. Mais elle n'est pas seule coupable. Elle a pour complice Mme Désarcis et c'est même, je crois, la baronne qui a eu la première l'idée du complot. C'est elle qui autrefois me parla d'une jeune fille sans famille qui habitait, disait-elle, l'Amérique et me chargea de rechercher s'il ne lui restait pas quelque parent du côté de son père. L'histoire qu'elles forgèrent s'adaptait si bien, dans tous ses détails, à l'histoire de votre fils, que je crus sincèrement avoir retrouvé votre petite-fille. Des pièces habilement faussées achevèrent d'établir ma conviction à cet égard. Charlotte Gibert n'avait jamais quitté Paris, mais elles poussèrent la ruse jusqu'à simuler son retour d'Amérique lorsque, vous vous en souvenez, nous allâmes tous les deux la chercher au Havre. Maintenant que la perfidie de ces deux femmes est découverte, et découverte par moi, je ne sais quelles odieuses calomnies elles pourront inventer afin de me compromettre à vos yeux, pour se venger de ce que je leur arrache votre héritage qu'elles convoitaient et qu'elles devaient se partager. Si je vous dis cela monsieur Savaron, si je vous mets en garde contre les attaques dont je vais être directement ou indirectement l'objet, c'est que leurs menaces sont déjà parvenues jusqu'à moi.

—Tranquillisez-vous, répondit Savaron, après le service immense que vous m'avez rendu en m'ouvrant les yeux et en me rendant ma véritable petite-fille, aucune calomnie

ne pourra vous atteindre. Je veux même dès à présent vous donner une preuve de ma confiance en vous chargeant d'une mission des plus délicates.

—Je suis entièrement à votre disposition, répondit hypocritement Godelaine.

Il devinait déjà que M. Savaron allait lui demander un service que lui même comptait justement lui offrir de lui rendre.

Comme vous le disiez tout à l'heure, reprit le banquier, il faut en finir avec cette intrigante.

—Le plus tôt sera le mieux, c'est aussi mon avis.

—Quant à moi, je ne veux plus la revoir. Je l'ai considérée trop longtemps comme ma petite-fille, trop longtemps je me suis habitué à l'aimer comme telle, pour que maintenant sa présence ne me soit pas extrêmement douloureuse. Je sens que mon cœur se briserait si j'étais obligé de lui adresser des reproches.

—Que voulez vous que je fasse ? demanda Godelaine pour vous éviter cette nouvelle épreuve.

—Voici, lui dit Savaron, ce que j'attends de vous. Elle m'a prévenu tantôt qu'elle dînerait ce soir chez Mme Désarcis. Je vais sortir. Vous devinez, n'est-ce pas, où j'irai ; embrasser ma chère, ma vraie Thérèse. Vous, restez ici, attendez le retour de cette Charlotte Gibert, et dès qu'elle rentrera, dites-lui que je sais tout, que je consens à lui pardonner, mais que je veux ne la revoir jamais.

—Vous ajouterez que je ne veux pas la rendre à la misère, la rejeter sans ressources dans la vie, après l'avoir traitée pendant près de trois années comme mon enfant. Qu'elle vous indique elle-même la somme qu'elle croira lui être nécessaire pour lui assurer une modeste et honnête existence à l'abri de la pauvreté, qui, avec la nature qu'elle a, la ferait peut-être tomber plus bas encore et la conduirait au vice.

J'exécuterai toutes vos prescriptions, répondit Godelaine. Si cependant elle prétendait abuser de votre bonté pour obtenir une somme trop forte ? . . .

Deux coups de timbre sonnés en bas l'interrompirent.

Le suisse annonçait ainsi, comme de coutume, l'arrivée de Charlotte qui, pour le personnel domestique de l'hôtel, était toujours " mademoiselle ", la petite-fille du maître.

M. Savaron tressaillit en entendant résonner le timbre.

—C'est elle ! s'écria-t-il. Godelaine, vous avez bien compris mes intentions ? Je m'en rapporte à vous, faites pour le mieux, je vous donne carte blanche. Ne marchandez pas ses prétentions, même si elles sont un peu fortes. L'essentiel est que dans trois heures cette Charlotte Gibert ne soit plus ici lorsque j'y ramènerai ma Thérèse.

Il sortit sur ces mots par une petite porte qui, de son cabinet, donnait accès dans un petit escalier dérobé, et, en écoutant s'éloigner ses pas tandis, que, dans le grand escalier, s'entendait déjà le froufrou de la robe de Charlotte, Godelaine eut le sourire satisfait du comédien qui sort de scène ayant bien joué son rôle.

XXXIII

Godelaine était radieux. Il venait d'échapper à un grave danger conjuré par son habileté. Il venait de se sauver en obligeant Savaron à croire à sa bonne foi, en se faisant lui-même auprès du vieillard le révélateur du complot et le messager de l'heureuse nouvelle. Il conservait ainsi ses bonnes grâces il restait le directeur du Crédit rural et pouvait continuer à grossir la fortune qu'il était en train de se constituer.

Les événements qui auraient dû le perdre lui servait au contraire à consolider sa situation.

Déjà même il songeait vaguement à la possibilité de se faire bien voir de la véritable Thérèse et de réaliser, en l'épousant, le projet primitif qu'il avait formé de devenir le gendre de Savaron.

Jacques Chabot aimait Thérèse, il ne l'ignorait pas. Mais ce rival ne se trouverait-il pas à sa merci le jour où la maison Ferlat et Chabot serait mise en actions par le Crédit rural ?

Affaire de temps et d'habileté encore pour écarter ce prétendant.

Il pouvait craindre, il est vrai que pour se venger de la défection, Charlotte parlât et n'éclairât Savaron sur le véritable rôle qu'il avait joué. Mais Savaron la croirait-il ? N'avait-il pas pris soin de le mettre en garde contre les calomnies dont il serait l'objet ? Il avait d'ailleurs maintenant un sûr moyen d'obtenir le silence de la jeune fille : il le lui achèterait. Chargé de régler sa situation, il ne se montrerait généreux qu'autant qu'elle-même se montrerait résignée et docile.

Toutes ces réflexions traversèrent son esprit pendant la demi-minute qui s'écoula entre le moment où Savaron sortit de son cabinet et celui où Charlotte passa devant la porte qu'à dessein Godelaine venait d'ouvrir pour l'arrêter au passage.

Elle ne fut pas étonnée de le voir debout sur le seuil de cette porte, puisqu'elle savait qu'il était venu chez Savaron pour "tâcher d'arranger les choses."

—C'est vous ? fit-elle. Eh bien ? . . .

Elle l'interrogeait à voix basse.

—Entrez donc, dit-il, M. Savaron n'est pas là.

Il pénétra dans le cabinet et derrière elle il ferma la porte.

Inquiète de ce qui avait pu se passer, impatiente de connaître, elle demanda de nouveau.

—Eh bien ! qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous dit ? avez-vous conjuré le danger !

—Je suis arrivé trop tard, répondit-il. M. Savaron savait tout. Il vient de partir au moment même où vous arriviez pour aller chercher sa véritable petite-fille.

Charlotte atterrée se laissa tomber dans un fauteuil.

—Il m'a chargé de vous dire, continua Godelaine, qu'il ne voulait pas vous revoir.

Charlotte releva la tête. Une ombre de soupçon effleurait déjà son esprit.

—Comment se fait-il donc, demanda-t-elle, que ce soit vous, vous ! qu'il ait chargé d'une pareille commission, au lieu de vous chasser de son hôtel comme il m'en chasse moi-même ?

Au lieu de répondre, il eut un geste vague.

Après quelques moments d'attente Charlotte reprit :

—Qui donc lui a révélé notre secret ? Ce n'est pas Jacques Chabot, car il m'avait promis de se taire pendant un mois encore et celui-là tient ses promesses.

—C'est Mlle Duparc, où plutôt Mlle Thérèse Savaron.

—Mensonge, mensonge ! s'écria Charlotte. Elle se trouvait liée par la promesse de Jacques, car ils s'aiment. Je la sais trop loyale pour avoir pu manquer à la parole qu'il m'avait donnée.

Et comme Godelaine restait silencieux :

—C'est vous qui avez parlé ! C'est vous ! Ce ne peut être que vous ! Avouez-le donc !

—Eh bien, oui, c'est moi, dit-il. Pourquoi le nier ? Je ne pouvais faire autrement.

Elle s'était levée et marchait à grands pas.

—Mais c'est de la folie ! C'est insensé ce que vous avez fait là ! Il ne savait encore rien et vous allez tout lui dire ! Par votre aveu nous sommes perdus, perdus sans ressources.

Il eut un ricanement :

—Parlez pour vous, Charlotte Gibert, dit-il avec cynisme.

—Ma perte est la vôtre, vous-même l'avez dit. D'ailleurs ne devez-vous pas être mon mari !

—Tant que vous étiez la petite-fille de M. Savaron, j'aurais été très heureux de vous épouser. Il n'a tenu qu'à vous que ce mariage ne se fit plus tôt, mais vous ne l'avez pas voulu. Mais donner suite à ce projet après que vous avez été compromise par un pareil scandale ! Aillons donc ! Y pensez-vous ? Vous n'êtes pas assez naïve pour me croire capable d'une aussi héroïque bêtise !

Elle le regarda, frémissante de colère et de rage, et d'une voix sifflante :

—Ah ! ah ! . . . Je devine . . . vous avez voulu tirer votre épingle du jeu.

Godelaine restait ironiquement froid.

—J'y ai fait mon possible, je l'avoue !

—Et pour vous sauver, vous qui m'aviez seul poussée dans cette dangereuse entreprise, vous n'avez pas hésité à me sacrifier.

Il eut un mouvement remontant des épaules :

—Que voulez-vous ! dit-il. Je m'y suis vu forcé. Je n'avais pas d'autre moyen. Ou perdus tous les deux, ou vous perdue toute seule. Il n'y avait pas d'autre alternative. De deux malheurs, j'ai choisi le moindre.

La fille d'atelier reparut tout d'un coup.

—Canaille ? s'écria-t-elle.

Et faisant vers lui un geste de menace :

—Crois-tu donc, misérable drôle, que je serai assez imbécile pour ne pas me venger du mal que tu m'as fait ?

—Je crois, répondit froidement Godelaine, que, quand vous aurez retrouvé assez de calme pour écouter ce qui me reste à vous dire et les propositions que j'ai à vous faire, vous vous résignerez raisonnablement à un sort encore très acceptable.

—Me résigner à la honte, à l'affront de me voir chasser d'ici comme une voleuse.

—Vous êtes dure pour vous même. M. Savaron ne m'a pas chargé de vous chasser, mais seulement de vous dire qu'il ne veut plus vous revoir. Son intention est d'ailleurs de vous constituer une petite fortune, pour que vous ne tombiez pas dans la misère. Il s'en est rapporté à moi du soin de régler cette question avec vous. Voyons ! combien me demandez-vous pour disparaître et rester tranquille ?

Charlotte ne répondait pas.

—Soyez donc raisonnable. Je ne demande, vous le voyez, qu'à régler les choses de manière à vous satisfaire.

Elle se taisait toujours.

—Que diriez-vous de trois cent mille francs ? C'est une dot, cela, une dote suffisante pour devenir la femme de Jacques Chabot chef d'une maison de commerce. Il en aime une autre, me direz-vous ? Bah ! qui sait si cette autre ne va pas lui échapper en devenant Mlle Savaron à votre place ?

Elle lui jeta un regard singulier. Il venait de prononcer une imprudente parole sous laquelle elle devinait ses projets.

—Trois cent mille francs ? J'accepte ! dit-elle brusquement.

—Et vous vous taisez ?

—Je m'engage à ne jamais parler.

—Je savais bien, dit Godelaine, que nous finirions par tomber d'accord.

Et tirant de sa poche un carnet de chèques, il s'assit devant le bureau de M. Savaron, saisit la plume et, rapidement, lui signa trois bons de cent mille francs chacun sur la caisse du Crédit rural.

—Voilà donc une affaire conclue, lui dit-il en lui tendant les trois précieuses petites feuilles de papier.

Charlotte les prit, les plia avec soin, et les renferma dans un petit carnet.

—Et maintenant ? . . . demanda-t-elle.

—Maintenant, ma pauvre enfant, la voiture est à vos ordres pour vous mener où vous voudrez aller. Il ne me reste plus qu'à vous faire mes adieux, car je doute que nous devions jamais nous revoir.

—Peut-être, murmura Charlotte.

Et lui jetant un regard de haine et de défi, elle passa devant lui pour sortir.

Elle monta à son appartement et dit à sa femme de chambre :

—Aidez moi à faire mes malles ; je pars. Il faut que dans un quart d'heure tout soit prêt.

—Mademoiselle part en voyage ? demanda la femme de chambre.

—Oui.

—Pour longtemps ?

—Peut-être.

—Mademoiselle m'emmène sans doute ?

Charlotte, déjà penchée au-dessus d'une caisse où elle entassait fiévreusement ses affaires, releva la tête pour regarder cette fille, qu'elle savait dévouée à sa personne, et, prise d'une inspiration subite :

—Je sors d'ici pour n'y plus revenir : vous êtes libre de me suivre ou de me quitter.

—Je suivrai mademoiselle, répondit la femme de chambre sans hésitation. J'ai foi dans son étoile.

Sa conviction était que la jeune fille se faisait enlever et elle pensait qu'il y avait tout à gagner dans les aventures de ce genre pour une femme de chambre fidèle.

Les malles furent bientôt prêtes. Pendant que la femme de chambre les fermait, Charlotte écrivit une longue lettre.

Puis elle fit appeler la maître d'hôtel et lui mettant cinq louis dans la main, elle lui dit :

—Voici une lettre pour Mlle Duparc. Elle doit être de retour ici demain. Vous la lui remettrez, à elle seule.

—Mademoiselle peut-être sûre que son ordre sera exécuté.

—Et maintenant, Jean, ayez l'obligeance d'aller me chercher un fiacre et de faire descendre mes malles.

—Mais la voiture est prête, dit le maître d'hôtel. M. Godelaine a donné l'ordre de ne pas dételé lorsque mademoiselle rentrerait.

Elle pensa que Godelaine avait pris cette précaution pour ne pas perdre sa piste, en se faisant instruire par le cocher de l'endroit où il l'aurait conduite.

—Je ne veux pas de la voiture, dit elle vivement, on peut dételé. Faites ainsi que je vous ai dit.

Bientôt on vint lui annoncer que le fiacre qu'elle avait demandé attendait et que les bagages étaient en bas.

Le bruit de ce départ inattendu s'était répandu parmi les gens de l'hôtel.

Il ne savaient qu'en penser. Y avait-il donc quelque brouille entre M. Savaron et sa petite-fille ?

Ils se trouvèrent sur le passage de Charlotte au moment où elle descendit.

Celle-ci leur fit quelques largesses et monta en voiture.

En ce moment Godelaine apparut à la portière, et, se penchant vers la jeune fille de manière à n'être entendu que d'elle-même.

—Si les trois cent mille francs ne vous suffisaient pas, lui dit-il, je pourrais y en ajouter encore une cinquantaine de mille. Vous n'auriez qu'à venir me trouver au Crédit rural. Mais il est bien entendu que vous vous taisez ?

—Je me tairai.

Ses yeux brillaient dans l'ombre d'un ironique éclat.

“ J'ai promis de me taire et je ne parlerai pas, pensait-elle. Il m'a suffi d'écrire.”

Godelaine la regardait. Il la trouvait, à ce dernier moment où, sacrifiée à son ambition, elle allait lui échapper pour toujours, plus belle et plus désirable que jamais.

—Charlotte, murmura-t-il, j'ai eu tort de vous dire tout à l'heure que nous ne nous verrions plus. J'espère bien au contraire que nous nous reverrons.

Elle feignit de ne l'avoir pas entendu ni compris :

—Ecartez-vous donc, fit-elle avec humeur. Vous voyez bien que vous empêchez ma femme de chambre de monter.

Godelaine s'effaça et, quand la femme de chambre fut installée en face d'elle dans la voiture, des cartons sur les genoux, elle pencha la tête à la portière.

Godelaine était encore là. Evidemment il voulait savoir où elle se rendait.

Elle jeta au cocher l'adresse de Mme Désarcis.

“ Je m'en doutais ! ” pensa Godelaine pendant que le fiacre s'éloignait, balançant sur son impériale, aux cahotements du pavé, l'échafaudage des malles.

Et il rentra dans l'hôtel pour attendre le retour de M. Savaron et de Thérèse.

Cependant après le premier tournant de rue, Thérèse fit donner par sa femme de chambre l'ordre au cocher de changer d'itinéraire et de les conduire à l'hôtel du Rhin.

Elle y arrivait vers onze heures du soir et se fit donner un appartement de deux pièces.

Pendant que les domestiques de l'hôtel déchargeait les malles, on la fit poliment entrer dans le bureau.

En se voyant là, au lieu du sentiment de chute qui aurait pu lui venir après ce qui s'était passé, elle ressentit au contraire une impression de liberté reconquise.

Elle voyait devant elle s'ouvrir une nouvelle vie sans entraves :

Grâce à la générosité de Savaron, elle était relativement riche, elle se disait qu'on peut aller loin avec trois cent mille francs en les employant intelligemment, au lieu de se contenter de les placer et de vivre de leurs rentes comme une petite bourgeoise.

Elle rêvait mieux que cela, une plus brillante destinée.

Et se regardant dans une glace qui, placée en face d'elle lui reflétait son image, elle sourit à sa radieuse beauté de blonde que n'avaient altérée en rien les épreuves qu'elle venait de subir.

Et comme la maîtresse de l'hôtel, ayant ouvert son registre, lui demandait de son ton le plus gracieux sous quel nom elle devait l'inscrire :

— Mme Charlotte de Gibert, veuve, voyageant avec sa femme de chambre.

XXXIV

Pendant qu'avait lieu l'entrevue de Godelaine avec Charlotte et que celle-ci quittait l'hôtel de M. Savaron, ce dernier s'était fait conduire en grand hâte à l'usine Ferlat et Chabot, quai de Billy.

Il demanda Jacques, qui fut très étonné de le voir arriver ainsi.

Mais M. Savaron ne lui laissa pas le temps de le questionner, il s'écria en entrant :

— Je sais tout ! Ah ! monsieur ! que ne m'avez-vous dit tantôt, lorsque vous êtes venu me trouver, que Mlle Duparc était ma petite fille !

— Quoi ! vous savez ? . . . Charlotte vous a donc fait des aveux ?

— Non, mais Godelaine, que vous connaissez sans doute, m'a révélé la vérité.

Bien qu'assez surpris, Jacques pensa qu'après tout Godelaine avait pu vouloir acheter son pardon en recourant à la sincérité d'une entière confession, au lieu d'attendre qu'il fût accusé et confondu par les preuves que possédait Thérèse. M. Savaron, d'ailleurs, ne lui laissa pas le temps de manifester son étonnement à cet égard. Il voulait voir sa petite-fille, l'embrasser immédiatement.

— La pauvre enfant ! murmurait-il d'une voix tremblante et les larmes aux yeux. Comme je lui dois un arriéré de tendresse !

— Elle est en ce moment chez Mme Ferlat, lui dit Jacques, mais l'habitation de mon associé touche à l'usine et je vais vous conduire. Ah ! Mlle Thérèse va être bien heureuse ! Quelle surprise pour elle !

Il y avait cependant une teinte de mélancolie dans son accent.

Il pensait que Thérèse, maintenant qu'elle allait prendre chez son grand-père et sa place et ses droits, serait plus loin de lui que lorsqu'elle n'était que Mlle Duparc. Elle n'aurait plus besoin de protecteur et il regrettrait de n'avoir plus à remplir ce rôle. Il se disait aussi qu'il n'avait plus le droit de lui parler de son amour, sous peine de paraître réclamer le prix des services rendus. En arrivant chez les Ferlat, il proposa à Savaron de prévenir Thérèse, en quelques mots, afin de lui éviter une trop brusque émotion. Savaron y consentit volontiers, trouvant sage cette précaution, qu'elle que fût son impatience d'embrasser sa petite-fille. Jacques entra donc seul dans le salon, où se trouvaient Thérèse et Mme Ferlat, après avoir introduit Savaron dans le cabinet de Ferlat qui fut mis rapidement au courant de la situation.

— Mademoiselle, dit Jacques, à la jeune fille, je vous apporte une grande nouvelle.

Une grande nouvelle ! Elle comprit aussitôt une partie de la vérité.

— Mon grand-père ! s'écria-t-elle. Il sait tout !

Et des deux mains, elle comprima son cœur qui battait violemment.

— Oui, répondit Jacques, et sa voix tremblait, il sait tout. Bientôt vous le verrez, il doit venir.

Mais Thérèse poussa un cri, et toute rayonnante de bonheur, le doigt tendu vers la porte du cabinet qui venait doucement de s'entr'ouvrir :

— Ah ! Il est là ! . . . Je le sais ! J'en suis sûre.

Elle s'élança. La porte s'ouvrit tout à fait et elle tomba dans les bras de Savaron.

— Grand-père ! . . . Grand-père ! . . .

— Ma fille ! . . .

Ils sanglotaient tous les deux.

Des larmes coulaient aussi sur les visages émus de Jacques, de M. et de Mme Ferlat.

De longues minutes se passèrent pendant lesquelles la trop grande émotion rendait les voix muettes. Le vieillard regardait la jeune fille, l'embrassait, la regardait encore, sans cesser de la tenir serrée contre sa poitrine. Et elle la tête renversée en arrière, le visage tourné vers lui, lui rendait avec effusion ses caresses. Ils formaient un groupe touchant de bonheur.

Lorsqu'enfin ils eurent retrouvé un peu de calme, Thérèse voulut aller chercher les papiers qui prouvaient sa naissance

Elle les apporta et força son grand-père à les lire.

— Ces papiers ne sont rien pour moi, disait-il. Mon cœur me dit que tu es ma fille.

Il dut cependant lui céder. Comment eût-il résisté à une prière de sa bouche.

Ses mains tremblaient en dépliant ces papiers, et ses yeux obscurcis par les pleurs en pouvaient à peine déchiffrer les caractères.

Puis ce furent des questions sans fin sur la manière dont s'étaient écoulées l'enfance et la jeunesse de Thérèse. Il lui faisait redire les moindres détails de ses plus lointains souvenirs, raconter sa vie toute entière, et le récit de la jeune fille fut long, sans cesse coupé par les interrogations du vieillard.

Quand elle en fut arrivée à la période des dernières années, elle paya un tribut de gratitude à Jacques Chabot et à la famille Ferlat, en insistant avec une reconnaissance émue sur le dévouement fraternel du premier, sur les services que les seconds lui avaient rendus, et son grand-père se joignit à elle pour les en remercier avec effusion.

Elle n'avait que peu de chose à lui apprendre sur les quelques mois pendant lesquels elle avait vécu auprès de lui sous le nom de Mlle Duparc ; elle lui expliqua les raisons qui l'avaient empêchée de se faire reconnaître plus tôt.

— Mais pourquoi, chère enfant, lui demanda-t-il, avez-vous ainsi quitté ma maison ?

— En apprenant que j'étais véritablement, Charlotte m'avait menacée, répondit-elle, et je craignais que la colère et le ressentiment ne la portasse à quelque acte de violence contre moi.

— Quand Mlle Thérèse me fit part de ces menaces, dit Jacques, je n'ai pas voulu qu'elle restât exposée un seul instant à un danger peu probable, sans doute, mais enfin possible.

— Vous avez bien fait d'agir avec cette prudence, mon cher ami. Et d'ailleurs, à tous les points de vue, il a mieux valu que ni Thérèse ni moi ne fussions présents lorsque l'autre partait.

— Partait ? demanda Thérèse.

— Oui, répondit son grand-père. J'ai chargé Godelaine de lui dire qu'il fallait qu'elle eût quitté l'hôtel avant que je n'y revinsse avec vous.

— La malheureuse ! s'écria la jeune fille. Que va-t-elle devenir ? Ah ! monsieur. Mon cher grand-père ! laissez-moi implorer votre pitié pour elle ! Elle ne possède rien ! Songez à la misérable vie dans laquelle elle va tomber, après s'être habituée au luxe de la richesse ! Elle est coupable, il est vrai, mais soyez indulgent ! Ne rendez pas trop terrible la punition de sa faute.

Savaron l'embrassa.

— Je vous savais bonne et charitable, lui dit-il, et je savais que vous me parleriez ainsi. Mais tranquillisez-vous. Ayant deviné votre vœu, je l'ai d'avance accompli, et j'ai donné des instructions pour que le sort de Charlotte Gibert soit assuré.

A son tour Thérèse l'embrassa.

— Mais, reprit-il, j'ai voulu que ces attristantes questions se règlent de suite. Elle ne sera plus chez-moi quand je vais vous y ramener.

Et se levant :

— Il est temps que nous partions, que nous rentrions chez nous. Allons, venez, Thérèse ; viens, ma chère fille ! Il y a longtemps que mon cœur t'appelait ainsi.

A ces mots, Thérèse se leva à son tour, et parlant avec une lenteur qui donnait à ses paroles un ton de gravité presque solennel :

— Grand-père, dit-elle, avant de quitter cette maison qui a été pour moi la maison de refuge, j'ai à remplir un devoir qui me rend bien heureuse.

S'avançant alors vers Jacques Chabot, elle prit le jeune homme par la main et l'amena devant M. Savaron.

—Voici celui qui m'a consolée, qui m'a soutenue, qui a écarté les broussailles et les pierres du chemin que je suivais pour arriver jusqu'à vous, qui a été pour moi le plus dévoué des protecteurs, Grand père, voulez-vous que je lui donne le nom de fiancé ?

Et plus bas elle ajouta, rougissante et les yeux baissés :

—Nous nous aimons !

Jacques tomba aux pieds de la jeune fille et pressa contre ses lèvres sa main qui s'abandonnait en pleurant de bonheur.

—Chère fille, dit en souriant M. Savaron, tu as choisi le mari que je t'aurais destiné moi-même. Vous serez mes deux enfants. Embrassez votre vieux grand-père !

Et ses bras tremblants unirent dans la même étreinte le jeune homme et la jeune fille.

Cette scène, les adieux qui suivirent, retardèrent le départ, et la pendule du salon marquait une heure du matin lorsque M. Savaron prit congé des Ferlat et partit en emmenant sa petite-fille.

La voiture, après avoir roulé bruyamment dans la cour de l'hôtel, s'arrêta devant le perron du vestibule. M. Savaron descendit et tendit la main à Thérèse pour l'aider à descendre à son tour.

Jean, le maître d'hôtel, les éclairait.

—Faites réunir tous les domestiques dans la bibliothèque, lui dit M. Savaron.

Il voulait le soir même présenter Thérèse aux gens comme leur nouvelle maîtresse. Ils montèrent. Godelaine les attendait en haut et s'inclina respectueusement devant la jeune fille.

En quelques mots, il mit M. Savaron au courant de ce qu'il avait fait pour Charlotte et de la manière dont elle était partie.

—La pauvre fille ! murmura Thérèse qui ne pouvait s'empêcher de la plaindre.

On vint annoncer que tous les domestiques étaient réunis, ainsi que M. Savaron en avait donné l'ordre. Celui-ci prit Thérèse par la main et la conduisit dans la bibliothèque.

Un grand silence se fit à leur entrée, car les gens avaient le pressentiment de quelque événement extraordinaire.

M. Savaron parla, et dans l'immense salle un peu sombre, éclairée seulement par une lampe, sa voix prit une solennité singulière.

—Vous êtes tous depuis longtemps à mon service, dit-il, tous vous vous rappelez l'époque où je cherchais à retrouver dans le monde l'enfant disparue de mon fils. Le hasard semblait avoir favorisé mes recherches, et pendant deux ans a habité sous ce toit une jeune fille que je croyais être ma petite fille. J'avais été victime d'une erreur. Voici la véritable Thérèse Savaron, enfin retrouvée. Vous la connaissiez déjà, puisque, pour arriver jusqu'à moi, elle était entrée dans ma maison comme demoiselle de compagnie sous le nom de Mlle Duparc. Vous savez combien elle est bonne et vertueuse, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez l'aimer, la respecter et lui obéir.

La vive satisfaction avec laquelle fut accueillie cette nouvelle inattendue atténua la surprise qu'elle devait causer.

Thérèse, en effet, ainsi que venait de le laisser entendre M. Savaron, avait su déjà par sa douceur et sa bienveillance, qui faisaient un si grand contraste avec le caractère altier de Charlotte Gibert, se concilier l'affection et le dévouement de tous.

Lorsque les domestiques, en se retirant, défilèrent devant elle la saluant tour à tour, la joie qu'elle lut sur chacun de leurs visages l'émut doucement, et elle ne put retenir quelques pleurs. Elle remarqua en ce moment l'absence de la femme de chambre et elle interrogea à ce sujet. Apprenant qu'elle avait suivie son ancienne maîtresse.

—Je l'approuve, dit-elle, de lui être restée fidèle !

Son grand père la conduisit jusqu'à son appartement, l'ancien appartement de Charlotte ; mais, par un sentiment de délicatesse, elle voulait reprendre, au moins pour ce soir-là, la chambre qu'elle avait occupée comme demoiselle de compagnie. M. Savaron la quitta après l'avoir serrée une fois de plus dans ses bras, et il lui dit en déposant un baiser sur son front :

—Chère fille aimée, le bonheur de ma vieillesse commence à partir de cette minute.

—Dieu m'accorde, répondit Thérèse, de vous prolonger ce bonheur de longues années encore.

Restée seule, elle se livra à ses pensées, qui bientôt furent interrompues par deux coups légers frappés à la porte.

Étonnée, elle alla ouvrir.

C'était le maître d'hôtel.

— Mademoiselle voudra bien m'excuser, dit-il, de la déranger à une heure aussi avancée, mais j'ai à remettre une lettre en secret à mademoiselle de la part de . . .

Il ne savait comment désigner Charlotte dont il ignorait le véritable nom.

— . . . de la personne qui a quitté l'hôtel aujourd'hui, trouva-t-il enfin.

Thérèse prit la lettre et le maître d'hôtel se retira après l'avoir respectueusement saluée.

Elle n'osait l'ouvrir, cette lettre, elle la retournait entre ses doigts, se demandant si la colère et le dépit n'avaient pas poussé Charlotte à lui écrire des insultes, à la menacer de nouveau.

Elle se décida enfin à rompre le cachet.

" J'ai été coupable, disait Charlotte, et je n'ai pas le droit de me plaindre de la catastrophe où ma conduite ma faute. Mais je voudrais que ni vous ni votre grand-père ne me méprisiez plus que je ne le mérite et que sur moi seule ne retombât pas l'entière responsabilité du complot où j'ai trempé et dont vous étiez victime.

" Lorsque je consentis à me faire passer pour la petite-fille de M. Savaron, j'ignorais votre existence, je vous l'atteste, je vous le jure, je vous croyais morte. S'il ne m'avait donné cette assurance, jamais le tentateur maudit qui me poussait au mal n'eût pu vaincre mes scrupules.

" Quand vous vous êtes fait connaître à moi, quand vous m'avez dit : " Je suis Thérèse Savaron ", j'aurais dû me retirer, renoncer au mensonge, aller avec vous devant votre grand-père pour lui expliquer toute la vérité, et, résignée, vous dire : Reprenez cette place qui est la vôtre et que j'ai usurpée.

" Oui, voilà ce que j'aurais dû faire au lieu de me mettre en révolte contre la vérité. Je crois que ma folie a été jusqu'à vous menacer.

" Vous me pardonnerez. Je vous sais bonne, je vous sais meilleure que moi, en tout supérieure à moi. Et je ne dis pas cela sur une fausse humilité et pour m'abaisser devant vous ! non ! car dans ma franchise il y a encore quelque chose de mon indomptable orgueil.

" Vous me pardonnerez dis-je, parce que vous comprendrez l'affolement qui s'est emparé de moi, lorsque je me suis vue au bord de l'abîme où de mon plein gré il m'eût fallu me précipiter au lieu de m'y laisser pousser par la main d'un traître. J'ai hésité : j'avais goûté aux joies du monde, que j'aimais, je ne voulais pas tout perdre !

" Là seulement a été mon erreur, mais il y a un plus coupable que moi : l'homme qui est venu me chercher dans mon humilité, l'homme qui ma tentée par l'appât d'une grande fortune, l'homme qui m'a dit que, vous étant morte, votre place était à moi si je voulais la prendre, qui m'a trompée par ses mensonges et ses sophismes. Cet homme, c'est Godelaine.

" Il avait un but, celui de m'épouser après avoir fait de moi la petite-fille de l'héritière de M. Savaron.

" Je n'ai pu me résoudre à ce mariage et il s'est vengé en me dénonçant à M. Savaron, en accomplissant l'acte devant lequel vous-même avez reculé : il a fait cela et, avec son infernale habileté, il a su faire croire que lui-même était resté étranger au complot que lui-même avait ourdi et dont il était l'âme.

" Cyniquement il me l'a avoué !

" Il a cru ainsi s'être acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de votre grand-père.

" Mais, à mon tour, je me venge de lui et comme il m'a dénoncée je vous le dénonce !

" Vous ne voudrez pas que M. Savaron soit encore la dupe de cet homme dangereux et vous lui direz toute la vérité qui, maintenant, est connue de vous."

Cette lettre inspira à Thérèse les plus tristes réflexions. La perversité de Godelaine lui faisait horreur. Elle se sentait prise de pitié pour celle qui avait été sa victime et devant le malheur de Charlotte elle lui pardonnait toutes ses fautes.

XXXV

Le mariage de Thérèse Savaron avec Chabot devait avoir lieu dans trois mois et la jeune fille, entre son grand-père et son fiancé, vivait maintenant complètement heureuse. Le bonheur présent, les espérances de l'avenir lui eussent peut-être fait oublier complètement le passé, si ce passé ne lui eût été à chaque instant rappelé par le sentiment d'un devoir à remplir. Pouvait-elle permettre que son grand-père fût plus longtemps la dupe de Godelaine ? Ne devait-elle pas instruire le vieillard des agissements de ce triste personnage ? Quant à Godelaine, il se croyait définitivement sauvé. Il avait cependant la prudence de paraître le moins possible à l'hôtel, il se faisait petit, il voulait autant que possible se faire oublier.

Dès les premières entrevues qu'il avait eues avec Thérèse ou avec Jacques, il avait compris, à la froideur qu'ils lui témoignaient, qu'il fallait se tenir à l'écart. Il était loin cependant, de les soupçonner aussi instruits qu'il l'étaient du rôle qu'il avait joué. Malgré son désir de détourner de lui leur attention, des nécessités d'affaires le mettaient souvent dans l'obligation de venir conférer avec son ancien protecteur. Il arrivait alors avec un large portefeuille sous le bras, affectait, pour rester le moins longtemps possible, les allures d'un homme excessivement pressé et se retirait aussitôt la conférence terminée.

Un jour qu'il était venu ainsi, Thérèse et Jacques, qui causaient ensemble en se promenant dans la serre, le virent traverser la cour de l'hôtel.

— Que pensez-vous de cet homme ? demanda Thérèse à son fiancé en désignant du doigt l'homme d'affaires.

— Je pense, répondit Jacques, que c'est l'homme le plus fourbe et le plus dangereux qu'il soit possible de rencontrer.

— J'ai sur lui la même opinion que vous-même, reprit la jeune fille ; aussi n'est-ce sans une véritable peine que je vois mon grand-père reposer sa confiance en lui.

— Il doit l'avoir toujours trompé, il doit le tromper encore, dit Jacques.

— Devons nous permettre, s'écria Thérèse, qu'il en soit ainsi ?

— Non certes, ma chère Thérèse, et j'ai souvent pensé à entretenir à ce sujet M. Savaron, de lui dire le rôle que je soupçonne Godelaine d'avoir joué dans toutes les intrigues dont on l'avait entouré pour introduire auprès de lui Charlotte Gibert sous votre nom, mais je n'ai contre ce misérable que des preuves morales, et j'attends qu'une occasion s'offre de démasquer sa fourberie sans qu'il puisse ni se défendre ni protester.

— Il doit se tenir en garde contre toute occasion de ce genre, répondit Thérèse, et il se gardera bien de jamais la faire naître. Mais moi j'ai contre lui autre chose que des preuves morales. J'ai la confession même de Charlotte Gibert, confession écrite, qui me semble ne laisser aucun doute sur le rôle de Godelaine. Venez, mon ami, je vais vous montrer cela.

Elle emmena Jacques dans son appartement et tirant d'un tiroir secret d'un petit meuble Louis XV la lettre qu'avant de quitter l'hôtel Charlotte Gibert avait écrite à son intention :

— Lisez cela, dit-elle, mon cher Jacques, et vous me direz ensuite si vous ne pensez pas comme moi que cette lettre constitue contre Godelaine une preuve éclatante de culpabilité.

Jacques Chabot lut attentivement, puis rendant la lettre à Thérèse :

— Il n'est pas une des affirmations contenues dans ce papier, dit-il, qui ne confirme tous mes soupçons et qui ne soit corroborée par les remarques que j'avais faites, les indices que j'avais recueillis : vous avez raison, ma chère Thérèse, nous ne pouvons pas permettre que votre grand-père soit plus longtemps dupe de ce Godelaine. Il faut lui

montrer cette lettre qui est un véritable acte d'accusation, que je compléterai en lui racontant tout ce que je sais sur les événements.

— Et la confiance de M. Savaron dans votre loyauté, dit Thérèse, lui sera un garant de la sincérité de la confession de cette malheureuse Charlotte. Il eût pu sans cela en douter, et c'est pourquoi j'avais jusqu'à présent hésité à mettre cette lettre sous ses yeux.

— Quand voulez-vous que nous agissions demanda Jacques.

— Mais, répondit Thérèse, cette exécution étant nécessaire, il me semble que le mieux est de la différer le moins possible.

— Eh bien, reprit le jeune homme, allons donc de suite trouver votre grand-père, qui se trouve seul en ce moment, car je viens d'apercevoir le Godelaine qui sortait de l'hôtel.

Ils trouvèrent le vieillard dans son cabinet. Il paraissait mécontent, préoccupé, et leur apprit que Godelaine venait de lui annoncer une grosse perte d'argent subie par le Crédit rural, dans une affaire à laquelle lui, Savaron, avait voulu autrefois s'opposer et qui avait été traitée sans son assentiment.

— C'est une affaire dans laquelle figuraient des noms tarés, dit-il, des personnalités peu honorables, et je ne peux comprendre que Godelaine ait eu la légèreté, malgré les avertissements que je lui avais donnés, de mêler à ces noms-là mon nom et le sien et de compromettre dans une opération douteuse la réputation de l'établissement qu'il dirige.

— Cet événement, s'empressa de dire Jacques, a sans doute ébranlé la confiance que vous aviez dans le directeur du Crédit rural ?

— Envers tout autre, en effet, répondit Savaron, je ne pourrais plus avoir après cela la même confiance que par le passé, mais je ne peux oublier, ajouta-t-il en regardant Thérèse, le service qu'on m'a rendu en me faisant retrouver ma chère fille.

Le jeune homme et la jeune fille échangèrent un regard.

— Parlez, Jacques, dit Thérèse, exposez à mon grand-père ce que nous avons à lui dire. Étonné de ces paroles, M. Savaron se tourna vers Jacques Chabot.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher ami ?

Jacques prit la parole.

— Monsieur, dit-il, nous venions vous trouver, votre petite-fille et moi, pour vous entretenir d'un grave sujet ; pour vous faire connaître la vérité sur l'homme dont vous-même parliez tout à l'heure.

— Godelaine ?

— Oui, monsieur. Vous connaissez mal cet homme, il vous a toujours trompé, il est indigne de votre estime, de votre amitié, de votre confiance.

— Oui, grand-père, dit Thérèse, ce que Jacques vous dit là est absolument vrai.

M. Savaron semblait stupéfait d'entendre parler ainsi sa petite-fille et son futur gendre.

— Voyons, mes enfants, êtes-vous bien sûrs de ce que vous dites là ? Qu'avez-vous donc découvert contre ce malheureux Godelaine ?

— Écoutez moi, monsieur Savaron, dit Jacques. Je vais vous exposer dans tous leurs détails les soupçons que j'ai conçus depuis longtemps contre cet homme.

Et longuement il raconta la véritable histoire de Charlotte Gibert, la part prise par Godelaine aux événements et comment, après avoir trompé M. Savaron, il avait trahi sa propre complice en faisant retomber sur elle toute la responsabilité et tout le châtement de la faute qu'elle n'avait commise qu'à son instigation.

Au cours de ce récit, M. Savaron ne pouvait retenir de temps en temps une exclamation de surprise.

Quand Jacques eut terminé :

— Tout cela, dit le vieillard, paraît fort plausible, mon cher Jacques ; mais ainsi que vous le disiez vous-même en commençant, tout cela ne repose que sur des soupçons. En conscience, doivent-ils entraîner une condamnation ? Vos déductions, sans doute, sont très logiques, les faits tels que vous les expliquez s'enchaînent parfaitement, cette triste

histoire telle que vous la reconstituez à toutes les apparences de la vérité. Je le reconnais. Si cependant vous vous trompiez ?

Jacques se tourna vers Thérèse :

—A vous, mademoiselle, dit-il, d'achever de convaincre votre grand-père.

—Grand-père, dit la jeune fille, Jacques n'avait en effet que des soupçons, mais ces soupçons sont confirmés de point en point par les aveux mêmes de Charlotte Gibert. Lisez cette lettre qu'elle m'a fait remettre. Elle jure qu'elle n'y expose que la vérité, et ce qu'elle dit concorde avec les explications que Jacques vient de vous donner.

M. Savaron, ainsi qu'avant lui l'avait fait Jacques, lut la lettre de Charlotte.

—La preuve est faite, s'écria-t-il après cette lecture. Ma conviction, mes chers enfants, est maintenant absolument la même que la vôtre. Godelaine est un misérable !

Il eut quelques instants de silence.

—Grand-père, dit enfin Thérèse Savaron, quelle résolution comptez-vous prendre à l'égard de cet homme, maintenant que vous avez ouvert les yeux sur sa perfidie.

—Mon intention est de cesser toutes relations avec lui le plus tôt possible, répondit M. Savaron.

—Je voudrais bien, reprit la jeune fille, que cette rupture eût lieu sans que vous ayez à supporter l'ennui d'une explication qui pourrait être orageuse.

—Mais rien n'est plus simple, mademoiselle, s'écria Jacques Chabot, que d'éviter une semblable explication à votre grand-père.

Et s'adressant à M. Savaron.

—Je me mets à votre entière disposition, monsieur, pour servir dans ces circonstances d'intermédiaire entre vous et Godelaine. Si vous voulez accepter ma proposition, j'irai le trouver de votre part, je lui apprendrai que vous connaissez toute sa conduite et lui déclarerai, en votre nom, qu'il n'ait plus à reparaitre devant vous sous aucun prétexte.

Thérèse jeta à son fiancé un regard de tendre remerciement.

—Acceptez la proposition de Jacques, grand-père, dit-elle, je vous en prie !

M. Savaron, tout en se montrant touché de l'affectueux dévouement dont Jacques Chabot lui donnait une preuve, ne voulut pas accepter l'offre du jeune homme, et lui serrant la main :

—Merci, mon cher Jacques, lui dit-il, merci ! mais je possède un moyen fort simple de rompre avec Godelaine, tout en évitant d'avoir avec lui les explications dont s'effraye ma chère fille : je trouverai pour cette rupture un prétexte d'affaires.

Après que Thérèse eut encore insisté vainement pour faire revenir son grand-père sur sa détermination et lui faire accepter l'entremise de Jacques Chabot, il fut convenu, d'un commun accord, que l'on suivrait la voie choisie par M. Savaron. Il consentit seulement, sur de nouvelles instances de sa petite-fille, à consigner Godelaine à la porte de l'hôtel pour le cas où ce dernier viendrait à s'y présenter avant le jour fixé pour son exécution. Le plan de M. Savaron était de faire ressortir, devant le conseil d'administration du Crédit rural, l'imprudence avec laquelle son directeur avait compromis l'établissement financier dans plusieurs affaires n'offrant pas de garanties suffisantes : un blâme du conseil devait nécessairement s'ensuivre ; le directeur se verrait, ainsi désapprouvé, dans la nécessité de donner sa démission et du même coup Savaron rompait avec lui. Le jour venu, les circonstances servirent le banquier mieux encore qu'il n'eût osé l'espérer.

Dès le début de la séance du conseil, un des membres les plus influents, qui avait été chargé de présenter un rapport sur une partie des opérations, signala de graves irrégularités d'écritures qui ne pouvaient être imputables qu'au directeur et offraient un caractère frauduleux. Godelaine voulut présenter quelques explications, mais elles furent si obscures, si embarrassées, qu'il souleva contre lui l'indignation de l'assemblée toute entière.

En face de cet orage qui menaçait sa situation, cherchant avec angoisse à quelle branche de salut se raccrocher, il eut un moment d'espoir en entendant M. Savaron demander d'une voix forte la parole. Il se crut sauvé ! M. Savaron n'avait-il pas toujours-

été son protecteur ? Son illusion ne fut pas de longue durée. Elle s'évanouit dès les premiers mots que le banquier prononça. Bien loin, en effet, de chercher à pallier les fautes reprochées au directeur du Crédit rural, il y ajouta la révélation d'autres fautes. Il conclut en disant que Godelaine avait certainement mérité d'être traduit devant les tribunaux, mais que, dans l'intérêt même de la société, il était d'avis d'éviter un trop grand scandale : et il proposa d'imposer seulement au directeur une démission devenue nécessaire.

— Vous me perdez ! dit Godelaine à M. Savaron lorsque celui-ci eut fini de parler.

— Vous vous êtes perdu vous-même par toutes vos infamies ! lui répondit Savaron sans même le regarder.

“ Charlotte a dû parler ! ” pensa le misérable.

Et, sentant qu'il n'y avait plus à lutter, il sortit, sans même attendre le résultat du vote qui, quelques instants après, le déclarait démissionnaire de ses fonctions de directeur.

En quittant le Crédit rural, il restait à Godelaine assez de ressources pour se créer, s'il l'eût voulu une situation modeste dans les affaires.

Au lieu de cela, il résolut alors de jouer le tout pour le tout en un seul coup de dé. Sur la foi d'un renseignement qu'il croyait sûr, il engagea son capital dans une opération de bourse au moyen de laquelle il espérait en une fois le décupler.

La fortune le trahit : il perdit tout.

Cette dernière catastrophe cependant ne l'abattit pas autant qu'on eut pu le croire. Il avait trop de foi dans les ressources de sa subtilité, pour ne pas se persuader aisément qu'un jour où l'autre il prendrait sa revanche contre la fortune adverse.

Pendant longtemps il se creusa la tête pour inventer quelque nouvelle et hardie spéculation. Mais, pour exécuter chacun des plans qu'il imaginait, il lui fallait de l'argent.

Un moment il songea à s'en procurer en proposant un marché à Mme Désarcis, il lui livrerait, contre un bon prix, les papiers compromettants pour elle qu'il avait toujours gardés en sa possession.

Il se rendit chez elle ; mais là il apprit qu'elle avait quitté la France et nul ne savait ce qu'elle était devenue. Il pensa alors à Charlotte Gibert, aux trois cent mille francs dont lui-même lui avait signé les chèques.

Mais comment retrouver Charlotte Gibert. Il se doutait bien qu'elle devait être à Paris, mais où demeurait-elle.

On était à la saison des courses et le grand prix de Paris devait être couru dans quelques jours. Il pensa qu'il aurait de grandes chances de la rencontrer à cette réunion qui est le rendez-vous de tout Paris élégant. Il résolut de s'y rendre et, le dimanche venu, il partit de bonne heure pour aller à pied à Longchamps.

La journée promettait d'être brillante ; le temps était superbe, un soleil d'automne, dans un ciel sans nuage d'un bleu pâle, inondait la pelouse de ses rayons et dorait de tons chauds les massifs du bois aux feuilles desséchées. Mais Godelaine, sans arrêter ses regards à ces splendeurs de la nature qui eussent ravi les yeux d'un peintre, concentrait toute son attention sur les voitures qui arrivaient, de plus en plus nombreuses.

Tout à coup dans une calèche qui s'avavançait vers lui, il reconnut de loin M. Savaron, sa petite-fille et Jacques Chabot. Il se souciait peu d'être aperçu de ces trois personnes, et il battit en retraite du côté de la piste, où il ne tarda pas à se perdre parmi les groupes. Puis faisant un circuit, il se dirigea vers l'endroit où les innombrables voitures, roues contre roues, essieux contre essieux, formaient un immense campement. Il allait renoncer à la partie, quand au détour d'une allée, une grande voiture se présenta à ses yeux.

Dans la belle personne blonde qui conduisait, il reconnut sans peine celle qu'il cherchait. Godelaine ne perdit pas une minute pour se diriger vers la voiture de Charlotte et l'aborda avec la même aisance que s'ils se fussent quittés la veille dans les meilleurs termes du monde.

Charlotte se renversa dans sa voiture et le toisa avec hauteur.

—Que me voulez-vous, monsieur ? Je ne vous connais pas.

Il eut un petit haussement d'épaules.

—Allons donc, dit-il, quelle plaisanterie ! je n'ai pas assez changé depuis trois mois pour que vous ne me reconnaissiez pas, et vous vous êtes assez cruellement vengée de moi pour que vous ayez le droit de m'en vouloir encore.

Elle ne put réprimer un léger sourire.

—Ainsi, dit elle, ma vengeance a porté.

—Hélas ! fit Godelaine. Et il ajouta d'un ton moitié sérieux, moitié comique :

—Vous me voyez vaincu à vos pieds.

—Pour implorer votre pardon ?

—Et vous offrir mon alliance. Croyez-moi, pardonnons-nous mutuellement les mauvais tours que nous nous sommes joués et ne repoussez pas mon amitié. Elle pourra vous être utile. Permettez-moi seulement, d'aller vous voir pour causer plus longuement avec vous. On n'est guère à l'aise pour s'expliquer au milieu de cette cohue.

—Eh bien, soit ! s'écria Charlotte.

Et lui tendant une carte sur laquelle se trouvaient son nom et son adresse :

—Venez me voir demain à deux heures, lui dit-elle.

Il la quitta, après lui avoir donné l'assurance qu'il serait exact à ce rendez-vous.

XXXVI

—Madame de Gibert ? demandait le lendemain Godelaine à la femme de chambre qui, à son coup de sonnette était venue lui ouvrir.

Et reconnaissant tout à coup dans cette servante la même femme de chambre qui servait autrefois Charlotte, lorsque celle-ci passait pour la petite-fille de M. Savaron :

—Comment, fit-il, vous ici ? Vous avez donc suivi votre maîtresse ?

La femme de chambre le reconnut à son tour.

—Mais oui, monsieur Godelaine, je me suis attachée à sa fortune et je ne m'en repens pas, allez !

Tout en causant elle l'avait introduit dans un salon luxueusement meublé. Godelaine, d'un seul coup d'œil en fit l'inventaire et cette vue lui suffit pour lui prouver que les affaires de Charlotte Gibert étaient en pleine prospérité.

—Il va falloir prendre patience pendant au moins une demi-heure avant de voir madame, lui dit la femme de chambre. Elle est en ce moment en grande conférence avec un bijoutier qui lui a apporté des parures à choisir.

Quelque présent, sans doute, qui lui est offert ? demanda Godelaine. Est il indiscret de vous demander qui donc se montre aussi généreux ?

La fille se mit à rire.

—Ma foi, je puis vous le dire. Le secret ne m'a pas été recommandé. C'est un agent de change, qui fait la cour à Madame.

—Vous avez à ce que je vois, votre maîtresse et vous l'ambition de faire une rapide fortune ?

—Mais oui. A propos, monsieur Godelaine, êtes-vous toujours dans les affaires de banque ? au Crédit rural ?

—J'ai abandonné le Crédit rural, mais je m'occupe toujours d'affaires.

—Alors je vous demanderai la permission de m'adresser à vous pour le placement de mes économies ?

—A votre service, ma chère enfant.

—C'est entendu ! Maintenant je vais voir si madame a terminé avec son bijoutier et peut vous recevoir.

Resté seul, Godelaine se frotta le mains avec une certaine satisfaction.

—Allons, allons, disait-il, mes affaires prennent une assez bonne tournure. Me voilà du premier coup avec des intelligences dans la place.

Et, sur cette réflexion, il attendit philosophiquement l'arrivée de Charlotte.

Elle ne tarda pas à paraître.

Vêtue d'un peignoir de cachemire blanc à longue traîne, chaussée de mules de satin qui laissaient à découvert un bas de soie d'un rose tendre, ses magnifiques cheveux fauves roulés en une lourde torsade au-dessus de la nuque, elle parut aux yeux de Godelaine plus séduisante, plus désirable que jamais.

—Vous avez voulu me voir, dit-elle, et je vous l'ai promis, Mais je pense que votre but, en venant ici, n'était pas seulement de m'adresser un banal compliment.

—Non, dit-il, je suis venu pour vous parler d'affaires.

—Sérieuses ?

—Très sérieuses.

—S'il s'agit encore des événements du passé, dit-elle en fronçant légèrement le sourcil, sachez que je ne veux plus vous en entendre parler. Oh ! mais du tout, du tout. Il serait donc inutile dans ce cas de perdre votre temps.

—Il ne s'agit pas du passé, répondit Godelaine, mais de l'avenir.

—De l'avenir ! Alors c'est différent.

—Charlotte je suis venu pour vous faire une proposition qui va peut-être vous étonner.

Et d'un ton plus bas, se penchant vers elle :

—Telle que vous êtes Charlotte, telle que je vous trouve, je vous épouserai si vous le désirez.

Elle éclata de rire en se renversant en arrière dans son fauteuil.

—Quelle grandeur d'âme ! dit-elle. Quelle générosité ! Ainsi, vous voilà disposé à devenir mon mari. Vous vous y prenez trop tôt ou trop tard, mon cher. Trop tard, puisque vous m'avez tourné le dos au moment où je vous ai dit : Je suis prête. Trop tôt, car je ne suis pas encore à me marier pour "faire une fin". Ah ! quand je serai plus riche et . . . plus vieille, peut-être serai-je assez folle pour vouloir être "madame" pour de bon. Mais vous avez d'ici là le temps d'attendre.

—J'attendrai, fit Godelaine.

—Tout ce que je peux faire en ce moment pour vous, c'est de vous prendre pour mon homme d'affaires. Comme ma femme de chambre qui, m'a-t-elle dit, vous charge du placement de son petit magot.

Et riant de nouveau devant la mine déconfite de Godelaine.

—Vous voyez que je suis bonne, dit-elle. Je ne veux pas vous laisser mourir de faim et je vous garde . . . pour l'avenir . . . comme un en cas de mariage . . . un mari sur la planche . . .

Malgré les railleries dont elle l'avait accablé, Godelaine eut la bassesse d'accepter le rôle proposé : celui d'hommes d'affaires, de placeurs de fonds, de courtier d'usure, d'escompteur de traites qu'elles se faisait souscrire par ses dupes, car elle était devenue une femme d'affaires la belle Charlotte.

—Et, depuis de longues années, ils travaillent ainsi, l'un et l'autre, l'un pour l'autre, à amasser de l'argent, de l'argent, de l'argent. Mais éloignons nos regards de ces turpitudes et reposons-les sur un plus attrayant tableau.

Par une gaie journée de printemps, un équipage s'arrête devant la grille du Jardin d'acclimatation.

Un domestique abaisse avec empressement le marchepied et aide un vieillard à descendre.

Une jeune femme, un jeune homme, descendent à leur tour, ainsi que deux charmants enfants, un petit garçon et une petite fille.

Les deux époux se sourient, les enfants courent dans les allées du jardin, puis reviennent vers le grand-père, qui marche plus lentement en s'appuyant au bras de son domestique.

C'est M. Savaron qui, plus qu'octogénaire, a le rare bonheur de se voir revivre dans ses arrière-petits-enfants.

FIN.

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX. (Bordeaux Claret Co.) établie à Montréal en vue du traité français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez : la Compagnie des vins de Bordeaux Bordeaux Claret Co.) 30 Rue Hôpital, Montréal.

POUR PARAITRE LE 1er SEPTEMBRE 1895

LE VENGEUR

PAR

GEORGES GRISON

Grand Roman à sensation. Le lecteur est sur le qui-vive depuis la première ligne jusqu'à la fin. Il se demande à chaque instant : "Est-ce possible ?" Tout ce qui est raconté est ou ne peut plus possible, et peut être expliqué rationnellement. On procède d'étonnement en étonnement ; et quand on arrive au mot FIN, on pousse un soupir de satisfaction. Tout s'est si bien passé.

Avec ce numéro LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE change de nature ; augmente le nombre de ses pages et donnera au lecteur en plus du roman complet comme auparavant, des morceaux de musique de choix ; de la poésie ; une livraison d'un nouveau roman à continuer ; une agglomération qui fera de la publication un magazine de grande valeur sans en changer le prix. Ce magazine sera envoyé à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10 cents en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Envoyé gratis sur demande.

AVIS.

Lisez ceci attentivement !

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, publication mensuelle, est de \$1.25 par an ; mais à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 magnifiques romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

- "**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.
- "**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.
- "**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.
- "**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.
- "**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.
- "**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer comme il est offert ci-dessus.

Nom

Rue et numéro

Ville

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

OUVRAGES A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c.	valant \$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c.	" 2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c.	" 1.50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c.	" 3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c.	" 1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c.	" 1.00
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25c.	" 2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50c.	" 3.00
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Mar- mette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1838.....		25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50 cts. Par poste	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste	30
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Ame," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p.....		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....	35c., par poste	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....		25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....		50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....		15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccom- modements, demande en mariage, etc.....		10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Caré et Jules Barbier.....		15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....		50
"L'Enfant du Forçat," par Louis Létang, Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....		50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....		10
ORIGINAUX ET DETRAQUÉS.—Douze types Québécois par Louis Fréchette... ..		50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....		50

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.
2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souve- nirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une casse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.
3ÈME PARTIE. — Men. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86

94 primes.....\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL.

AVIS

ON se charge, à la librairie LÉPROHON & LÉPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

LÉPROHON & LÉPROHON,

Editeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTRÉAL.

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais
 d'après les procédés les plus nouveaux.
Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Téléphone 2818.

DOMINION TOILET SUPPLY CO'Y
 AGENCE PRINCIPALE:
Dominion Steam Laundry: 623 rue St-Laurent,
 TELEPHONE BELL 6351
 Abonnez vous à cette maison de confiance. Néces-
 saire de toilette avec horloge. Service 2^e par semaine.
 Faites enregistrer votre abonnement sans retard.

DEMANDEZ
MON ONCLE ET MON CURÉ
 EN VENTE CHEZ
LEPROHON & LEPROHON
25 Rue St-Gabriel
 MONTREAL - Canada
PRIX - - 15 Cts.

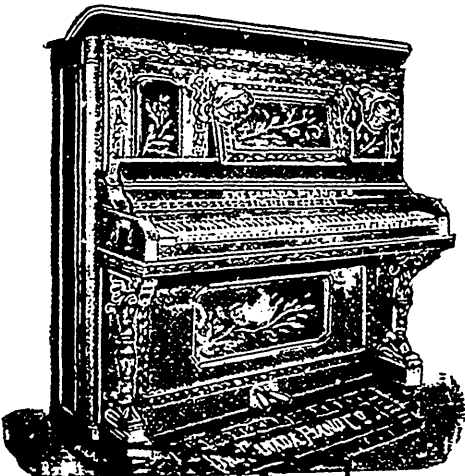
EDMOND HARDY
 Editeur et Importateur de
 Musique et d'instruments. Fournisseur
 des pensionnats et maisons d'éducation
 catholiques. Agent pour la célèbre mai-
 son d'instruments, de fanfares et d'har-
 monie de C. Mahillon, de BRUXELLES.
 Violons, Mandolines, Guitares, etc.
 Cordes pour tous les instruments.
No. 210 RUE ST-LAURENT,
 Tel. Bell 2466. **MONTREAL.**

BURNETT'S CITY EXPRESS.—For the removal of
 Furniture, Pianos, Baggage, etc. Safes Hoisted and
 Lowered to and from all parts of the City. Large
 Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.
 Terms Moderate.
 Office 339 St James Street
 Telephone 2636. **Montreal.**

DENTISTE
 M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-
 Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui con-
 cerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines
 avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine
 etc. Administration du gaz. *Extraction sans douleur.*

N. LEVEILLEE, MARGHAND
TAILLEUR
 Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt
No. 138 ½ Rue St-Laurent, Montréal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



La Canada Piano Co.,

Marchands de Pianos, Orgues et Machines
 à Coudre des meilleures manufactures
 Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des condi-
 tions les plus faciles.
 Venez examiner notre assortiment avant
 d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos
GOLDSMITH, New-York,
THE WAGNER PIANO, Ontario,
FOISY, Montréal

Chaque piano est garanti pour dix ans.
 Nos prix sont les plus bas.

A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.
 20 AOÛT 1976 **PROPRIETAIRES**
1020 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL.
 R. S. Une visite est sollicitée.